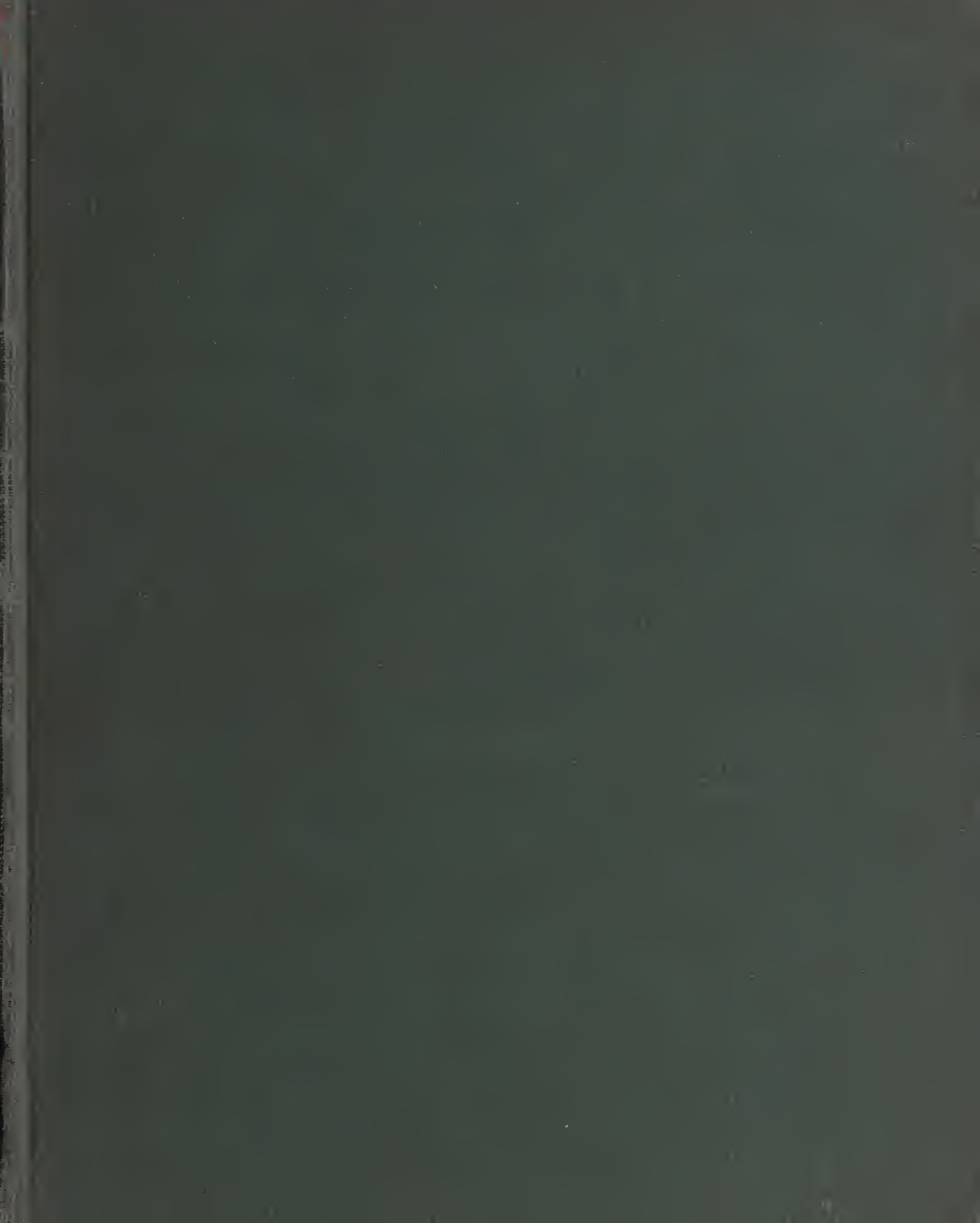
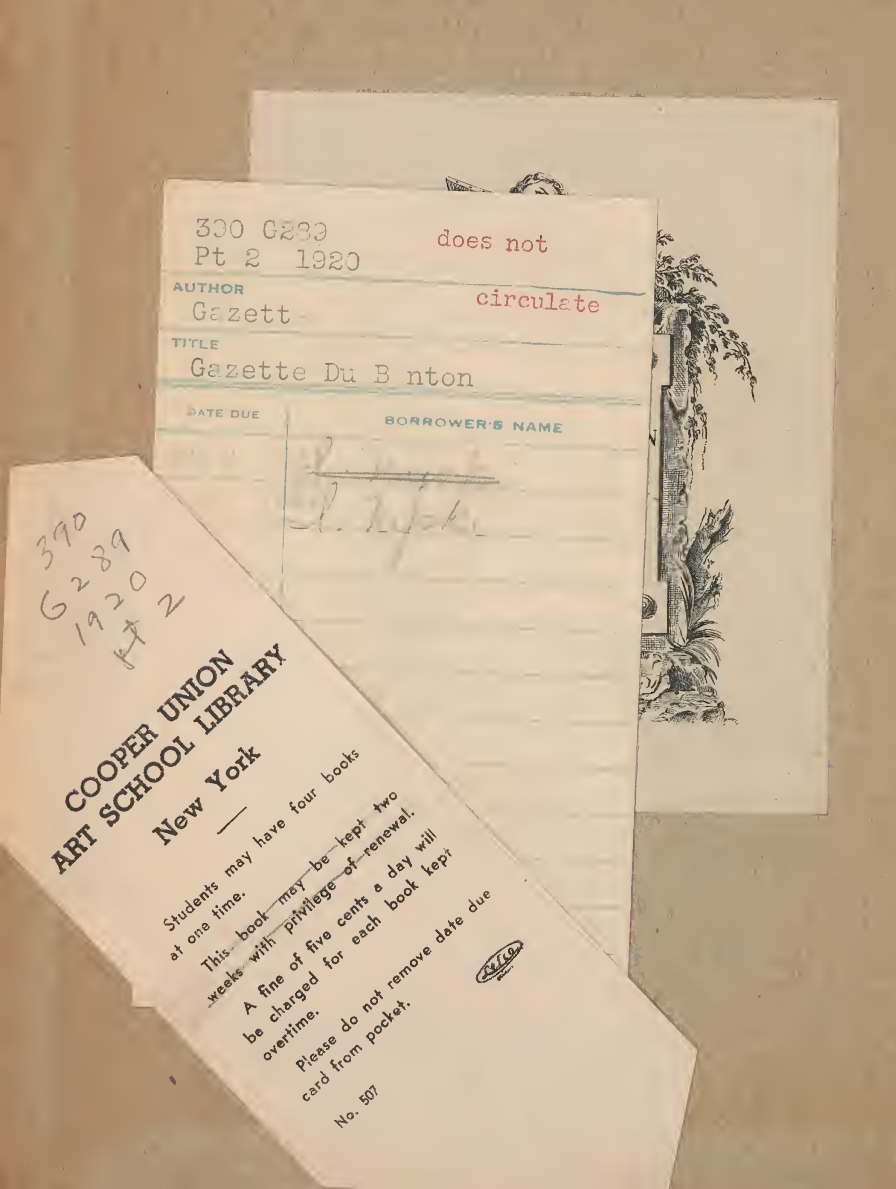



300 G289
Pt 2 1920
does not
AUTHOR
Gazett
circulate
TITLE
Gazette Du B nton
DATE DUE
BORROWER'S NAME
390
G289
1920
Pt 2
COOPER UNION
ART SCHOOL LIBRARY
New York
Students may have four books at one time.
This book may be kept two weeks with privilege of renewal.
A fine of five cents a day will be charged for each book kept overtime.
Please do not remove date due card from pocket.
No. 507



GAZETTE
DU
BON TON

GAZETTE
DU
BON TON

ARTS, MODES
&
FRIVOLITÉS

LUCIEN VOGEL, Directeur.

1920

Tome II



Paris
AUX ÉDITIONS LUCIEN VOGEL
24, Rue du Mont-Thabor, 24

TABLE DES MATIÈRES

DEUXIÈME SEMESTRE

(Juillet à Décembre 1920)



TABLE DES ARTICLES



TABLE DES PLANCHES HORS-TEXTE



TABLE DES CROQUIS HORS-TEXTE



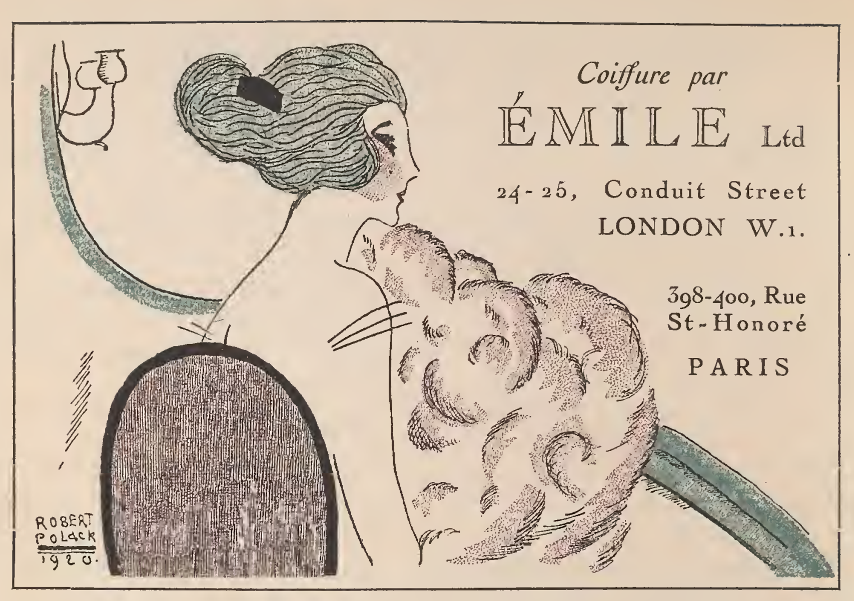
SUPPLÉMENT



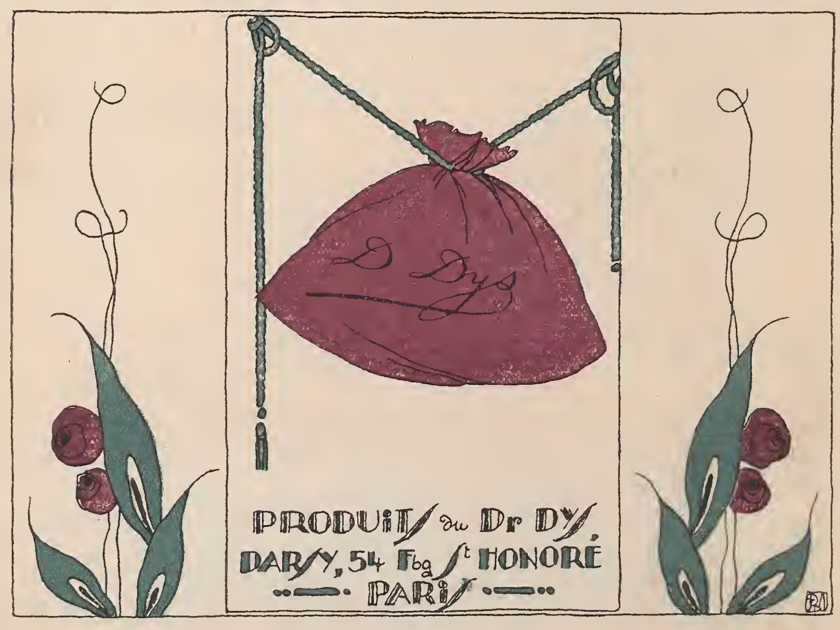
SOMMAIRE DU NUMÉRO 6

Juillet 1920 — 3e Année

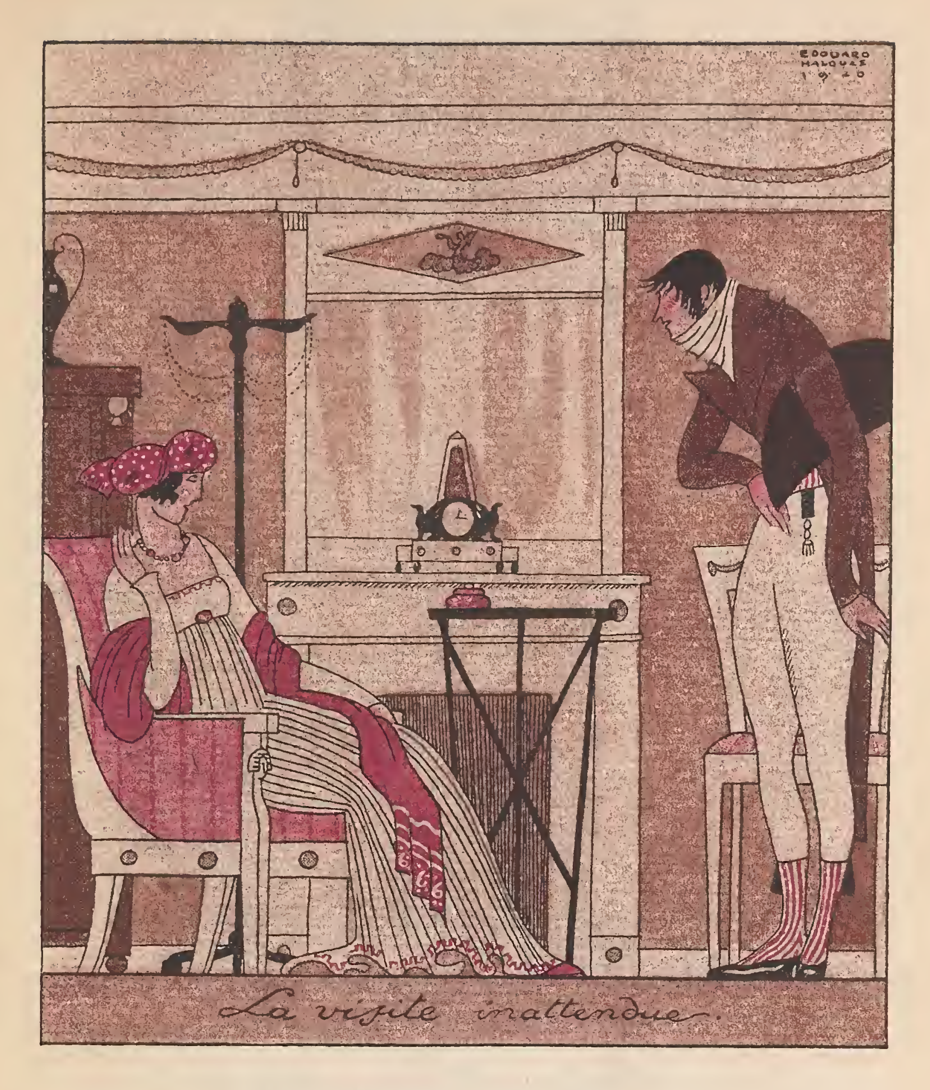
PLANCHES HORS-TEXTE



Coiffure par
ÉMILE Ltd
24-25, Conduit Street
LONDON W.1.
398-400, Rue
St-Honoré
PARIS
ROBERT
POLACK
1920.



D Dys
PRODUITS du Dr DYS
DARSY, 54 Fbg St HONORÉ
PARIS


EDOUARD HALOUZE 1920
La visite inattendue.

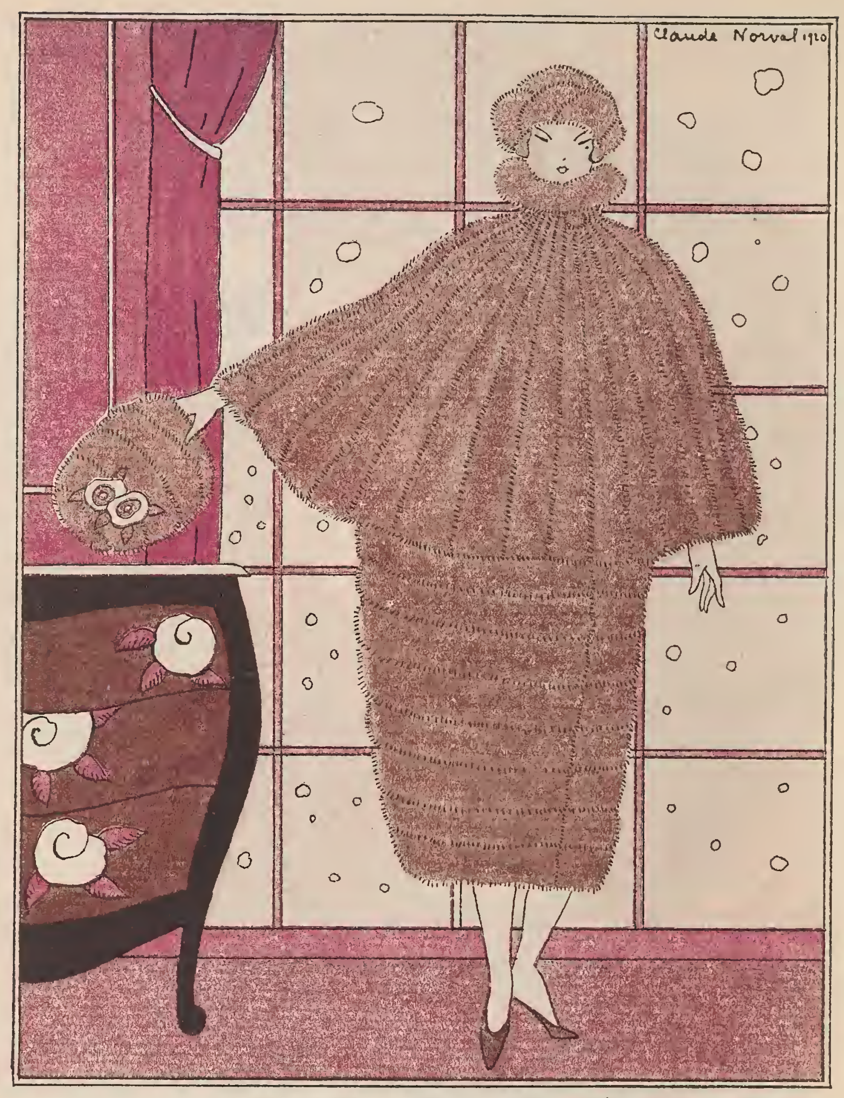




Le Vieil Album de Chansons

GAVEAU

FACTEUR DE PIANOS A PARIS, 45-47, RUE DE LA BOÉTIE



La Jeune Sibérienne (de Xavier de Maistre)...



LA VIEILLE FINE

Flacons à Liqueurs de **MAPPIN & WEBB** *Ltd.* 1, Rue de la Paix PARIS

LONDRES □ BIARRITZ □ NICE □ MONTE-CARLO

LE COLLIER TÉCLA

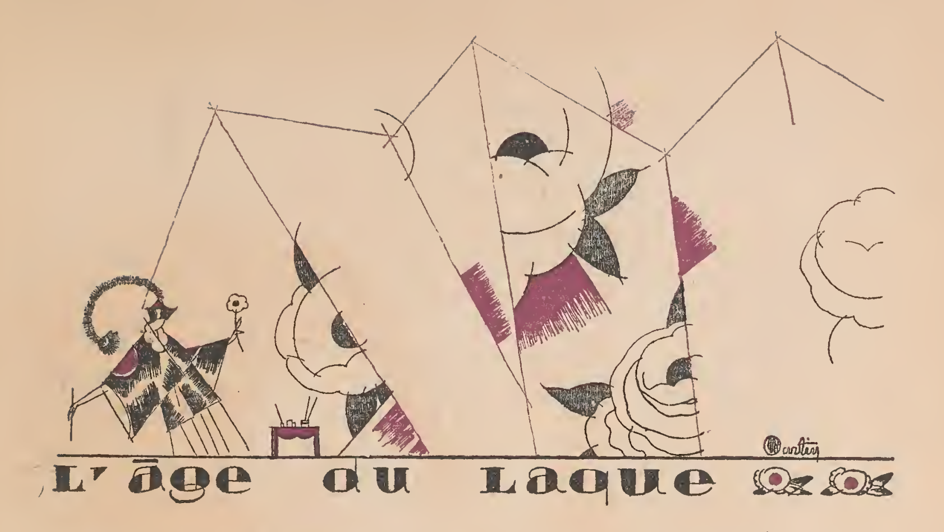
ou

le péché d'orgueil



Técla

10 RUE DE LA PAIX, PARIS
7 OLD BOND STREET, LONDRES
398 FIFTH AVENUE, NEW-YORK



L'âge du Laque

Avez-vous des laques de Coromandel ? demandait un amateur à une charmante ingénue.

— Je vous crois ! répondit l'ingénue. Elles sont même signées de lui !

Il est de toute évidence que si l'on peut appeler l'époque 1885, avec son style "atelier" aux pianos juponnés et aux chevalets drapés, l'âge de la Peluche et 1913, l'âge du Lamé or, nous vivons aujourd'hui l'âge du Laque. L'art chinois se porte énormément cette année. Des dames inoffensives jusqu'alors sont devenues collectionneuses. Elles ne craignent ni l'Hôtel des Ventes où règne cependant une douce odeur d'étable mal tenue, ni les boutiques suffocantes des pires brocanteurs, ni la Foire aux puces qui a l'avantage de se tenir en plein air et où l'on voit des gens très bien déguster des moules à la marinière et des pommes de terre frites arrosées du petit reginglard dit du « ravitaillement ». O Chine ! que ne commet-on pas en ton nom ! La porcelaine étant bien fragile



— ces domestiques ne respectent rien ! — le bronze étant bien chanceux, les laques font fureur. On se dispute des morceaux de bois sur lesquels les marchands affirment, la main sur le cœur, qu'il y a eu quelque chose, il y a trois cents ans. Des personnes qui n'ont rien à cacher, je vous le jure, cherchent avec frénésie des paravents du modèle le plus majestueux : douze feuilles et chaque feuille a trois mètres cinquante de hauteur. On en trouve de très gentils pour quatre cent soixante-quinze mille francs. C'est un chiffre admis, comme quatre francs quatre-vingt-quinze dans les magasins de nouveautés. Les modestes se contentent d'œuvres plus répandues et qu'il est loisible de se procurer contre une somme qui varie entre soixante et quatre-vingt mille francs. C'est, en général, la Réception au Palais reproduite par des générations d'artistes exquis et respectueux qui, se sentant incapables de créer un nouveau chef-d'œuvre, se contentèrent de copier celui-là. Vous le connaissez : des mandarins au sourire indulgent s'évertuent à un jeu qui rappelle le jeu de dames, tandis que leurs frêles épouses se promènent en devisant au bord d'un lac artificiel. Devant le palais

stationnent des porteurs, des cochers, des voitures basses et des chevaux mélancoliques qui ont des jambes de danseuses. Des poètes, sans doute, sont assis sous les arbres en fleurs qui laissent tomber sur eux leur pluie légère. C'est la sérénité du printemps. C'est toute la douceur de vivre dans un pays dont la plaine Monceau ne donne qu'une idée approximative. Les rêves de ces personnages, d'une élégance si parfaite qu'elle servirait d'enseignement aux clients si ceux-ci se hasardaient à regarder les objets qu'ils achètent, sont transcrits sur les petits panneaux du bas. Là se tordent des bêtes apocalyptiques, d'un blanc d'ivoire ou d'un rouge sombre. Ce tigre, qui est peut-être un chat, a des sourcils en forme de serpents. Le dos de ce dragon est armé d'une scie aigüe. Quel génie malfaisant a tourné à l'envers la tête de ce chien fabuleux? Ce porc-épic ouvre une gueule d'hippopotame. Les pinces de cet énorme crabe ont l'air de deux becs d'oiseaux de proie qui s'affrontent...

Comment l'amour des laques, non seulement des laques peints mais encore de la matière elle-même, soyeuse et glacée, ce goût qui porte les Chinois à estimer tout autant une table nue, mais impeccable, et un panneau sur lequel un artiste a jeté ses plus divines inspirations, comment cette passion si rare, si noble, si poétique, si artiste ont-ils pu se répandre à ce point? Mystère... La plupart des gens qui mènent l'existence d'un Parisien





ou d'une Parisienne de nos jours ne devraient-ils pas être épouvantés, quand ils rentrent chez eux, par l'ironie implacable de ce dieu de la Fécondité, par la grâce chaste de cette jeune prêtresse, par l'effroyable patience de ce dieu de la Mort? Vous voyez une grosse dame couverte de perles et qui vient de danser le fox-trot, coiffant un Bouddah de son horrible chapeau, jetant ses bagues dans une coupe d'un bleu plus profond et plus rare que le saphir et se déshabillant, à la fin, devant les sages vieillards et les sublimes princesses du paravent !

Mais, comme dit Courteline, ça vaut mieux que d'aller au café. Ne croyez pas que cette rage ne fasse pas vivre quelques modernes. Il y a des accomodements avec l'art des fils du Ciel ; des réparateurs font jaillir des planches à peu près nues qu'on leur apporte les plus délicieuses imaginations de la Chine ancienne. Et les temps vont venir où l'on admettra des laques français, représentant nos femmes, nos maisons et nos jardins, notre printemps et nos idylles.

Henri DUVERNOIS.



Ah! Mon Beau Château...

ADIEU, Céline... Il faut vous dire adieu, pour trois longs mois. Car tel est l'usage ridicule : venu l'été, voilà nos belles amies qui vont aux champs. — Moi aussi, d'ailleurs : mais hélas ! ce ne sont pas les mêmes... Et tandis que vous courez les eaux et les châteaux, il ne nous reste qu'une ressource, qui est de vous imaginer. Ma foi, Céline, c'est toujours penser à vous.

Vous avez une bonne grand'mère, dans quelque province lointaine. Elle habite un petit château que je vois d'ici : posé au bord d'une pelouse, entre deux tours à poivrière, sous de beaux arbres bien portants. Dans votre chambre il y a de fines boiseries, une cheminée à rocailles, de rustiques carreaux un peu disjoints, et de

vieux miroirs embués auxquels d'innombrables dames, vos aïeules, ont souri comme vous, dans des temps très anciens. — Il y a aussi, dans votre château, — du moins je me plais à le supposer — d'immenses greniers tout remplis de meubles désuets, où vous allez faire mille découvertes d'antiquailles, et des malles bourrées de robes d'autrefois, qui vous seront d'un fameux secours, lorsque vous donnerez la comédie, un soir, sur le petit théâtre. (Car il y a naturellement un petit théâtre dans votre château, fait tout exprès pour y jouer Musset ou Marivaux — Comme vous d'ailleurs : n'avez-vous pas commencé, avec votre joli cousin, sous les grands marronniers ?) — Enfin, au-dessus des douves verdies, où, le soir, chantent les rainettes, il y



a une balustrade. Vous vous y accoudez parfois, après le crépuscule : et là vous rêvez... A qui? De quoi?

Peut-être à moi... peut-être à rien ?

En tout cas, vous rêvez longtemps, le regard perdu dans la nuit immense, et devant toutes ces étoiles, vous nommez Aldébaran et Bételgeuse, et aussi Vénus, mais non pas sans trouble. Et tandis que l'heure s'écoule, que la hulotte pousse son gentil cri plaintif à travers les branches, que votre sœur au piano confie ses secrets à Chopin — vous savourez pour la première fois, en vous taisant, dans les dangers de la solitude, les délicieux enivrements de la mélancolie.

— Céline, il faut rentrer. Tu vas prendre froid...

C'est votre mère, du salon, qui vous appelle. Descente





brusque à la réalité. Justement le vieux baron des Epinettes, votre voisin, est venu passer, suivant sa coutume, la soirée au château. C'est le flirt de votre mère-grand, Céline. Il lui faut offrir des liqueurs, mademoiselle : tel est votre emploi. Puis poliment écouter les historiettes de ce bon monsieur qui vous tapotera la joue, avec un compliment d'un autre âge. Vous lui ferez la révérence, pour le remercier.

Demain... Au fait ! De quoi demain sera-t-il fait ? — Demain, promenade à cheval, dès le frais matin. Messe à onze heures, au bourg voisin. Le tantôt, des jeunes personnes des environs viendront vous voir, à l'heure du thé, sous le catalpa. Croquet, ensuite. Puis la nuit tombera doucement; les brumes qui la précèdent et l'accompagnent s'élèveront sur la prairie; les rainettes se mettront à chanter dans les roseaux des douves, la hulotte à se plaindre. De nouveau vous chercherez Vénus dans le vaste ciel, accoudée à la balustrade... Et ainsi de suite.

Il se peut, ma chère Céline, qu'à l'automne vous nous annonciez vos fiançailles. On ne peut pas toujours rêver.

Emile Henriot.





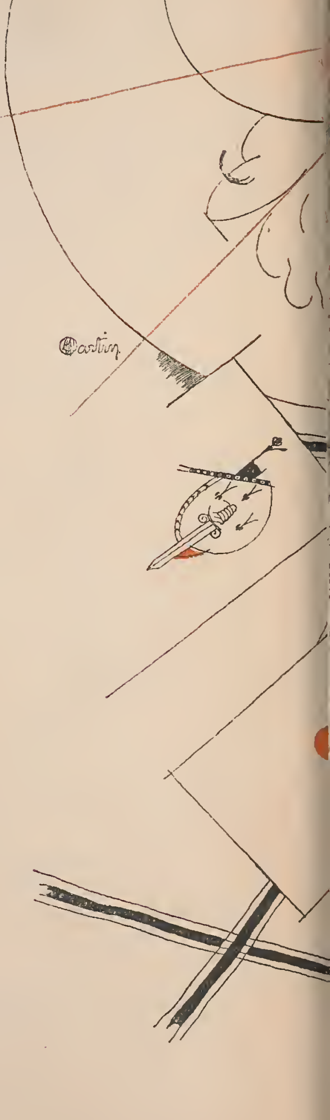
LES MARCHANDES D'ESPOIR

Elles pullulent en ce moment, car, ainsi que chacun le sait, les époques troublées sont particulièrement favorables à leur commerce. Or, nous vivons à une époque troublée. Beaucoup de gens n'ont pas l'air de s'en douter, parce qu'ils constatent qu'on s'amuse avec frénésie, mais ces observateurs superficiels ne se rendent pas compte que les fêtards sont généralement des tourmentés, et que, s'ils s'agitent, c'est surtout pour oublier leurs ennuis. En plus de ces brillants ennuyés il y a, pour le moment, les ennuyés moroses, les ennuyés furieux, les ennuyés préoccupés, bref les neuf dixièmes de l'humanité qui succomberaient sous le poids de leurs ennuis respectifs, s'ils n'avaient pour les secourir la merveilleuse et divine Espérance.

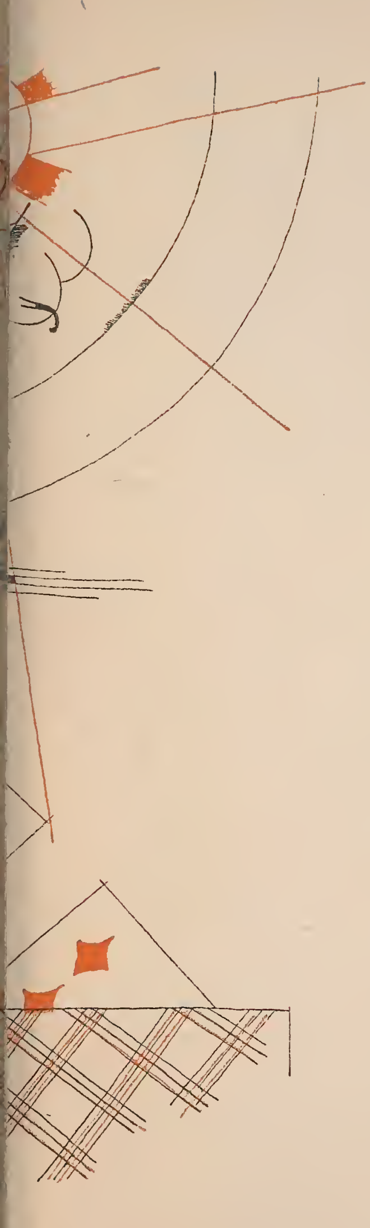
Vieille et solide comme le monde, elle ne le quittera qu'à son dernier jour, heureusement pour nous. Elle se manifeste de mille façons, mais quand elle veut nous parler, elle emprunte la voix des devineresses qui nous font riches et heureux des choses futures, et nous vendent à bon prix le bienheureux mensonge qui nous aide à traverser les mauvais jours. Celui qui achète ces merveilleuses prophéties n'est pas toujours un fervent croyant ; souvent il se dit qu'elles ne seront peut-être pas exactes, mais il réfléchit qu'après tout elles pourraient l'être, et son optimisme ainsi renforcé aide à édifier son bonheur. Ne peins pas le diable sur le mur, car alors il viendra, dit un proverbe allemand. Peins la félicité sur ton cœur et dans ton esprit, elle finira par s'y installer, pourrait dire un proverbe de chez nous, où le bon docteur Pangloss est né.

Hommes et femmes ont donc parfaitement raison, actuellement, d'aller

acheter du courage avec de l'illusion chez les pythonisses. Pourtant si les femmes avouent ces visites, les hommes se défendent de les faire, n'empêche que, bien avant la guerre, je savais un homme du monde que la nécessité avait forcé de devenir antiquaire, qui n'effectuait pas un gros achat sans consulter sa chiromancienne ordinaire, et un boursier qui, tous les jours avant de se rendre à son bureau, allait prendre l'avis de sa voyante. Vous me direz que ces précautions mystiques ne prouvaient pas en faveur de leurs capacités et vous ne serez donc pas étonnés quand je vous dirai que ces deux personnages ont très mal fini. Néanmoins ils ont fait école, et, présentement, où le hasard et l'audace ont mis dans les affaires plus d'hommes que la science et le travail, la clientèle masculine de ces cabinets mystérieux ne fait qu'augmenter. Ce n'est certainement pas la galanterie qui l'y mène, car, à part quelques rares exceptions, la prophétesse garde le physique et l'antre de tradition. Si elle varie ses façons de faire, son aspect sordide ou repoussant reste bien celui de son aïeule la sorcière. Elle habite dans un quartier misérable une maison galeuse, et si son mobilier est rarement propre, il est toujours affreux, mais cela n'est pas pour rebuter la clientèle, bien au contraire. De temps à autre, une de ces mystérieuses créatures devient à la mode, son étroite salle d'attente est encombrée de femmes appartenant à tous les mondes, au petit surtout, les clientes s'entassent devant sa porte qui refuse de s'ouvrir à cette affluence. Mais cette vogue ne dure jamais longtemps et pour cause.



La majorité de ces prophétesses lit l'avenir dans des cartes crasseuses, et une minorité de cette majorité se sert de tarots plus crasseux encore dont l'aspect vénérable et les signes cabalistiques frappent la cliente et



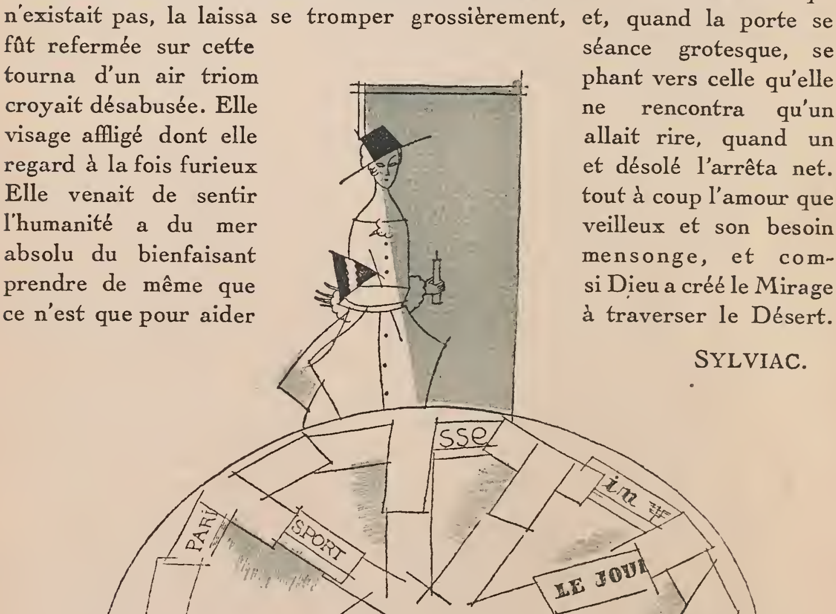
permettent de hausser les prix. Quelques-unes vaticinent en examinant les mains qui, elles et les bagues dont elles sont ornées, révèlent si facilement celles à qui elles appartiennent. D'autres se servent du marc de café dont les groupements capricieux dans l'assiette blanche préoccupent vivement la cliente, ces petits amas de poussière brune ne représentant pour elle rien que d'informe. La devineresse y voit, au contraire, des spectacles grandioses : bateaux voguant sur les mers démontées, forêts courbées par la tempête, cathédrales, palais, dont on ne soupçonnerait pas la présence dans ces minuscules espaces. Pas plus d'ailleurs que dans le petit carafon, où un blanc d'œuf, en diluant ses filets, nous montre des voyages mouvementés : trains luttant de vitesse avec des autos, avions emportant l'être aimé. A première et même à seconde vue, on n'y voit rien de tout cela, mais la force de persuasion de la prophétesse est si grande, qu'on finit par apercevoir nettement ces engins avec tous leurs détails. Cette personne, souvent acariâtre, toujours prévoyante, ne consent à lire vos destinées dans le blanc du bel œuf que vous lui apportez, qu'après en avoir mis soigneusement de côté le jaune, qui servira au déjeûner de sa progéniture.

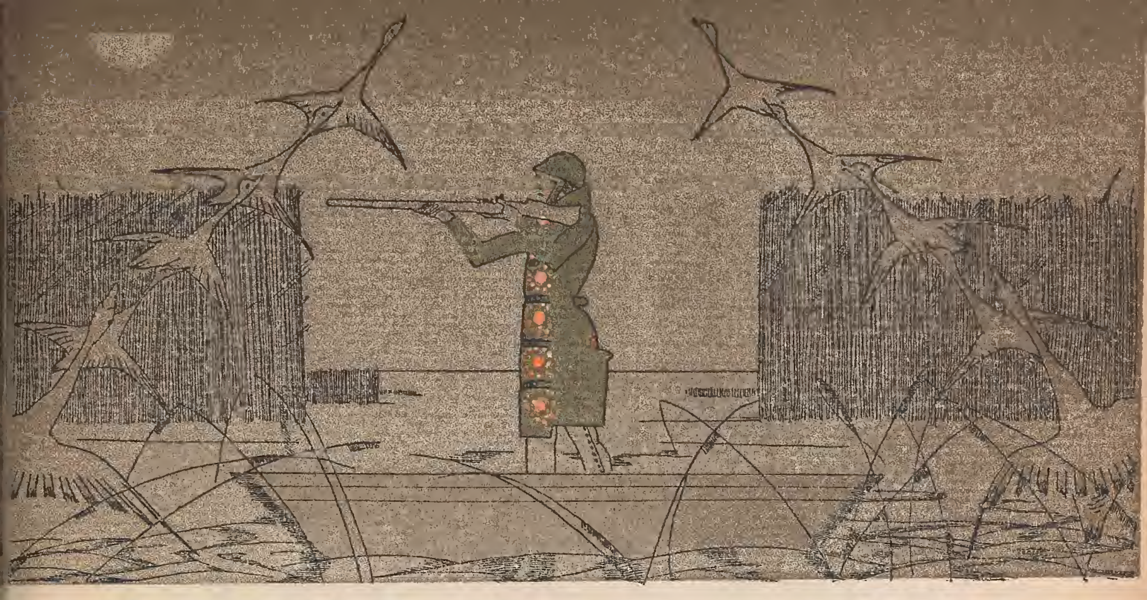
La femme aux épingles est plus aimable, quoiqu'elle vous annonce invariablement les querelles affreuses que vous aurez avec votre amoureux, elle atténue ces catastrophes en les faisant suivre de raccommodements délicieux et rémunérateurs, mais sa science se borne à prévoir des conflits amoureux car sa clientèle est exclusivement féminine, les hommes ne prenant pas au sérieux les accessoires dont elle se sert. Ils réservent leur confiance pour la classique cartomancienne ou la somnambule qui, d'un air égaré, supplie *qu'on l'aide,* quand ses phrases hachées ne sont pas accueillies avec enthousiasme. Une autre, qui a disparu, lisait le caractère des gens auxquels vous vous intéressiez, non pas dans leur

écriture ainsi que cela se pratique journellement, mais dans le linge qu'ils avaient porté. On pouvait voir sonnant à sa porte, de jolies personnes, dont le manchon ou le réticule laissaient échapper une jambe de caleçon ou un pan de chemise. Une voyante qui a connu la célébrité parce qu'elle a, paraît-il, annoncé à une jolie actrice sa fin dramatique au cours d'une croisière, lit l'avenir dans une bougie. On le lit dans ce qu'on peut, et la cire qui dégoutte d'une bougie est une sorte de livre moins répugnant et pas plus ridicule après tout que les entrailles des victimes sacrées des autels de jadis.

Le malheur c'est que l'un et l'autre ne sont que de bien pauvres romans-feuilletons. C'est en voulant en donner la preuve que deux amies de ma connaissance faillirent se brouiller. L'une était crédule, l'autre sceptique et voulait persuader la première. Elle l'emmena donc chez une prophétesse célèbre, demanda à cette voyante son avis sur une affaire qui n'existait pas, la laissa se tromper grossièrement, et, quand la porte se fût refermée sur cette séance grotesque, se tourna d'un air triomphant vers celle qu'elle croyait désabusée. Elle ne rencontra qu'un visage affligé dont elle allait rire, quand un regard à la fois furieux et désolé l'arrêta net. Elle venait de sentir tout à coup l'amour que l'humanité a du merveilleux et son besoin absolu du bienfaisant mensonge, et comprendre de même que si Dieu a créé le Mirage ce n'est que pour aider à traverser le Désert.

SYLVIAC.





'IMPOSSIBLE HALLALI

.....Promenons-nous sous les grands bois... — La chasse accourt; — elle est passée.....

(La Tentative Amoureuse.)

La saison propose, et chacun l'interprète à sa guise. Pour moi, qui n'ai point d'imagination, l'automne dans la forêt ne suggère que lui-même, ses habitants farouches, ses senteurs pluvieuses, et le chasseur que je deviens alors, avec ses vieux habits de velours à côtes et sa pipe familière.

La chasse, méditation à travers champs, exercice patient des instincts retrouvés, robuste solitude...

Or ce matin, tandis que j'emplissais des cartouches, mon fidèle Barnabé vint me trouver, l'air un peu scandalisé.

— Y a du drôle de monde qu'est lâché à travers le bois des Goupils, déclara-t-il.

— Quelle sorte de monde, Barnabé?

— D'aucune sorte. Comme qui dirait des masques. J'y



ons point regardé de près, rappor
chez nous. Alors j'ai laissé courir
s'est répandu sous bois, sans m'a
avait une fille parmi eux. J'ons en
ça vous amusait d'y aller voir...
peut le dire, accoutrés...

— C'est bon, Barnabé. J'ai

Et puis, naturellement, deux h
un fusil au bras par contenance, l'
servais... J'observais des choses g
d'appels et de cris drôles. Les é
c'étaient de jeunes chasseresses, br
enjambaient souches et ronces av

La saison propose, et l'art dis

On leur avait donné pour ca
texte à leurs jeux, la poursuite d
fallu davantage pour déchaîner
improvisations, que les divinités
demeuraient, à coup sûr, éberluée

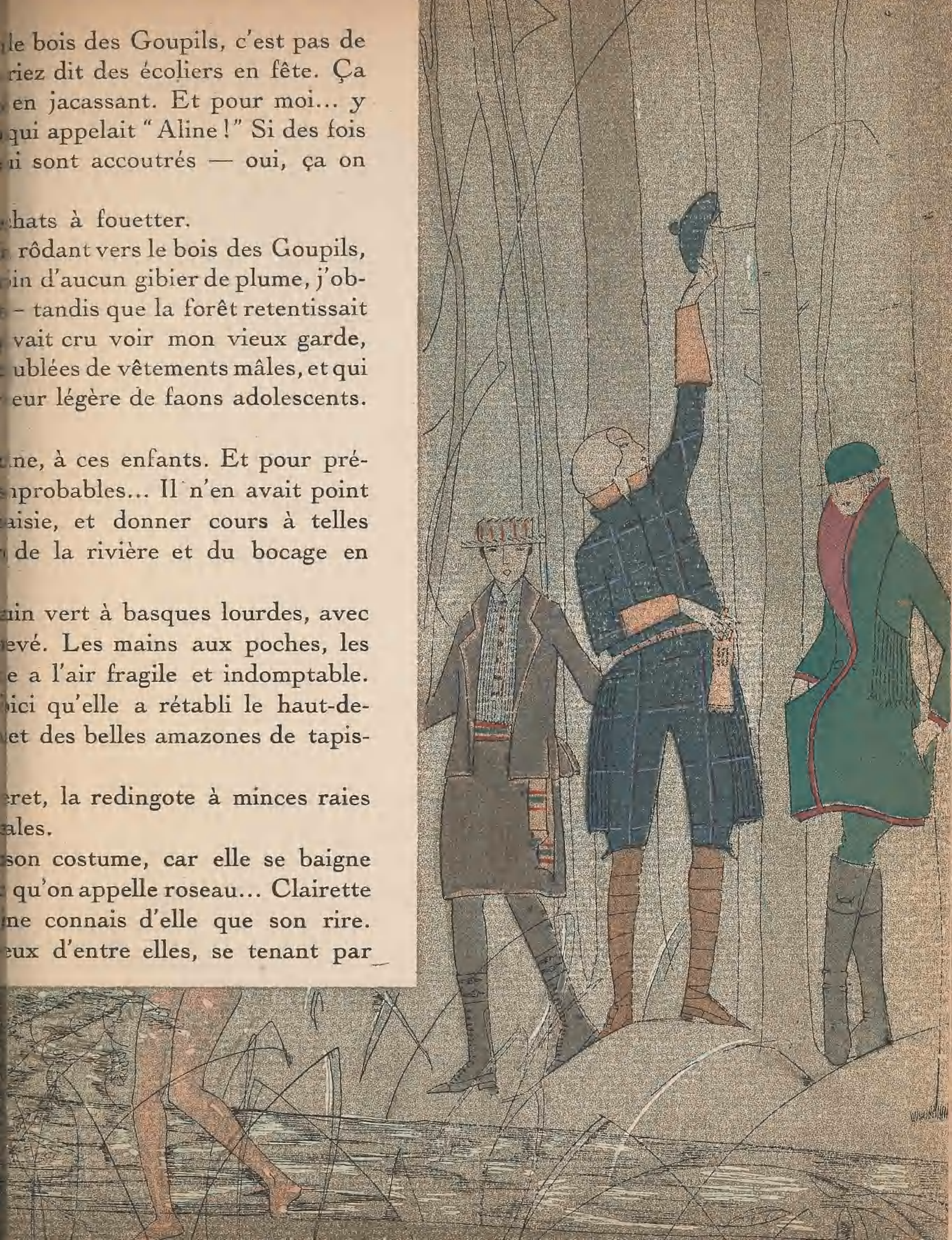
Aline, la douce Aline, porte
des revers amarante, et un immen
jambes enfermées dans de hautes

Est-ce Gallienne la plus coq
chausses en sa dignité — et auss
series, et leur col dentelé.

Pour Luce, je sais qu'elle pré
blanches, et les molletières de c

Mais Clairette — je ne sau
au ruisseau caillouteux, et je maudi
est cachée au défaut de la berge

Je laisse la troupe s'éloigner.



le bois des Goupils, c'est pas de
riez dit des écoliers en fête. Ça
en jacassant. Et pour moi... y
qui appelait "Aline !" Si des fois
i sont accoutrés — oui, ça on

hats à fouetter.
rôdant vers le bois des Goupils,
in d'aucun gibier de plume, j'ob-
- tandis que la forêt retentissait
vait cru voir mon vieux garde,
ublées de vêtements mâles, et qui
eur légère de faons adolescents.

ne, à ces enfants. Et pour pré-
probables... Il n'en avait point
aisie, et donner cours à telles
de la rivière et du bocage en

ain vert à basques lourdes, avec
evé. Les mains aux poches, les
e a l'air fragile et indomptable.
ici qu'elle a rétabli le haut-de-
et des belles amazones de tapis-

ret, la redingote à minces raies
ales.
son costume, car elle se baigne
qu'on appelle roseau... Clairette
ne connais d'elle que son rire.
eux d'entre elles, se tenant par

la taille, restent en arrière. Elles s'assoient sur l'herbe. Voici l'une qui s'explique avec soin, en fronçant le sourcil — et l'autre arrondit les lèvres pour mieux écouter.

Elles sont si jolies, que je ne puis souhaiter le départ d'aucune d'elles, fût-ce pour demeurer seul avec l'autre.

Il est question de quelque amoureux...

— Tu connais son caractère, poursuit Aline. Si tu l'approches, il se tait brusquement. S'il te voit, il se cache.

— Mais, dit Luce, comment faire alors ?

— Va l'attaquer jusque chez lui. Là, tu t'y prendras doucement. Avec une longue paille flexible, tu le chatouilleras jusqu'à ce qu'il sorte en colère. Tu boucheras alors le terrier avec une main et tu attraperas le grillon dans l'autre. Ne t'inquiète pas s'il gratte — mets-le sous ton chapeau, ainsi ai-je vu faire à papa. Une fois dans ton jardin, le grillon chantera pour toi.

A ce moment, un gros oiseau fit : Coucou.

Luce et Aline se regardèrent en riant, puis se levèrent, défripèrent leurs basques et rejoignirent la chasse.

Maintenant je suis sûr qu'elles savaient ma présence.

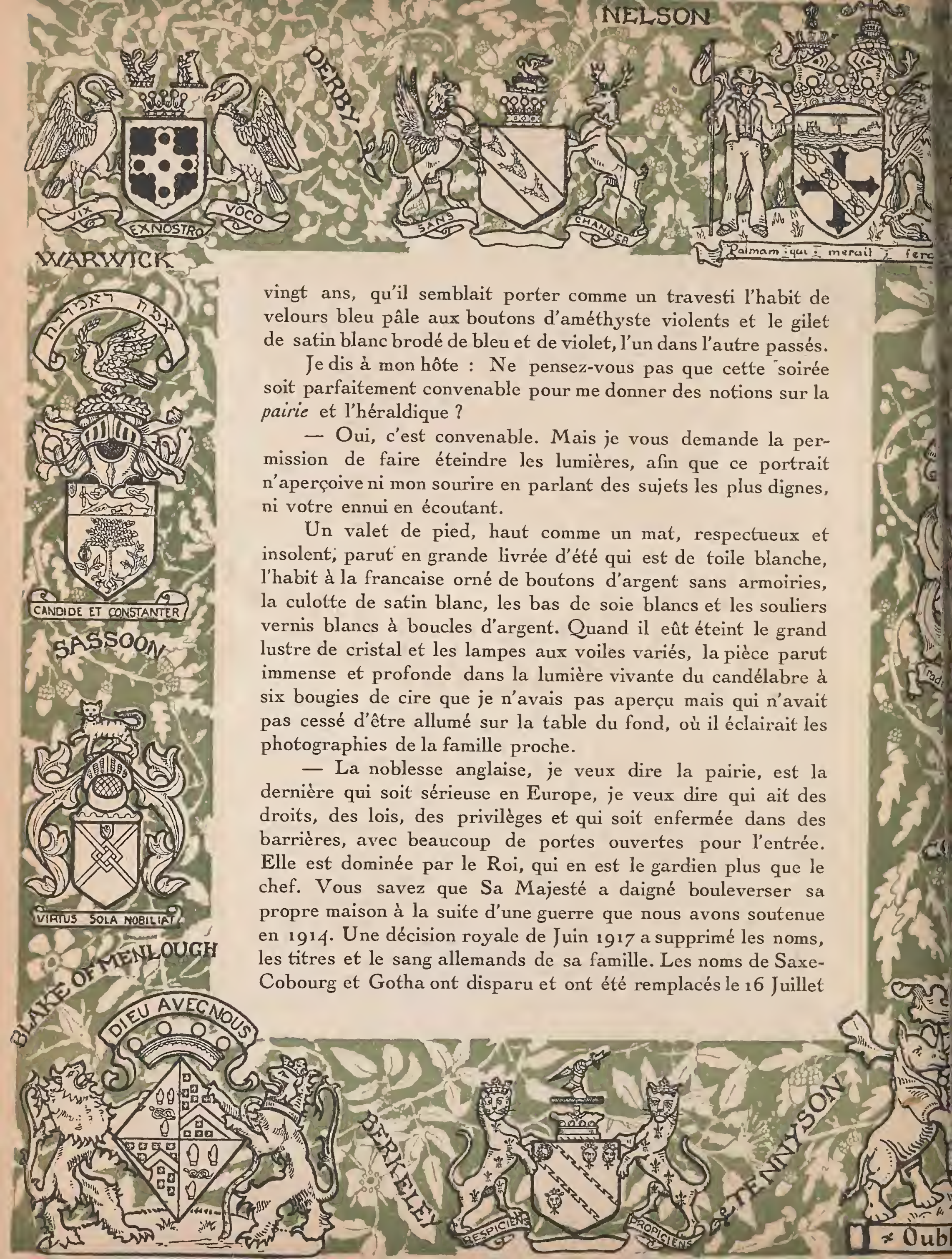
La saison propose, mais les jeunes filles n'osent.

P. L.



Héraldique d'Angleterre

Ce soir-là il pleuvait sur les pelouses parfaitement vertes. Un brouillard, semblable à la fumée d'une cigarette blonde, montait de la rivière jusqu'aux fenêtres du château. Les fleurs envoyaient des odeurs lourdes à nos grands fauteuils, des odeurs qui insistaient pour se mêler à celles des liqueurs fortes servies avec beaucoup de glace dans des verres fragiles et grands. La série 23e des invités pour la saison avait pris congé après l'heure du thé. La série 24e ne devait arriver qu'après une journée d'entr'acte et le duc N... m'avait gracieusement demandé de passer avec lui, dans la demeure silencieuse, cette soirée de repos. Je levai les yeux vers le portrait du VIe duc N... peint par Reynolds, du VIe duc si frêle, si beau, si las de ses



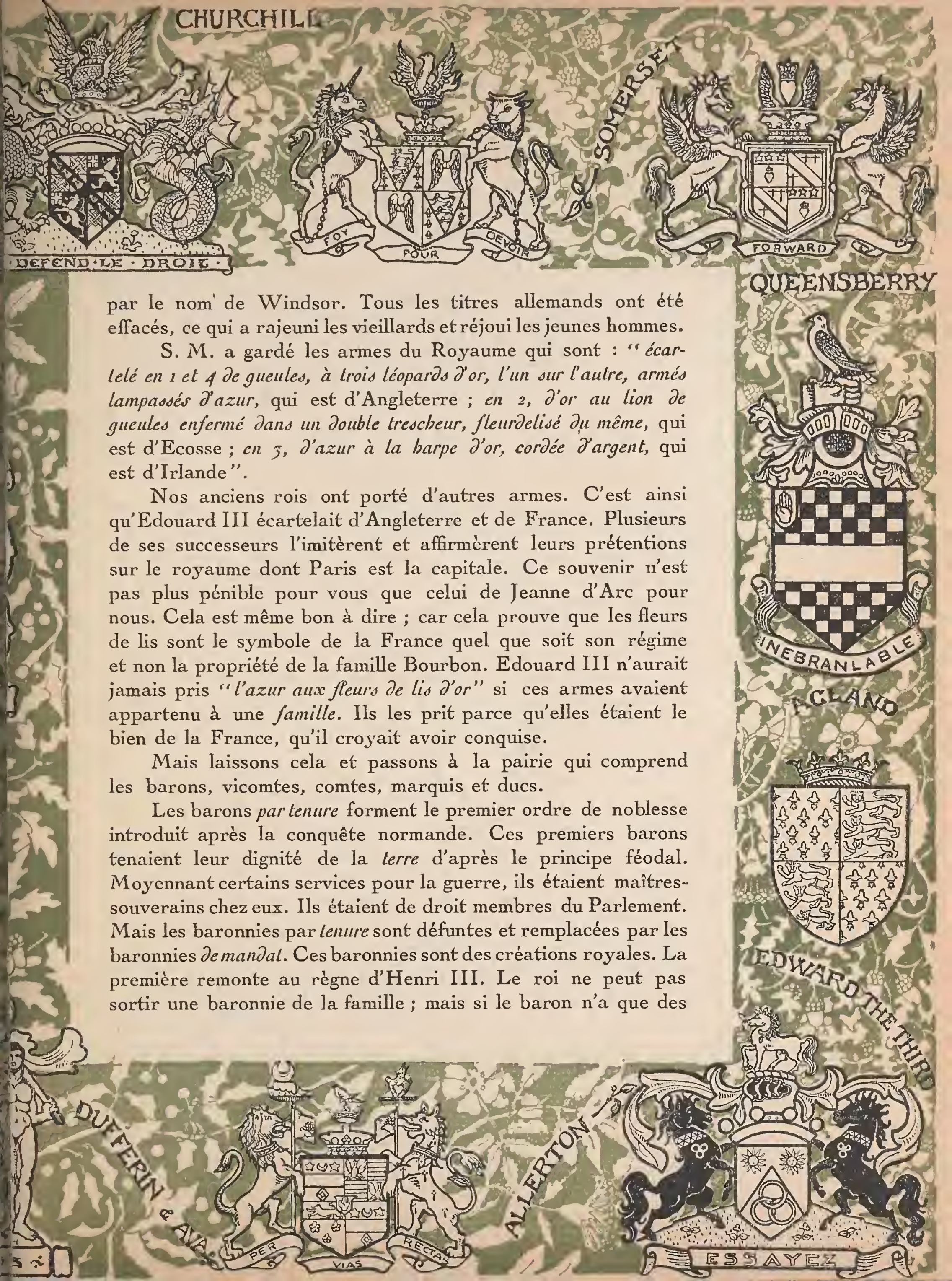
vingt ans, qu'il semblait porter comme un travesti l'habit de velours bleu pâle aux boutons d'améthyste violents et le gilet de satin blanc brodé de bleu et de violet, l'un dans l'autre passés.

Je dis à mon hôte : Ne pensez-vous pas que cette soirée soit parfaitement convenable pour me donner des notions sur la *pairie* et l'héraldique ?

— Oui, c'est convenable. Mais je vous demande la permission de faire éteindre les lumières, afin que ce portrait n'aperçoive ni mon sourire en parlant des sujets les plus dignes, ni votre ennui en écoutant.

Un valet de pied, haut comme un mat, respectueux et insolent, parut en grande livrée d'été qui est de toile blanche, l'habit à la francaise orné de boutons d'argent sans armoiries, la culotte de satin blanc, les bas de soie blancs et les souliers vernis blancs à boucles d'argent. Quand il eût éteint le grand lustre de cristal et les lampes aux voiles variés, la pièce parut immense et profonde dans la lumière vivante du candélabre à six bougies de cire que je n'avais pas aperçu mais qui n'avait pas cessé d'être allumé sur la table du fond, où il éclairait les photographies de la famille proche.

— La noblesse anglaise, je veux dire la pairie, est la dernière qui soit sérieuse en Europe, je veux dire qui ait des droits, des lois, des privilèges et qui soit enfermée dans des barrières, avec beaucoup de portes ouvertes pour l'entrée. Elle est dominée par le Roi, qui en est le gardien plus que le chef. Vous savez que Sa Majesté a daigné bouleverser sa propre maison à la suite d'une guerre que nous avons soutenue en 1914. Une décision royale de Juin 1917 a supprimé les noms, les titres et le sang allemands de sa famille. Les noms de Saxe-Cobourg et Gotha ont disparu et ont été remplacés le 16 Juillet



par le nom' de Windsor. Tous les titres allemands ont été effacés, ce qui a rajeuni les vieillards et réjoui les jeunes hommes.

S. M. a gardé les armes du Royaume qui sont : "*écartelé en 1 et 4 de gueules, à trois léopards d'or, l'un sur l'autre, armés lampassés d'azur*, qui est d'Angleterre ; *en 2, d'or au lion de gueules enfermé dans un double trescheur, fleurdelisé du même*, qui est d'Ecosse ; *en 3, d'azur à la harpe d'or, cordée d'argent*, qui est d'Irlande".

Nos anciens rois ont porté d'autres armes. C'est ainsi qu'Edouard III écartelait d'Angleterre et de France. Plusieurs de ses successeurs l'imitèrent et affirmèrent leurs prétentions sur le royaume dont Paris est la capitale. Ce souvenir n'est pas plus pénible pour vous que celui de Jeanne d'Arc pour nous. Cela est même bon à dire ; car cela prouve que les fleurs de lis sont le symbole de la France quel que soit son régime et non la propriété de la famille Bourbon. Edouard III n'aurait jamais pris "*l'azur aux fleurs de lis d'or*" si ces armes avaient appartenu à une *famille*. Ils les prit parce qu'elles étaient le bien de la France, qu'il croyait avoir conquise.

Mais laissons cela et passons à la pairie qui comprend les barons, vicomtes, comtes, marquis et ducs.

Les barons *par tenure* forment le premier ordre de noblesse introduit après la conquête normande. Ces premiers barons tenaient leur dignité de la *terre* d'après le principe féodal. Moyennant certains services pour la guerre, ils étaient maîtres-souverains chez eux. Ils étaient de droit membres du Parlement. Mais les baronnies par *tenure* sont défuntes et remplacées par les baronnies *de mandat*. Ces baronnies sont des créations royales. La première remonte au règne d'Henri III. Le roi ne peut pas sortir une baronnie de la famille ; mais si le baron n'a que des

héritières la baronnie reste suspendue jusqu'à ce que la volonté royale choisisse parmi les femmes.

Le roi Richard II a inauguré la troisième forme de baronnie, la série des barons par lettres patentes, pour Jean Beauchamp. Depuis lors, le même système est adopté.

Les barons ont un manteau de velours cramoisi bordé de fourrure, le capuchon doublé de même et bordé de deux rangées d'hermine coupées de queues noires.

Les dames ont le même manteau, mais l'hermine a deux pouces de large sans mélange de noir et la traîne mesure trois pieds sur le sol. Cette longueur de la traîne a une grande importance. Elle marque la différence entre les manteaux des pairesses selon le titre.

Le second degré est celui de vicomte, qui est un titre depuis qu'Henri VI créa vicomte Jean, baron Beaumont. Cela se passait en 1440. Avant cette date le nom de vicomte appartenait au sheriff d'un comté.

La dignité comtale est plus ancienne que la conquête normande. Elle représentait alors la possession d'un vrai royaume féodal. Cela est bien changé. Et certains comtes, créés par lettres patentes, portent le titre d'un modeste village. Ils sont si nombreux !

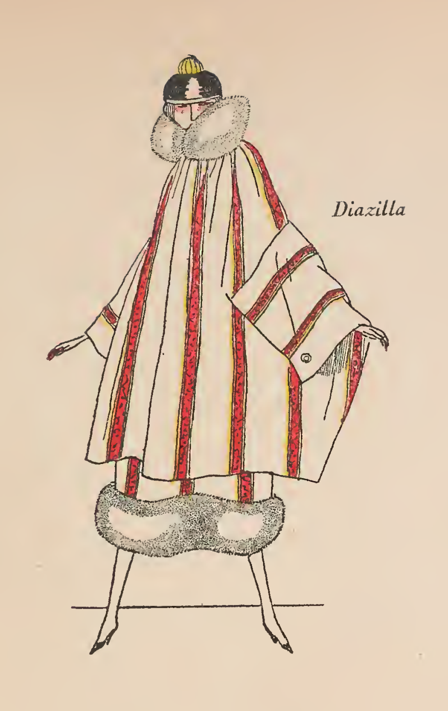
Les marquis avaient, chez nos ancêtres, le devoir de garder les *marches* ou *frontières* du royaume. Henri VIII abolit leur autorité par une loi.

Le premier marquisat anglais fut conféré par Richard II à Robert de Vére, marquis de Dublin. Sous Edouard VI ce titre devint à la mode et depuis lors il s'est multiplié. La Couronne traite un marquis de "très fidèle et très aimé cousin", comme un duc.

Ce dernier titre est au sommet de l'échelle. Edouard III fit le premier duc en la personne de son fils aîné, le prince Noir, qui devint duc de Cornwall, et plus tard prince de Walles. Le second titre ducal fut conféré en 1351 à Henri Plantagenet, fils du comte de Derby, créé duc de Lancaster. Tout duc porte les titres de : "Son Excellence et sa Grâce". La traîne du manteau de la duchesse est de deux mètres sur le sol, ce qui est très long et remue beaucoup de poussière.

Je pourrais maintenant vous parler des pairs ecclésiastiques, des pairs écossais, de la haute noblesse irlandaise. Il faudrait aborder le chapitre des préséances sur lequel mon vénéré père a réuni 7948 pièces et volumes. Mais les bougies vont s'éteindre et j'entends dans le lointain de la campagne la rupture sonore et discordante des cordes d'argent qui ornent la harpe d'or d'Irlande. Allons lire les journaux, ce qui est moderne, et dormir, ce qui est éternel.

Jean de BONNEFON.



djersador d'Hispahal

D*JERSADOR d'Ispahal...* où cela est-il, et d'abord est-ce un homme, est-ce un lieu, et peut-on lui envoyer le bonjour comme au Pirée? *Kashavella...* qu'est-ce que c'est? *Diazilla...* l'aimez-vous; où le placez-vous; qu'en faites-vous?

— La belle attrape, et comme si toute une chacune ne savait pas que votre premier est un jersey imprimé, et votre second et votre troisième des velours de laine! — Les beaux noms de baptême, en vérité, pour des étoffes, et la riche veine pour les romanciers à la mode : « La marquise, nature



Divinités Assyriennes

essentiellement aristocratique et raffinée, ne se plaisait qu'au contact des djersadors les plus soyeux. Laissant errer voluptueusement parmi les diazillas et les kashavellas les plus luxueux ses doigts chargés de bagues... »

Mais qu'est-ce ceci qui s'élève du désert comme une colonne de fumée (Salomon, *Cantique des Cantiques*, III, vers. 6) : *Burnoussas de Djebilet,* idem *du Ghéliz, les Cafetans de Koutoubia...* Ah ça ! est-ce que toutes les caravanes du Sud vont arriver ici avec leur odeur de sable, de suint, de poil ?

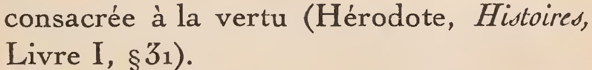
Châles de Saïb, Thibettine... Voici les Lamas, rangez-vous ! — « Certes, j'aime le grand Lama » — *Divinités Assyriennes :* les guerriers d'Assuérus et de Sennachérib même peints sur la robe d'Esther, et faisant le tour de celle dont la beauté était terrible comme une armée rangée en bataille. *Chars de l'Hellade :* sur votre jolie chemisette, madame, le char lui-même, et reproduit à la queue leu leu, dans lequel Cléobis et Biton transportèrent à la fête de Junon leur mère vénérable. Puis ils moururent subitement

Le Magot

...bure

SIMEON

après cet exploit, donnant l'exemple d'une destinée parfaitement enviable, tout entière



consacrée à la vertu (Hérodote, *Histoires,* Livre I, § 31).

Pour l'Égypte, attendez ! Berceau d'Isis, mère de toute science et de toute divinité, elle ne saurait avoir été oubliée : *Hiéroglyphes...* Vêtues du tissu portant ce nom, je vous vois, petites odalisques (pardon : obélisques) attendant chacune son Champollion particulier. Mais traversons la mer Rouge, voulez-vous ?

...ella

Attention, il y a un pas ! A gauche, le Sinaï et son tonnerre ; à droite, par là-bas, Mossoul et ses pétroles... Suivez le guide. Nous arrivons... L'Arabie : l'Heureuse et la Pétrée, les touffes de lauriers-roses, les caravanes et les villes, tous les



Djersador d'Ispahal

parfums de l'Asie en fleur... Tout cela dans *Kashemyrina*, point géographique omis sur les cartes, mais figurant parfaitement sur les *références* de Rodier.

Grâces lui soient rendues, parce que ses belles clientes portent dans leurs toilettes des étoffes dont les noms sont à coucher dehors, ce qu'à Dieu ne plaise, étant donné des personnes si charmantes. Qu'elles sachent du moins une porte où heurter dans un cas pareil...

... *Agnella*, (tissu d'une habile contexture et nouvelle, et tout semblable à la douce toison frisée des agneaux); *Panécla* (soie végétale) *Pellissa*, *Drapella*... Telles sont les litanies nouvelles dont retentissent nos modernes temples : les salons des grands couturiers — et qu'en répètent les belles prêtresses : mannequins et vendeuses, premières et secondes comme les côtelettes.

CÉLIO.



Pelissa



Agnella

LE DIVAN DE VÉRONIQUE

Je ne puis mieux vous définir Véronique qu'en vous révélant que, près d'un bocal où nagent des monstres chinois, elle vit étendue sur un divan entre une traduction de Ruysbroeck l'Admirable et des poèmes sibyllins de M. Jean Cocteau. De fait, Véronique ne comprend à l'hermétisme du poète cubiste non plus qu'au mysticisme du chanoine flamand, davantage qu'à l'ensemble désordonné — pourpre, citron et turquoise morte — qu'elle doit à la fantaisie de son décorateur. Mais Véronique est faite pour les contrastes et, respectant d'instinct ce pour quoi Dieu l'élut, réalise dans ses choix des antinomies ridicules et délicieuses.



Ce jour-là, Véronique avait placé parmi ses coussins une négresse de velours aux cheveux de laine jaune.

— Qu'en dites-vous ? fit-elle.

De vrai je n'avais rien à dire et demeurais dans une " stupeur opaque. "

— C'est que j'attends mon poète, expliqua-t-elle.

A quoi je reconnus que le dit poète, amateur d'art nègre, était dada. Véronique poursuivait :

— J'ai une poupée pour chacun de mes jours et de mes amis. Voulez-vous les voir ?

Et, sans attendre ma réponse, elle alla chercher ces demoiselles. Je vis une Espagnole en orange et vert, dont les yeux étaient deux boutons de bottine.

— Est-elle drôle? fit Véronique ; c'est pour le mardi, quand j'offre le thé à mon Argentin. Et celle-ci, ravissante, n'est-ce pas?



Véronique m'offrait au bout de son poing tendu un affreux bébé de coton rose dont la robe trop courte se levait sur un nombril provocant.

— C'est la préférée de Georges.

Georges est un bon gros qui adore les enfants. La ballerine que vous voyez là-bas est la poupée du jeudi. Ce jour-là, mon ami de l'Institut ne manque jamais de venir me faire deux doigts de cour.

... Et soudain j'admirai Véronique. Je l'admirai parce qu'elle avait compris qu'elle n'existait pas par elle-même. Véronique ne vaut qu'en fonction de son cadre et aussi des cinquante à soixante louis de ses robes. On ne se la représente qu'habillée et parmi ses coussins sur ce divan qu'elle anime le mieux qu'elle peut. Et si l'on pousse l'audace — et la difficulté — jusqu'à l'imaginer dans ses draps augmentés de milans coûteux, Véronique n'est pas Véronique simple et nue, mais « Véronique en déshabillé de chez Machin. »



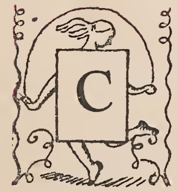
Cependant Véronique avait terminé sa revue. Je revins à elle et à ses poupées : — Je n'en vois que six, remarquai-je.

Véronique m'expliqua : — Ma porte est consignée le dimanche. Car Véronique, s'étant efforcée toute la semaine de mettre un peu de ciel sur la terre, se repose le septième jour.

LOUIS-LÉON MARTIN.



AVÈNEMENT DES AMAZONES



CET hiver, je ne sortirai plus qu'armée.

— Crains-tu si fort les attaques brusquées ?

— Mon ennemi, tu le connais...

— Je brûle de savoir.

— Ne brûle pas : mon ennemi, c'est le froid. J'ai si peur des grands froids.

— Comme disait notre brave Mélisande.

— Tu sais que l'hiver me tue. Sitôt que pâlit le soleil, je m'enroule comme une couleuvre autour des radiateurs ; je me réfugie sous la cheminée, ou bien, recroquevillée dans le rayon du foyer électrique, je déclare n'en plus bouger. L'idée de sortir m'épouvante.

Mais songe, songe, mon ami, à cet amant que je déteste, au vent qui s'engouffre dans ma robe, pénètre entre les mailles de mes bas, rampe au long de mes bras et rend ma

peau semblable aux vitrages où le givre dessine ses végétations mortes.

— N'accuse que les folies de vos modes.

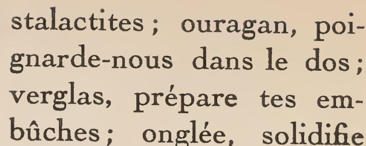
— Les folies ! Les folies sont celles que vous nous faites faire. Cet hiver, mon ami, plus courtes que jamais seront les manches, et même il n'y en aura plus du tout. La cape orgueilleuse et vaine me drapera sans me protéger. Et l'on parle de certains bas tissés en fils de la vierge... J'en grelotte.



— Les grelots de la folie...

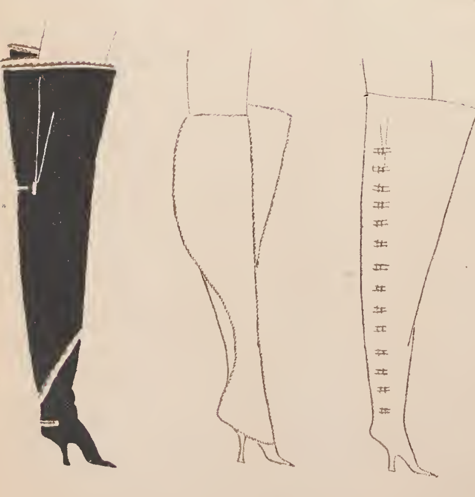
— Patience... N'es-tu pas encore fait à nos contradictions géniales ? Je sais l'art d'accommoder les contraires et de faire vivre les paradoxes. Prends exemple, petit logicien en faux-col. Le froid, comme toi, a cessé de me faire peur. Je le brave, aujourd'hui : je suis armée. Neiges, tombez ; fontaines, aiguisez vos





stalactites ; ouragan, poignarde-nous dans le dos ; verglas, prépare tes embûches ; onglée, solidifie les chairs ! Hiver, ennemi héréditaire, qui déclares l'immobilisation générale et pars en guerre contre la vie, tes menaces me font rire ! Je suis armée, te dis-je. Et voici mon équipement : d'abord, j'aurai des bottes jusqu'ici (elle souleva assez haut sa robe, qui pourtant était fort courte) et j'aurai des gants jusque-là (elle releva ses manches, qui cependant effleuraient à peine le tiers de son avant-bras).

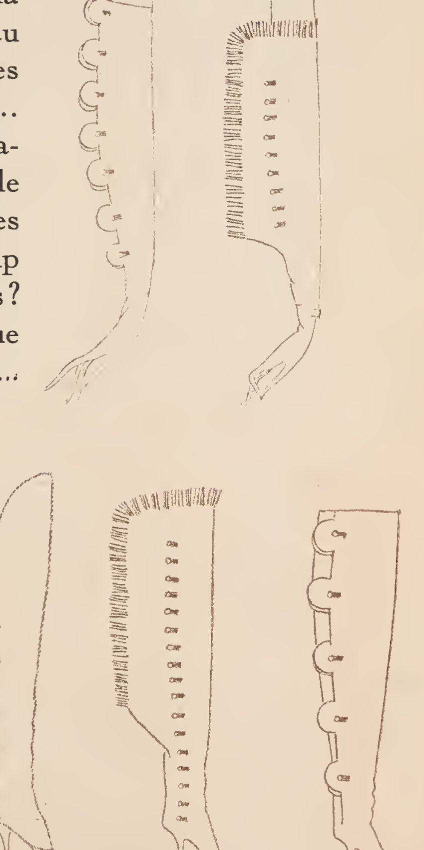
— Hélas ! J'avais ouï dire que le cuir était rare et cher.



— Petit logicien en faux-col, le bel argument que voilà ! Vous a-t-il empêchés, durant cinq années, de porter, aux frais de la princesse, force bottes, leggings, moufles, ceintures, et ces inutiles courroies qui vous ficelaient en tous sens ? A notre tour,

maintenant! Nous sommes les guerrières du temps de paix.

— Vos victoires m'inquiètent! J'étais fidèle à mes souvenirs. Et j'ai peine, je l'avoue, à te réaliser en amazone. Encore si tu brûlais de conquérir la montagne, de galoper jusqu'au bout de la plaine, ou de vider les bois de sangliers imaginaires... Mais Diane n'est point ta patronne. L'habit ne fait pas le moine; crois-tu que ces bottes terribles t'inculqueront du coup l'amour des grandes randonnées? A peine risques-tu cent pas avenue du Bois-de-Boulogne que déjà...



— Quand j'aurai ces bottes en peau de mouton retournée, en daim, en castor ou en antilope — et fourrées, mon cher — j'irai jusqu'au bout du monde.

— Jusqu'aux fortifications?

— Vêtue comme un véritable cow-boy, je me sentirai tous les courages. On m'a dit

que certains d'entre eux, afin que l'harmonie soit parfaite entre l'homme et sa monture, découpaient la peau qui couvrait les pattes d'un cheval et s'en faisaient des bottes et des gants. Ces bottes s'assoupliront à ma souplesse ; le daim aura toutes les douceurs, le chevreau toutes les finesses, l'hermine glissera le long de mes bras et le singe voltigera sur l'antilope.

— Seigneur, quelle ménagerie ! Voici que tu m'entraînes vers les steppes ou dans les profondeurs des forêts vierges. T'y suivrai-je, chère imaginaire... « L'hermine glissera le long de mes bras, le singe voltigera sur l'antilope... »

Mais elle ne l'écoute plus, et sortant d'une boîte deux serpents noirs comme des tunnels elle y engouffre ses bras rieurs.

MAYOTTE.



LE PROLOGUE
ou
LA COMÉDIE AU CHATEAU





REMORDS
Costume de Chasse



GROS TEMPS

Costume pour le yachting





LA SOUBRETTE ANNAMITE

Robe du soir de Dœuillet, garnie de ruban


COOPER UNION FOR THE ADVANCEMENT OF SCIENCE



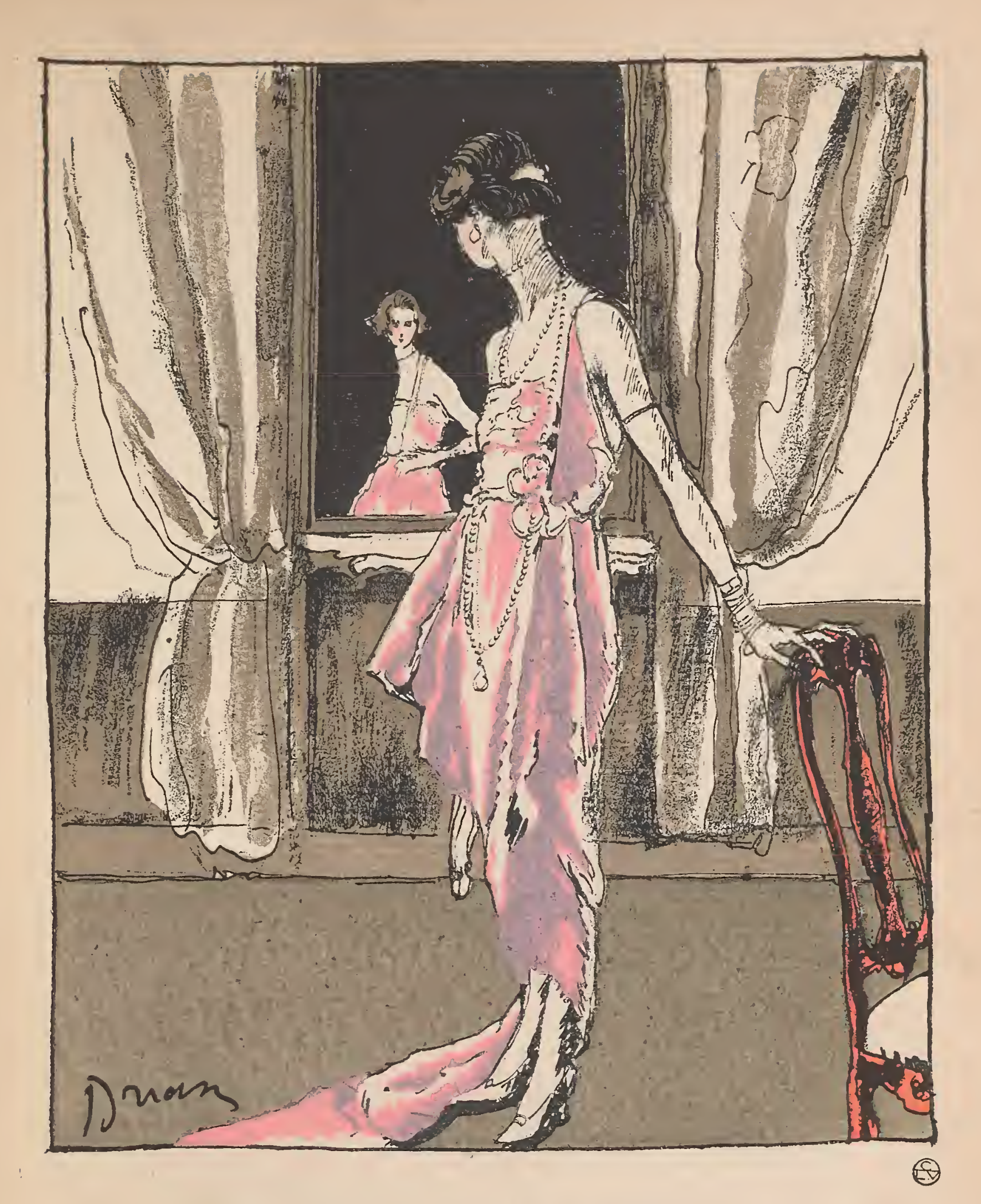
ON T'ATTEND!

Robe d'organdi et manteau d'enfant, de Jeanne Lanvin



VOICI L'ORAGE !

Robe d'après-midi, de Paul Poiret



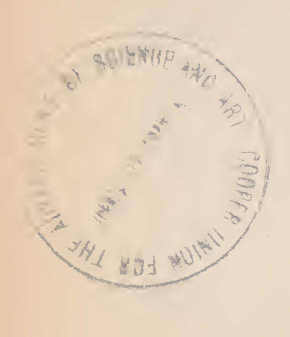
QUE VAS-TU FAIRE!

Robe du soir, de Worth



APPELEZ URBAIN DE L'AVENUE DU BOIS

Manteau du soir, de Beer


COOPER UNION FOR THE ADVANCEMENT OF SCIENCE AND ART

Un Studio
un Coin de Feu
une Chambre à Coucher
et une Chambre d'Enfants

de

Francis Jourdain

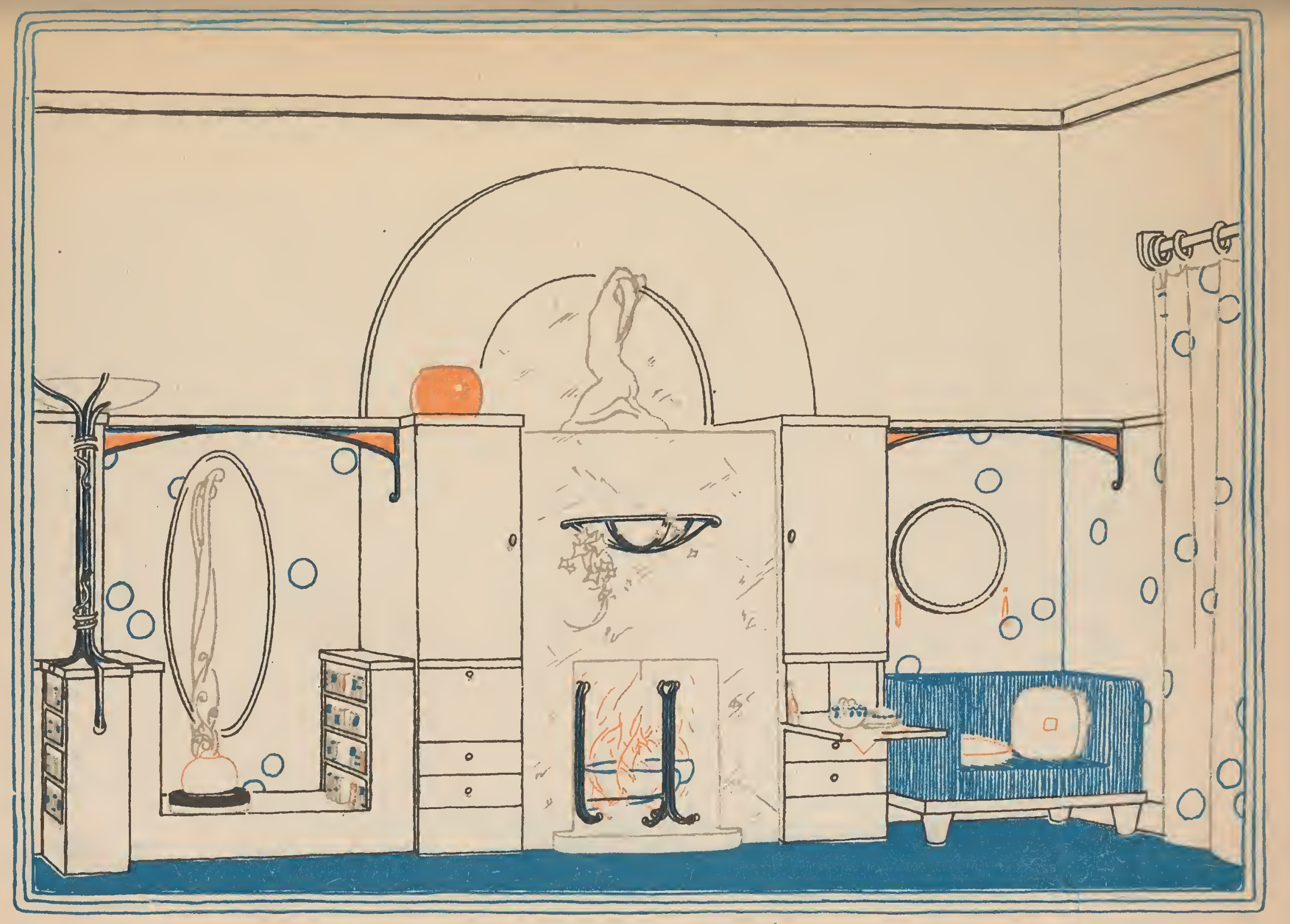




Studio

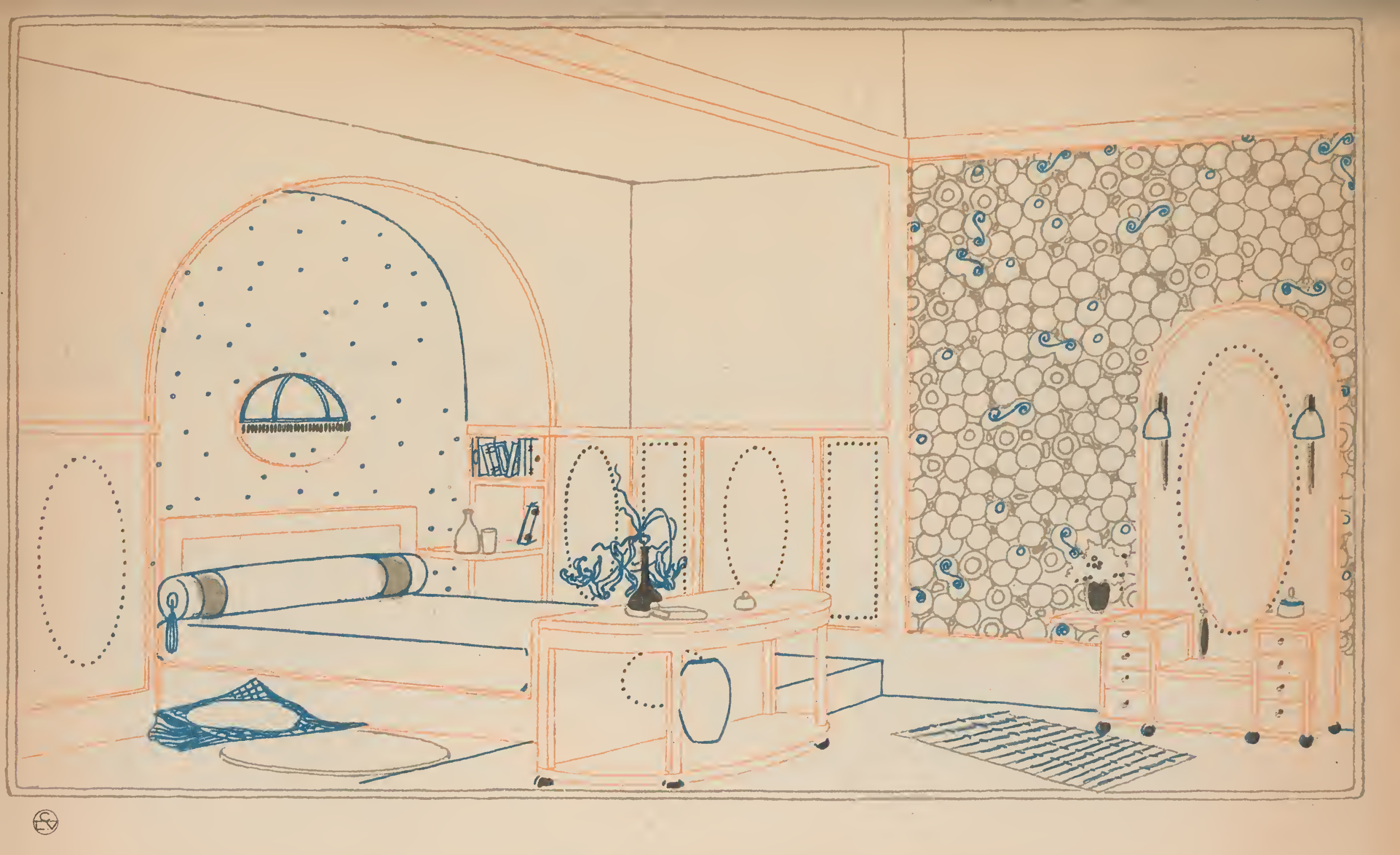
N° 6 de la Gazette du Bon Ton. Juillet 1920. – Croquis N° 29





Coin de Feu

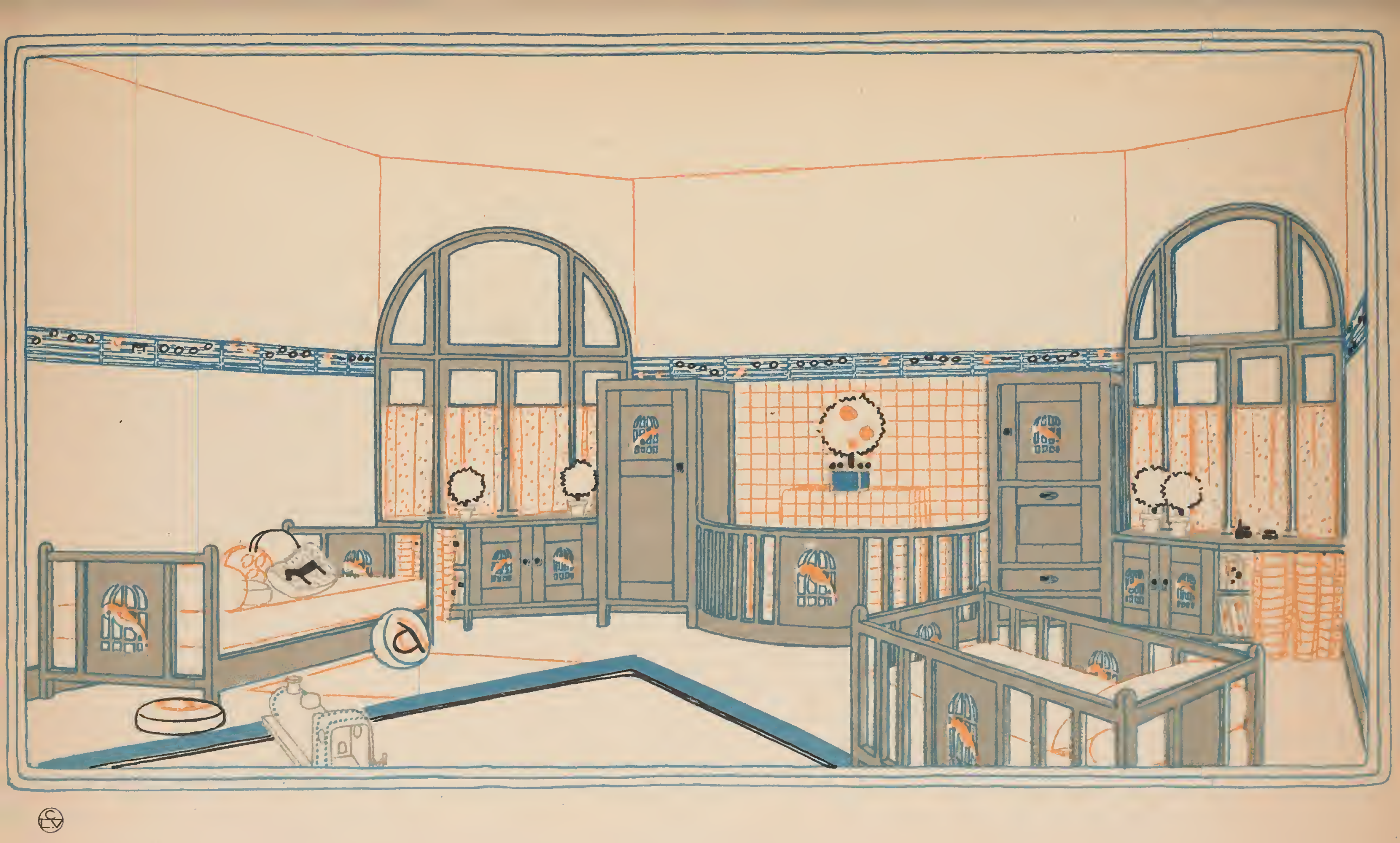
N° 6 de la Gazette du Bon Ton. Juillet 1920. – Croquis N° 30



Chambre à coucher

N° 6 de la Gazette du Bon Ton. Juillet 1920. – Croquis N° 31





Chambre d'Enfant

N° 6 de la Gazette du Bon Ton. Juillet 1920. – Croquis N° 32



EXPLICATION DES PLANCHES

✣

Pl. 40. — *Robe du soir en charmeuse bleu de nuit, voilée de tulle rose plissé.*

✣

Pl. 41. — *Costume pour la chasse. Il est composé d'une redingote à collets superposés et d'une courte jupe en "burnoussa". La cravate est en piqué blanc; les bottes en veau naturel.*

✣

Pl. 42. — *Pour le yachting, un costume en toile cirée citron, copié sur celui des hommes de mer : même veste et même pantalon larges et rigides ; même chapeau et mêmes bottes.*

✣

Pl. 43. — *Voici, de Dœuillet, une robe du soir en paillettes claires et foncées formant des losanges de deux tons alternés. La ceinture est un ruban broché lamé prune et argent.*

✣

Pl. 44. — *La robe de la jeune fille est en organdi lavande et est garnie de roses effeuillées aux pétales d'organdi. La grande capeline, pareillement en organdi lavande, est ornée d'une rose. Le manteau d'enfant est en duvetine verte avec un petit col de skungs. L'une et l'autre sont des modèles de Jeanne Lanvin.*

✣

Pl. 45. — *De Paul Poiret, une robe d'après-midi en organdi plissé blanc, voilée de foulard imprimé.*

✣

Pl. 46. — *Cette robe du soir, de Worth, est un grand drapé en lamé broché rose. Un motif de broderie très simple à la ceinture.*

✣

Pl. 47. — *Grand manteau du soir, de Beer, en brocart bleu et or. L'empiècement est en velours bleu ; le col et les garnitures en vison.*

✣

Croquis de XXIX à XXXII. — *Quelques meubles de Francis Jourdain.* — Croquis XXIX. *Un studio.* — Croquis XXX. *Un coin de feu.* — Croquis XXXI. *Une chambre à coucher.* — Croquis XXXII. *Une chambre d'enfant.*

✣✣✣✣✣✣✣✣✣✣✣✣✣✣✣✣✣✣✣✣✣✣✣✣✣✣✣✣✣✣✣✣✣✣✣✣✣✣

Imp. Studium. *Marcel Rottembourg, Gérant.*

SOMMAIRE DU NUMÉRO 7

Mil-neuf-cent-vingt 3e Année

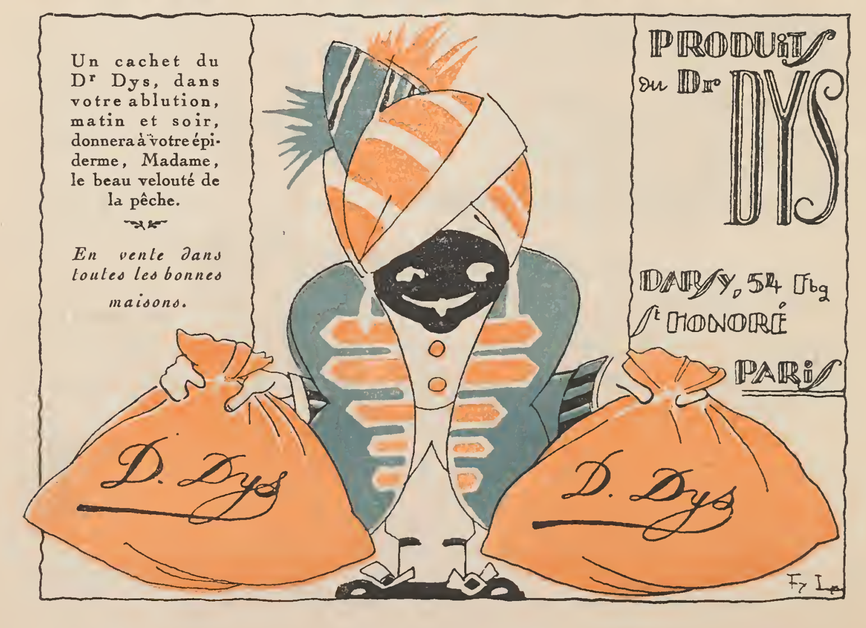
PLANCHES HORS-TEXTE

Coiffure par

ÉMILE Ltd

24-25, Conduit Street
LONDON W.1.

398-400, Rue Saint-Honoré
PARIS




les modes
les lingeries
chez
Verlaine
16 rue de la Paix





LA BOHÈME D'ARLY

Parfum enivrant

DELETTREZ — VIVAUDOU — ARLY

15, Rue Royale, 15

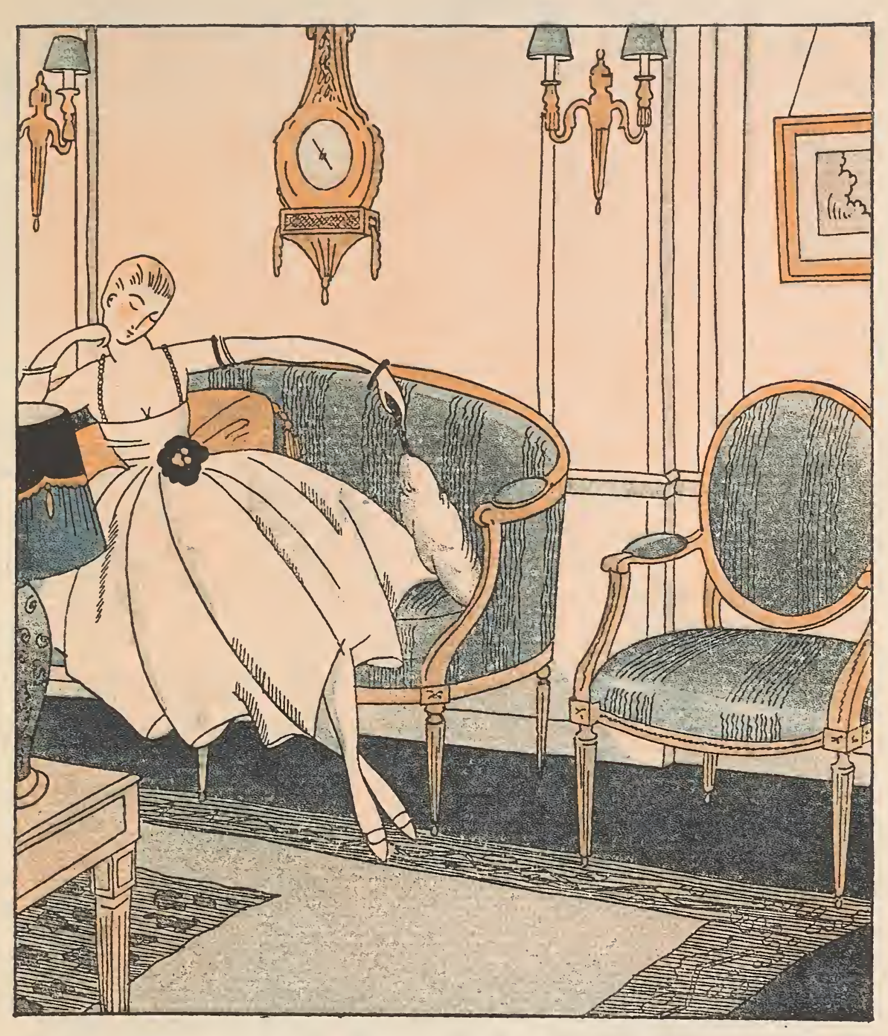
LONDRES PARIS NEW-YORK

"Musky"

un parfum de



Paris



LA DANSEUSE ÉPUISÉE

Ameublements de Style

Chez MERCIER Frères

100, Rue du Faubourg Saint-Antoine :: PARIS



L A   S O R T I E   D U   C A S I N O



LE PORTRAIT PRÉFÉRÉ

Cadre et Bougeoir en argent de

MAPPIN & WEBB Ltd.

BIJOUTERIE — ORFÈVRERIE

1, Rue de la Paix PARIS

LONDRES ▫ BIARRITZ ▫ NICE ▫ MONTE-CARLO


Modestie et douceur
.....ainsi qu'un Collier " Técla "
Telles sont les véritables parures de
la femme.
m.r.
Técla
10 RUE DE LA PAIX, PARIS
7 OLD BOND STREET, LONDRES
398 FIFTH AVENUE, NEW YORK



ARRIÈRE-SAISON



son éclat fiévreux vous avez reconnu le dernier jour de la saison. La nuit fut si fraîche que le casino s'éteignit et que les yeux des danseurs se remplirent soudain d'adieux innombrables. Seuls, les visages émaciés des pontes sont demeurés impassibles, car les jardins du hasard fleurissent en tout temps et partout.

Mais nos chères joies balnéaires, ce matin, gisent pêle-mêle comme les coupons d'étoffes bariolées, à la montre d'un grand magasin, un jour de solde. On n'ose plus désirer ni choisir. Sachons du moins le boire avec délices, ce cocktail précieux et compliqué, cette mélancolie où se mêlent tant de sentiments divers.

L'hiver des capitales rallume au loin des brasiers



tournoyants; les amours d'aventure y pourront bien renaître, mais ces jeunes filles du bord de la mer, où donc les retrouver jamais. Nous les reverrons peut-être, épanouies sous la fourrure et contre le velours d'une loge de théâtre. Mais leur parfum ne sera plus le même, et cette fraîcheur salubre...

Qu'elles sont heureuses, les amours nées de l'écume marine et parmi les embruns! Longtemps elles gardent le goût âpre et sauvage de l'adolescence. De toutes les saveurs de la vie, aucune ne persiste mieux.

Hélas, il a suffi du sifflet d'un express pour déchirer la belle trame des vacances, où tant de jeux étaient brodés. Les tennis aux angles stricts se rouillent comme des cages abandonnées. Les oiseaux blancs sont envolés qui pépiaient dans un anglais de fantaisie. Sur les pelouses on a cueilli les derniers enfants : *la rentrée des classes aura lieu le...*

Mais vous-même, amie, n'avez-vous pas d'importuns devoirs. Venez, il est charmant encore, après un long été, de faire une dernière promenade sur la digue, par un soir comme celui-ci, lorsque grâce à la pluie, le

ciel et l'eau ne sont plus qu'une douce vapeur verte et grise.

Vos robes étaient si légères que le hâle de votre peau me semblait quelquefois devoir les roussir. Je vous aimais ainsi au temps chaud. Mais je me plais à voir reparaître les manteaux aux grands cols. Ils ne laissent voir que vos yeux. Voici le moment d'échanger des mensonges pour conjurer la vie et ses caprices.

Vous partirez demain puisque la Saison est finie. Le monde a ses rigueurs. Quant à moi, je vous plains de devoir passer en tant de lieux divers sans demeurer vraiment dans aucun, sans jamais vivre dans l'intimité des paysages. Souffrez que je demeure ici quelque temps encore. Je verrai s'éveiller à sa vie provinciale et française cette rue que vous avez traversée si souvent sans deviner qu'elle était si jolie. L'une après l'autre le long des côtes de l'ouest, les stations balnéaires, comme des actrices après le spectacle, se démaquillent et reprennent figure de villes maritimes. C'est alors qu'on peut saisir leur charme véritable.

Et la campagne alentour aussi n'est plus la même. On dirait que



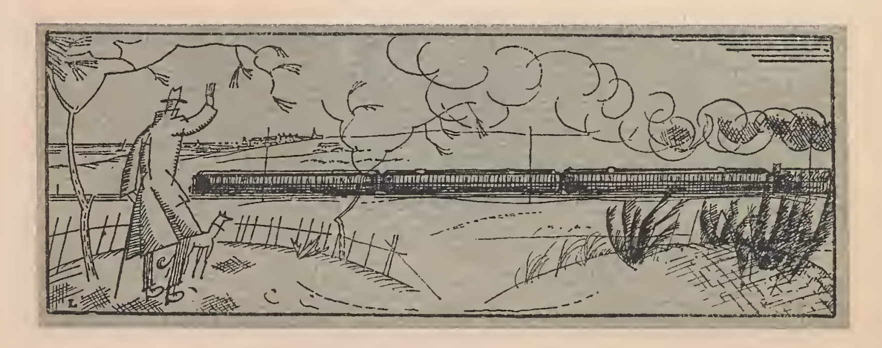
les mesures en sont changées. Plus rares, les autos effacent moins les distances, les routes s'allongent comme pour se reposer un peu et dormir à flanc de coteau, étirant leurs lieues au soleil de la saint Martin. Et le long de l'automne s'espacent les coups de fusil des chasseurs, acharnés à tuer les derniers beaux jours.

Et notre plage, amie, vous ne reconnaîtrez plus son visage. Pour moi, tout cet été, il se confondait avec le vôtre et j'aurai peine encore, parfois, à séparer vos traits des siens. Son sourire un peu triste sera pour moi celui d'une maîtresse qui voit revenir son infidèle. Déjà la mer a secoué les baigneuses tardives et prélude aux jeux farouches de l'hiver. Sur le sable s'allonge l'ombre d'un pêcheur qui revient, ses filets pliés sur son dos, immense et noir contre le ciel couchant. Les oiseaux siffleurs qui descendent du nord et qui passent la nuit au ras de la falaise, donnent sans cesse le signal de mystérieux départs...

Si vous saviez comme, au matin frileux, la dune déserte est plus belle ! On croirait voir frissonner au vent l'épaule nue d'une femme abandonnée.

Certes non moins que la rose d'automne chère au poète, « plus qu'une autre exquise » est la plage d'arrière-saison.

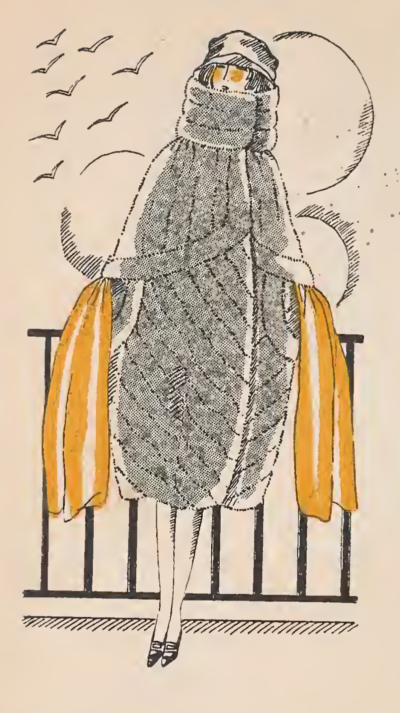
Roger ALLARD.





FOURRURES

LORSQU'AVEC ses enfants vêtus de peaux de bêtes Caïn se fut enfui de devant Jéhovah, il ne se doutait pas, le pauvre homme, qu'ils portaient une fortune sur leurs dos ; et si vous aviez été dans son cas, Madame, il est vraisemblable que vous en eussiez oublié vos remords — ils sont légers, à une jolie femme — en rêvant au frivole usage que l'on pouvait tirer de ces peaux-là. C'était, j'aime à le croire, d'authentiques peaux d'ours, des visons fabuleux, de



la vraie loutre, des renards bleus et argentés, des opossums, des chinchillas à n'en savoir que faire. Hélas! autant de perles aux pourceaux. Et vous voilà toute triste à l'idée de cette belle marchandise gâtée...

Ces gens-là, nos arrière-grands-pères, tout de même que nos cousins de Laponie, ne méritaient pas d'aussi rares fourrures : c'étaient d'affreux utilitaires qui ne les mettaient que pour avoir chaud; et vous seule, Madame, en usez convenablement, pour faire joli. On n'en veut pour preuve que de vous avoir vue une fois — ce n'était pas il y a longtemps -- couverte, au plus fort d'un été torride, de ces ravissantes toisons, auprès desquelles celle qu'alla quérir Jason n'était qu'une peau de lapin. Et une fois de plus, il nous faut avouer que vous n'avez pas tort. Car on ne sait imaginer rien de plus voluptueux — ne fût-ce qu'à voir — qu'une belle personne, et rose, et tendre comme vous, sous ces pelages animaux, si doux à l'œil qui les caresse, à la main qui les touche aussi, si propres à retenir

les parfums! Et quel juste symbole, en outre! N'est-ce pas par nos soins affectueux, comme aux temps rudes des cavernes, que vous voilà si douillettement revêtue, avec les dépouilles rapportées des chasses fabuleuses? Un moraliste mysogine, d'autre part, ne redouterait pas d'affirmer qu'il est séant aux dames de rappeler par leur vêture qu'il y a de l'oiseau en elles, et du carnassier, et qu'ainsi plumes et fourrures sont faites pour elles. — Ce serait méchant de dire cela : aussi nous ne le dirons point.

Disons seulement que nous supplions les dames charmantes de choisir des fourrures molles, de préférence à toutes autres. Car nous vîmes, l'an passé, nos amies couvertes de singe, horrible au toucher, comme l'astrakan autrefois ; et l'on



nous menace bientôt de cet affreux mouton, dont la laine est rude : et cela nous chagrine fort, car ce sont des fourrures revêches, inhospitalières, pour dames seules. Au lieu qu'une moelleuse loutre, l'opossum délicat, la flexible zibeline, le renard comme une caresse ont je ne sais quoi de favorable et de pliant, qui fait que, fussiez-vous une tigresse par-dessous, rien qu'à vous voir aussi confortablement emmitouflée, on a déjà envie de vous prendre dans ses bras et de vous emporter, sans en demander la permission, comme une proie et le plus charmant petit animal, dont on sent le cœur agité, et qui se débat sous sa toison.

Émile HENRIOT.





L'Ile Torquate
de la Coiffure des Torquatiennes

Les Torquatiennes se font coiffer chez le potier.

La boutique des potiers à la mode ne ressemble en rien à ce que nous avons l'habitude de considérer comme une boutique de potier. C'est un endroit d'une rare élégance. D'accortes vendeuses réunissant, pour leur usage, les plus récentes recherches de la mode, sans oublier les moins modestes, circulent, avec élégance et affectation, parmi les piles de coiffures en céramique empilées çà et là ainsi que des pastèques au bord d'une darse dans un port méditerranéen.

Le potier n'est pas un artisan à la manière de ses confrères d'Europe, par exemple. Il n'affecte pas les attitudes d'un maçon : il participe à la fois de l'artiste par sa vanité et du commerçant par son arrogance.



Les jolies Torquatiennes tremblent devant cet homme, avec des attitudes de jeune bouleau au mois d'octobre. Elles tendent leur beau visage prétentieux dans la direction du Maître, un peu comme s'il s'agissait de confier à un bourreau mondain leur chef pour une décollation élégante. Le potier manipule le joli crâne, relève la tête minaudière d'un coup de pouce, fait un signe. Et tout aussitôt une vendeuse élevant une poterie en s'inclinant sur ses hanches souples, tend la merveille au Maître qui la soupèse et l'ajuste de guingois sur les cheveux de la cliente.

Les chapeaux en céramique varient selon l'inspiration du potier.

Il y a le chapeau plat que l'on appelle : "l'assiette-de-Iokanaan", en souvenir de Salomé et de sa célèbre victime.

Il y a le "Je-vous-vois-Jenny", en forme de calotte, avec un œil au fond.

Le " Vous-en-reprendrez-bien-un-peu ", charmant bibi, de la forme et de la grosseur d'une tasse à thé, est un chapeau que les élégantes juchent en coup de poing au sommet d'un chignon monumental copié sur le modèle d'un temple d'Angkor.

Les jours de pluie les élégantes

se coiffent d'une sorte de saladier en grès flammé, divinement décoré selon les hasards du feu et la fantaisie de l'artiste.

Tous ces chapeaux se cassent facilement, ce qui permet d'en changer souvent et de ne jamais courir le risque de porter un couvre-chef démodé.

Les hommes portent des chapeaux de forme ronde en porcelaine blanche, en terre de pipe, ou en écume de mer. La mode veut que l'on y peigne des pensées tirées, pour la plupart, des œuvres les plus recherchées des moralistes de salon.

C'est ainsi que l'on peut lire sur les chapeaux des élégants :

— *La vie serait beaucoup plus longue si on la commençait par la fin.*

— *C'est en parlant d'amour que l'on oublie l'objet de son désir.*

— *La misère rend les hommes vaniteux.*

— *Une belle fille peut se mettre dans toutes les pièces.*

— *Une femme ne doit jamais lire le journal quand elle est nue.*

— *Les voyages ne forment que les jeunes gens qui veulent devenir des employés de wagons-lits.*

Et d'autres.

L'élégant ainsi paré peut se promener dans les rues sans attirer la curiosité

des oisifs. Fait qui, à lui seul, donne à l'Ile Torquate un caractère d'originalité bienséante.

Dans cette île, comme il fallait s'y attendre, les querelles de ménage, ou simplement entre amants et maîtresses, se règlent à coups de chapeau. C'est la seule manière que les jolies indigènes puissent utiliser pour casser la vaisselle, puisque, nourries d'essences, à la façon de cette belle Imperia dont le seigneur de Lerne fut la victime, les Torquatiennes se nourrissent d'essences et de parfums, ainsi que l'élément mâle du pays. Il serait bon, toutefois, de considérer que l'emploi de la porcelaine dans la chapellerie n'est pas une idée ridicule. Cette matière est légère et seyante au visage. Elle permet des combinaisons décoratives d'un effet prodigieux. Nous avons vu des demoiselles coiffées gentiment d'une sorte d'assiette transparente retenue par deux brides nouées sous le menton. Il nous a paru que ces chapeaux ne présentaient pas les inconvénients de la paille, qui est inflammable et par ce seul fait dangereuse.

Les chapeaux construits en porcelaine sont naturellement lavables. Nous nous étonnons de constater que cette mode ne s'est pas encore propagée dans les pays de vie chère.

Nous pourrions, dans notre pays, remplacer les inscriptions torquatiennes par d'autres plus françaises comme : Liberté, Égalité, Fraternité.

On pourrait également trouver autre chose. Mais cela ne nous intéresse pas pour l'instant. C'est à Torquate que la vie est surprenante, dans sa douceur compliquée. Et nous verrons, par la suite, que le corps souple d'une Torquatienne est la propriété de mille artistes, d'une imagination souvent indiscrète, mais jamais en défaut.

PIERRE MAC ORLAN.



Ces chères vieilles choses

Je ne sais pas exactement si c'était en 1850, ou en 1860, ou bien dix ans plus tôt, ou bien dix ans plus tard ; je sais seulement que les petites filles avaient des pantalons de toile brodée qui dépassaient de leurs jupes et enveloppaient candidement leurs jambes jusqu'aux tiges vernies de leurs bottines à boutons de nacre. Et je sais aussi que les petits garçons — qui s'appelaient Léon, Rodolphe ou Émile — portaient de grands bérets plats d'où pendait un gland magnifique — ainsi qu'on peut le lire dans les livres de Madame de Ségur.





A Compiègne et à Fontainebleau, on batifolait tout le jour dans le parc ; coiffées de grandes capelines de paille, les jeunes femmes allaient donner à manger aux carpes, ou jouaient à colin-maillard sur la pelouse avec les vieux préfets galants. Toute la nuit, elles valsaient les valses de Strauss entre les bras des jeunes officiers ; et, rentrées chez elles, à l'aube, elles détachaient, d'un air languide délicieusement et rêveur, le camée qui fermait leur bracelet — ainsi qu'on peut le voir sur un tableau célèbre d'Alfred Stevens.



A Paris, vers cinq heures, les jours de printemps, l'avenue des Champs-Elysées se poudrait d'or autour des chevaux fringants et des calèches vernies où se prélassaient de nonchalantes jeunes femmes



aux cheveux bouclés. En robe de tarlatane, de popeline Solférino, ou de tartan écossais, elles abritaient leur teint — oh! si délicat! — sous un tout petit dôme en dentelle de Chantilly. Vers cinq heures, les jours d'hiver, elles recevaient chez elles leurs amis dans un grand salon aux murs tendus de damas rouge, aux lourds rideaux fermés ; soulevant d'un geste mièvre leurs larges jupes à volants, elles posaient délicatement sur les chenêts leur très petit pied cambré ; et lorsqu'elles se levaient pour servir, en souriant, le thé, on voyait se refléter dans les glaces des silhouettes adorablement absurdes et des nuques blanches entre les nœuds frivoles des longs « suivez-moi, jeune homme » de soie — ainsi qu'on peut l'imaginer d'après le journal de modes qui est chez ma grand'mère.



Sur la terrasse des casinos, à Bade ou à Vichy, les femmes en toilettes d'impératrice et les hommes aux plastrons éblouissants se réunissaient autour des tables couvertes de fleurs, d'argenterie et de cristaux où les bougies se reflètent, multipliées. Frôlant les blanches épaules à la Winterhalter, les propos légers et subtils voltigeaient parmi la mousseuse fièvre du champagne, les parfums, les rires fous, le son des quadrilles lointains, la splendeur des feux d'artifice — ainsi qu'on peut l'entendre encore dans la musique de Jacques Offenbach.

Denise Van Moppès.





la robe égratignée

L'AURORE avait mis au monde une matinée qui chantait à gorges de brises ou d'oiseaux et le soleil dans une âme de ciel bleu honorait la terre.

C'était le premier âge de l'été.

La jeunesse de la saison aimait encore se caresser de fraîcheurs et, seule, dans le jardin où il y avait des groseilles

de rosée, vous étiez une robe blanche, blanche, blanche...

Je vous ai vue suivre un sentier que l'herbe tourmentait : vous savez, à peine esquissé, ce sentier des Mouvernes dont on eût dit qu'il ne conduisait nulle part — souvent il m'a fait penser à quelque souvenir négligé. Je ne sais quelle songerie vous a retenue là, mais vous ne vous en êtes allée que surprise par un odorant silence.

Alors, vous avez cherché les fleurs qui venaient de se révéler et vous les avez trouvées. C'étaient, un peu cachées, des roses dont l'une que vous vouliez cueillir a griffé votre robe. Vous l'avez prise, et puis deux autres...

Et sur l'égratignure vous avez mis trois roses.

O vous qui si délicatement avez fait ce sacrifice parfumé ; vous qui savez si bien poser trois roses sur la neige, n'êtes-vous pas une grande amie de la Mode, une de celles qui inspirent et créent divinement





pour l'amour des yeux. Devant l'image qu'il me reste de votre geste je ne puis me défendre de le penser. Je souhaiterais même grandement qu'il en fût ainsi puisque voici des robes et que voici des fleurs.

Offrande à l'élégance, voici des hortensias à qui la Chine confia un secret de couleur rose, des hortensias dont j'aime assez le nom pour souhaiter vous l'entendre prononcer.

Ces tulipes, j'en suis sûr, sauront aussi vous plaire. Certaines — vous en souvient-il — sont allées fleurir jusqu'en ce mystérieux Jardin où l'Infante entend le page Naguère lui lire d'ensorcelants poèmes.

Cependant qu'immobile, une tulipe aux [doigts,
Elle écoute mourir en elle leur mystère.

J'imagine bien la tendre Infante d'Albert Samain ayant piqué à sa ceinture la fleur aux formes si expressivement pures.

Gageons, Madame, que c'est là une de vos conceptions et que vous ne dédaignerez



pourtant pas ces pavots, non plus que, du reste, ces coquelicots éclatants et vigoureux. Il y en avait beaucoup à Mouvernes. Vous avez dû les voir en flammes dans les blés droits.

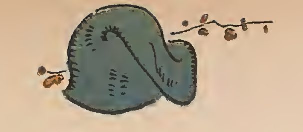
Des coquelicots sur une robe... Une de vos amies qui la porte a du velours noir au fond des yeux. Oh! ces yeux sombres et ces coquelicots qui se regardent, ardents!

Je vois aussi des guirlandes, des volants de roses, mais vous en parler, je n'ose. Mouvernes, comme vous m'avez fait chérir les robes en fleurs! Je croirais volontiers maintenant que toutes les fleurs sont vouées à toutes les robes. Posée sur un meuble, la toilette que vous allez mettre est déjà vivante parce qu'elle est fleurie. Elle vous dédie sa chanson colorée.

Madame, accordez-nous des robes à bouquets.

... Mais au fait qui êtes-vous?

Marcel DUMINY.



COMMENTAIRE POUR DES MODES VILLAGEOISES D'ITALIE, TROUVÉ DANS JACQUES CASANOVA CHEVALIER DE SEINGALT.

. . . .

En passant sur le quai de Saint-Job, je vois dans une gondole à deux rames une villageoise très richement coiffée. M'étant arrêté pour la considérer, le barcarol de proue s'imagine que je veux profiter de l'occasion pour aller à Mestre à meilleur marché, et dit au barcarol de poupe de revenir au rivage. Je n'hésite pas un moment en voyant le joli minois de la villageoise ; je monte et je lui paie le double pour qu'il ne prît plus personne. Un vieux prêtre occupait la première place auprès de la jeune fille : il se lève pour me la céder, mais je l'oblige poliment à la reprendre.

. . . .

— Cette fille, me dit alors l'oncle, telle que vous la voyez, est un bon parti ; car elle a trois mille





écus. Elle a toujours dit qu'elle ne veut épouser qu'un Vénitien, et je l'ai conduite à Venise pour la faire connaître. Une femme comme il faut nous a donné asile pendant quinze jours, et elle l'a conduite dans plusieurs maisons où des jeunes gens mariables l'ont vue; mais ceux qui lui ont plu n'ont pas voulu entendre parler de mariage, comme ceux qui l'auraient voulue n'ont pas été de son goût.

— Mais croyez-vous donc, lui dis-je, qu'un mariage se fasse comme une omelette ?

. . . .



Coiffée en riche paysanne, elle avait sur la tête pour plus de cent sequins d'épingles et de flèches d'or qui retenaient les tresses de sa longue chevelure d'ébène. De longs pendants d'oreille massifs, et une chaîne d'or qui faisait vingt fois le tour de son cou d'albâtre, donnaient à sa figure de lis et de rose un éclat

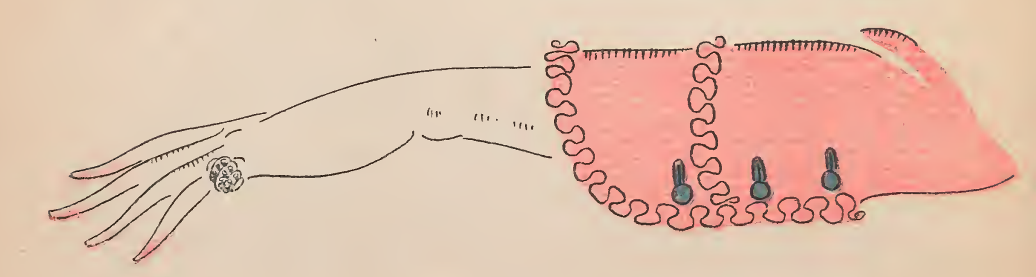


enchanteur. C'était la première beauté villageoise que j'eusse rencontrée dans cet appareil.

. . . .

Je regardais cette jeune fille avec étonnement. Elle me semblait une princesse déguisée en paysanne. Son habit de gros de Tours galonné en or était du plus grand luxe, et devait coûter le double du plus bel habit de ville. Ses bracelets, semblables à son collier, complétaient la plus riche parure. Elle avait la taille d'une nymphe, et, la mode des mantelets n'ayant pas encore pénétré au village, je voyais la plus belle gorge qu'il soit possible d'imaginer, quoique son habit fût boutonné jusqu'au cou. Le bas du jupon, richement galonné, ne descendait qu'à la cheville, ce qui me laissait voir le pied le plus mignon et le bas de la jambe la plus fine. Sa démarche juste, sans aucune gêne, tous ses mouvements libres, naturels et gracieux; enfin un regard charmant qui semblait me dire : je suis bien aise que vous me trouviez jolie, tout faisait circuler le désir du bonheur dans mes veines. Je ne pouvais concevoir comment une fille aussi ravissante avait pu être quinze jours à Venise sans trouver quelqu'un qui l'épousât ou qui la trompât. Ce qui contribuait beaucoup à mon ravissement, c'étaient son jargon et sa naïveté, que l'habitude de la ville me faisait taxer de bêtise. »

. . . .





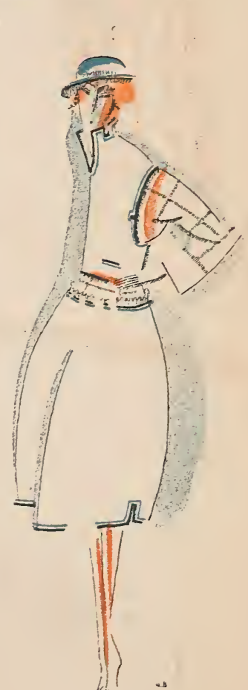
BIARRITZ

BIARRITZ, ville des quatre saisons! Est-ce la pureté de la perspective des Pyrénées, dont on voit à l'horizon s'incliner les contreforts; est-ce la fougue de l'Océan, qui ne capitule point devant les grâces en stuc des hôtels et du casino, qui « ne fait point le gentil » devant les étrangers comme une Méditerranée; est-ce un certain côté de la vie à Biarritz, chasses au renard, promenades à cheval, réceptions aux belles villas; est-ce tout cela?... mais nous y ressentons plus qu'ailleurs la



grâce d'une villégiature privilégiée.

La mode, qui entraîne après soi la foule, la banalité, la contrefaçon, n'arrive pas tout à fait à tronquer notre idole ni à falsifier notre plaisir. Nous ressentons toujours, en dépit des profanes — et comme au premier jour — une belle ivresse à rencontrer Biarritz entre l'Océan superbe et la campagne verdoyante, « étincelant comme un diamant serti dans une nappe d'émeraude ». Quelqu'un a dit cela, nous ne savons plus qui ni où. Il n'importe, d'ailleurs, car ce n'est qu'une image facile à retenir et peut-être sans grand éclat. La vérité sensible est qu'on ressent à Biarritz, parmi l'âpre douceur de la Biscaye, la saveur d'une vie de luxe et de plaisir, au cœur d'un pays qui possède une âme.



Contraste violent, continu, dont on subit l'enchantement à toutes les époques — sans même que vous preniez la fatigue de vous en apercevoir, mesdames, entre deux changements de toilette — car Biarritz est la ville des quatre saisons. Dans la vivacité saline de l'air du printemps, la fête des Fleurs de Pâques vous éblouit de gaies couleurs, au

sortir de la procession du Vendredi-Saint qu'on va voir d'un vieux balcon de fer, montant les rues escarpées de Fontarabie, de l'autre côté de la Bidassoa. La chaleur ardente de l'été, qu'adoucit la fraîcheur du bain, prépare aux moiteurs délicieuses de septembre, cime de l'année mondaine... Biarritz n'a plus tout à fait le même visage. Impossible d'y entendre le bruit de la mer dans sa grisante nudité. Il vous arrive assourdi, à travers le caquetage étourdissant des Espagnoles aux petits pieds, et qui vous jettent, au passage, leurs yeux de velours noirs. Les *links*, d'ordinaire vastes pelouses plissées de vent et solitaires, deviennent toutes peuplées et sont rayées de rouge, de bleu, de violet, d'orange: *sweaters* des Anglaises... Que si vous êtes habitués à prendre le thé chez Tiremont, vous n'y trouverez plus de place passé cinq heures. Vous vous heurterez à des tables pleines, embarrassées, et vous trouverez, dans le coin où vous avez flirté naguère, devant des toasts honnêtes, toute une compagnie paradante,





rieuse, un peu insupportable avec son air victorieux et ses manières envahissantes... Cependant, aux rythmes des jazz-band incessants, des croupiers, les paupières gonflées de sommeil, passent en dodelinant comme des automates, ainsi qu'en un conte de Marcel Schwob.

En novembre, cette foule se dispersera. Biarritz vous restera dans sa vraie nature, un peu alanguie, comme une épaule lasse appuyée dans la soie de sa plage de sable doux. C'est l'heure exquise pour ses vrais amants, ceux qui l'aiment pour elle-même, qui l'ont connue pendant ses quatre saisons, qui ont été respirer l'air salubre et craquant sous les pins d'Anglet, qui ont musé à Saint-Jean-de-Luz, été rendre visite à la villa du poète à Hendaye, et apprécié Cambo courbé comme une chistera sur sa colline...

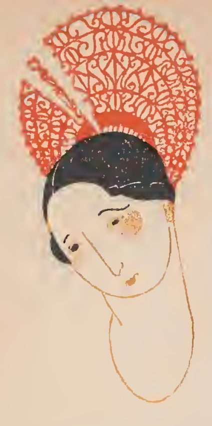
Nous vivons une époque disgracieuse, où toute chose s'altère au contact des richesses mal contenues. Des gens surviennent, qui vous ternissent vos plaisirs. Vont-ils, au cours du change, ces intrus, transformer cette Côte d'argent à la douce lumière en une Côte d'or implacable... De te savoir menacée de ces importuns, Biarritz, nous t'en aimons davantage, toi qui, même déchue, conserverait de ta grandeur, comme celle qui la première arrêta son regard sur ta beauté.

KEAN.



pour celles qui regrettent...

Je vous l'avais bien dit, folle, très folle amie, qu'un jour viendrait vite où vous feriez la moue devant votre miroir, et maudiriez les ciseaux trop dociles de l'an passé. Souvenez-vous qu'au moment où je vous vis les cheveux coupés, j'interpellai véhémentement les lâches instruments du sacrifice : « Imprévoyants ciseaux ! Sacrilèges ciseaux ! m'écriai-je. Si vous aviez été d'intelligents serviteurs, n'eusssiez-vous pas dû refuser d'obéir à la main qui vous plongeait dans le flot de cette chère chevelure. Quelle audace fut la vôtre, ô vandales, d'attenter à ces nobles boucles brunes que naguère enviaient les amies de mon amie et qui gisent maintenant dans une boîte parfumée. Le poignard de Thisbé fut moins barbare, qui du moins rougissait de sa félonie. Mais vous, vous ne semblez pas vous rendre compte de ce que vous avez fait. Vous êtes là, sur la table de toilette, inconscients de votre crime ; et



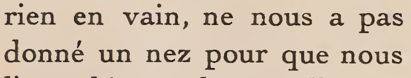
vos mâchoires d'acier luisent sournoisement, prêtes à perpétrer quelque nouveau meurtre. »

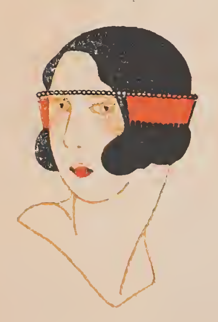
Vous vous êtes moquée alors, folle, très folle amie, de ma prosopopée, que vous avez taxée de mauvais goût. Il vous faut convenir aujourd'hui que j'avais raison. Un vieil ami de ma famille avait coutume, lorsqu'il goûtait au potage et ne le jugeait pas assez salé, de prononcer, avec une certaine solennité, tout en ajoutant du sel par petites doses circonspectes, cette formule sacramentelle : « Il est toujours possible d'ajouter du sel dans la soupe ; mais il est quelquefois difficile d'en retirer. » Vous avez appris à vos dépens que l'art de la coiffure se distinguait sur ce point de l'art culinaire. Car s'il est toujours aisé de se faire couper les cheveux, on ne raccroche pas ceux qui sont tombés.





J'ai toujours estimé qu'il était fâcheux de retrancher du corps humain un de ses ornements, quel qu'il soit. Dieu, qui ne fait rien en vain, ne nous a pas donné un nez pour que nous l'arrachions, des oreilles pour qu'on nous essorille. Toute ablation est une erreur et un péché. Vous qui avez si légèrement sacrifié à la mode une admirable chevelure, pousserez-vous la logique, si demain la vogue est aux manchottes et aux culs-de-jatte, jusqu'à vous faire amputer. Vous rappelle-





rez-vous à temps cette personne dont parle Béranger, qui devait être affreusement mutilée et qui n'en était pas plus fière, s'il faut en croire la chanson :



Combien je regrette
Le temps si dodu
Ma jambe bien faite
Et mon bras perdu...

Pensez-vous pas que les Amazones, quand l'heure était venue de déposer l'arc, se devaient repentir de ne pouvoir offrir aux baisers de leurs amants qu'un pauvre sein dépareillé ? Pensez-vous pas que des regrets, non moins cuisants que superflus, doivent hanter pendant les nuits de garde certains vestibules orientaux ?

Bah ! me direz-vous, les cheveux repoussent et les coiffeurs sont là. Sans doute, sans doute, et aussi bien voici, tout autour de ces lignes qui ne vous convaincront pas de votre imprudence, de très jolies images qui vous convaincront de l'imagination des modistes et de la Toute-Puissance des posticheurs. De vos tresses d'antan vous ferez des chichis. Mais songez, folle, très folle amie, à l'inquiétude où cette aventure m'a jeté pour jamais : que Mlle Parysis lance aujourd'hui cette idée, et demain peut-être retrouverai-je au fond d'un tiroir, pareils à des coquillages oubliés par la vague, votre nez rose et vos deux roses oreilles.



Georges-Armand Masson.

CHEZ LES MAITRES DE LA COUTURE



Je voudrais exactement le même modèle, sauf que j'aimerais qu'on change le col, qu'on élargisse les manches et qu'on remplace le tissu par du taffetas changeant.

— C'est pour le soir, l'après-midi, le théâtre ?
— Oh ! c'est pour faire rager mes amies.



Comment ! vous me mettez des points sur les hanches... Mais savez-vous que c'est du dernier vulgaire.



Je tiens absolument à ce que l'ensemble s'harmonise avec l'iris de mes yeux, la longueur de mon angle facial et l'ovale de mes hanches. Je désire conserver mon genre très particulier.



Modèle d'hiver. — Qu'est-ce que vous dites de la ligne qui passe par l'épaule ?
— C'est froid excessivement froid.



— Vous comprenez que dans ma situation je dois prendre un modèle cher.
— Mais Madame, 6.000 c'est déjà un prix.


SIMEON
BOURRASQUE



LE CHAPEAU EN PORCELAINE

Modes et Manières de Torquate



LES QUATRE BOUQUETS

Robe du soir garnie de fleurs



L'HEURE DU THÉ

Manteau de fourrure, de Jeanne Lanvin



LE JARDIN DE L'INFANTE

Robe du soir, de Paul Poiret



BROUILLARD

Tailleur de promenade, de Worth



LES DEUX SŒURS

Manteau et robe pour le soir, de Beer



LE RETOUR DES AUTANS

Tailleur et Robe d'après-midi, de Dœuillet

la Mode pour l'Automne 1920

DESSINÉE
par
Simeon

Sur les Modèles de
BEER, DOEUILLET, LANVIN
PAUL POIRET ET WORTH


ANVIN
CROQUIS
Pl XXXIII
BEER
LANVIN
N° 7 DE LA GAZETTE DU BON TON


ROQUIS
PL -
XXV
DOEUILLET
Nº 7
DE LA
GAZETTE
DU
BON TON


CROQUIS
Pl XXXVI
POIRET
N° 7 DE LA
GAZETTE DU
BON TON

EXPLICATION DES PLANCHES

Pl. 48. — *Voici une cape, double en quelque sorte, dont la partie supérieure est en loutre, et l'inférieure en castor. Pas de manches : les bras peuvent se couler dans deux passants.*

Pl. 49. — *" Petit-chapeau-pour-la-promenade-au-bord-de-la-mer ", en porcelaine tendre de l'île, décorée au pinceau de jolies couleurs vives. Une touffe de fruits et un flot de rubans le ferment à son extrémité, au sommet de la tête; et il ressemble à un pot de fleur renversé !!* (Description extraite du *Messager des Grâces*, Journal des Modes de Torquate).

Pl. 50. — *Robe du soir en gaze d'argent, garnie, mélangées entre elles, de roses de velours et de soie de tons anciens : vieux rouge, vieux bleu, violet, gris.*

Pl. 51. — *De Jeanne Lanvin, un grand manteau de bure couleur " tête de nègre ", dont la fourrure intérieure el le très haut col sont en hamster. Le chapeau, de forme " arlequin ", est en panne noire et la dentelle en " chantilly ".*

Pl. 52. — *Voici une robe du soir, de Paul Poiret. Elle est composée d'un corselet et d'une jupe large en satin blanc bordé de satin noir. La jupe s'ouvre sur une gaze blanche; et un nœud en ruban de satin noir tombe devant.*

Pl. 53. — *Un tailleur pour la promenade, de Worth. Il est en duvetine beige et brune; la fourrure de la garniture est de ragondin.*

Pl. 54. — *Voici, pour le soir, un manteau et une robe, l'un et l'autre de Beer. La robe est en velours de soie noir et lamé argent, brodée de motifs de jais, de tubes et de paillettes d'argent, ainsi que les panneaux de côté. Le manteau est en velours de soie couleur turquoise. Il est pailleté d'argent, de strass et de cabochons de jais. La doublure est de satin gris perle, et le col de chinchilla.*

Pl. 55. — *De Dœuillet, une robe d'après-midi et un costume tailleur. La robe est une robe-manteau en lainage gris marengo; elle s'ouvre sur un " écossais " rouge et noir. Le tailleur est en velours côtelé beige et est garni de lynx.*

✣

Croquis xxxiii. — *Trois robes de Jeanne Lanvin. De gauche à droite : un costume tailleur avec un petit paletot en lamé noir, rouge et argent. Le corselet est rouge; la fourrure est en renard gris. Puis une robe d'après-midi en velours noir; " quilles " rouges sur les côtés, broderie rouge et bleue aux manches. La robe de droite est une robe-manteau en velours de laine noir. Celle de Beer est un tailleur en sergé marine, garni de petit gris.*

Croquis xxxiv. — *Trois robes de Worth et une de Beer. Les trois robes de Worth sont : celle de gauche en serge marine brodée de soutache bleue et de fils d'argent (ruban de faille); la suivante en lainage noir brodé de laine mousseuse blanche (bordure de lapin blanc); et la dernière, à droite, est un costume tailleur en velours de laine vert frangé de rouge. Le tailleur " couturier ", de Beer, est en satin et velours " tête de nègre ".*

Croquis xxxv. — *Ces deux robes et ce manteau, pour le soir, sont de Dœuillet. A gauche, une robe d'une ligne égyptienne; elle est en lamé or et noir et est garnie de galon incrusté de turquoises. Puis une robe pailletée et semée de brillants d'argent. Le manteau est en velours et en tulle; fourrure au col, et motifs en argent sur le tulle.*

Croquis xxxvi. — *Trois robes d'après-midi, de Paul Poiret. De gauche à droite, la première en velours noir avec une veste à volants en satin " taupe "; la seconde en velours rouge et bleu marine; col doublé d'argent et cordelière d'argent; et la troisième est en velours noir rebrodé de cabochons et de perles de jais.*

✣✣✣✣✣✣✣✣✣✣✣✣✣✣✣✣✣✣✣✣✣✣✣✣✣✣✣✣✣✣✣✣✣✣✣✣✣✣✣

Imp. Studium. *Marcel Rottembourg, Gérant.*

SOMMAIRE DU NUMÉRO 8

Mil-neuf-cent-vingt 3e Année

PLANCHES HORS-TEXTE



Produits du Dr Dys

DARSY :

54, Faubourg Saint-Honoré, PARIS
630, Fifth Avenue, NEW-YORK

Un sachet du Dr Dys dans votre ablution, matin et soir, donnera à votre épiderme, Madame, le beau velouté de la pêche.

En vente dans toutes les bonnes maisons.

D. Dys

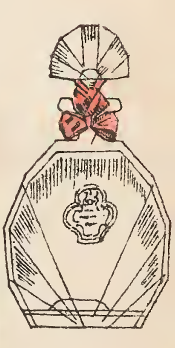
Pigeat

Parfum du Monde Elégant

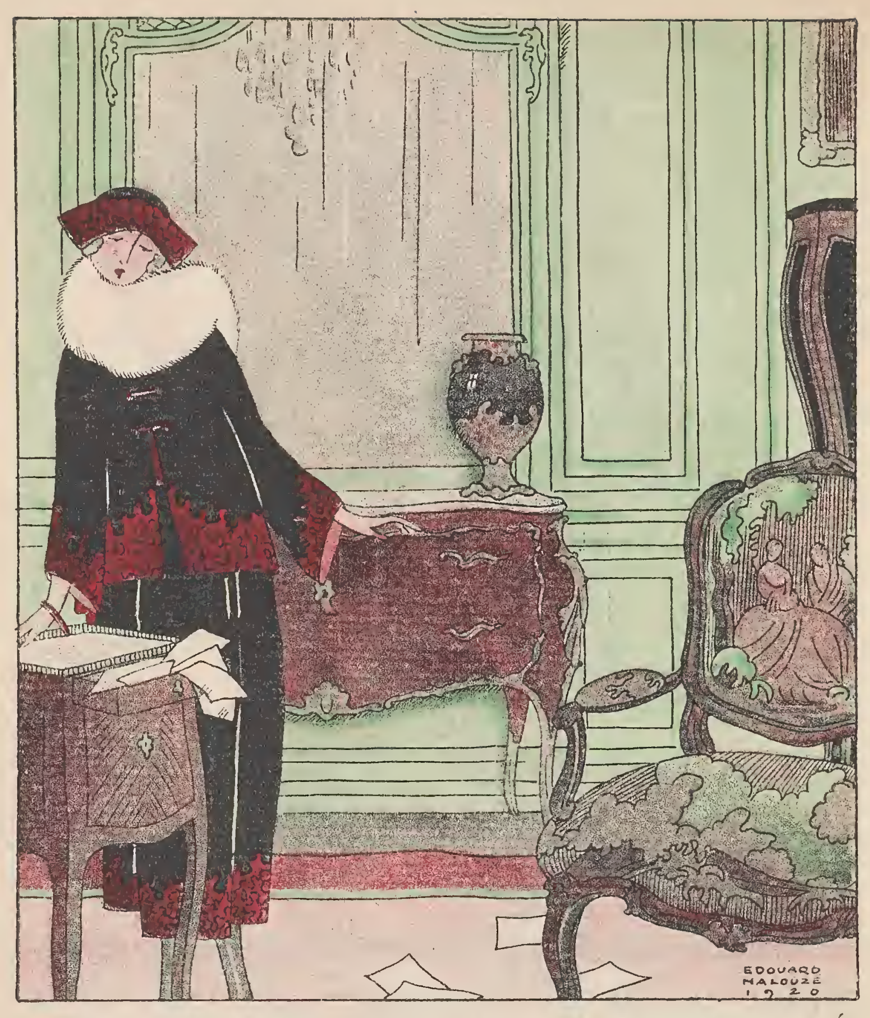
Essence Mysterieuse

de Morny

201. Régent Street.
Londres.







LE TIROIR FORCÉ



la Mode
masculine
chez
BARCLAY
Tailor
18 & 20, Avenue de l'Opéra
PARIS



LA DAME AU MANTEAU DE TAUPE

Fourrure de **WEIL**

PARIS 4, Rue Sainte-Anne, 4 PARIS

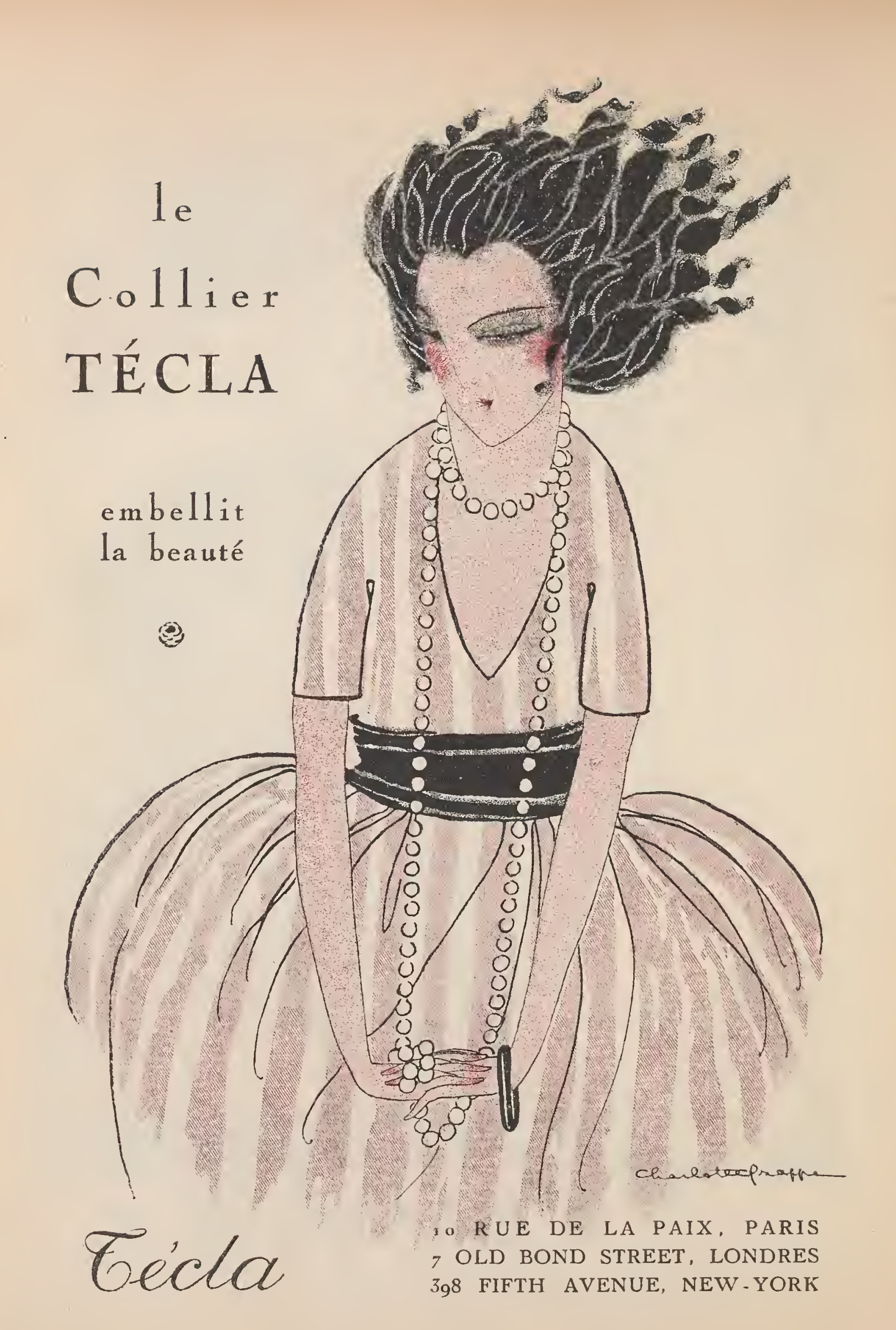
Service de toilette argent guilloché avec bandes or de



LONDRES ◻ BIARRITZ ◻ NICE ◻ MONTE-CARLO


VERLAINE
16, rue de la Paix
PARIS
ses
Chapeaux
sa
Lingerie
Pigeat

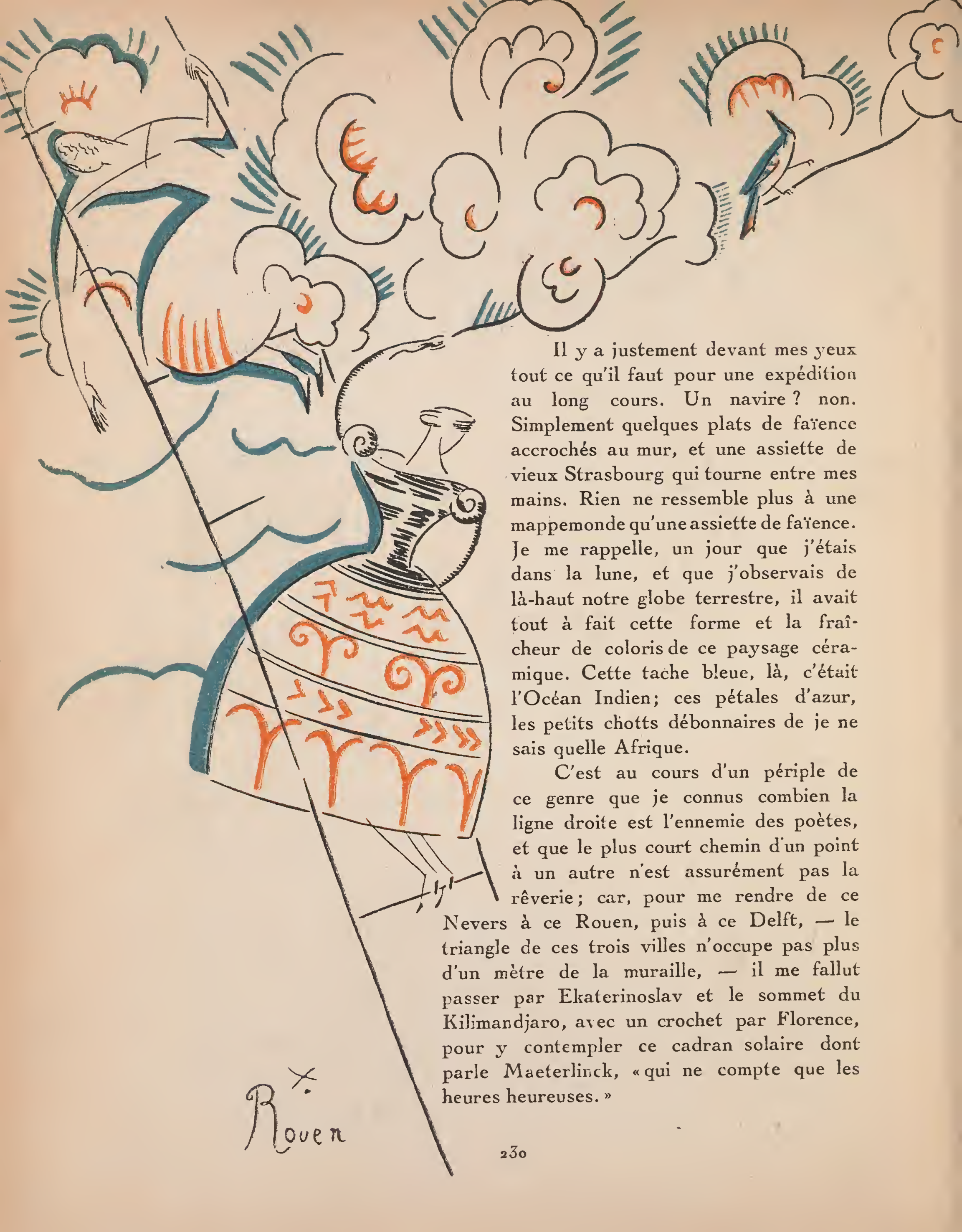



le
Collier
TÉCLA
embellit
la beauté
Técla
10 RUE DE LA PAIX, PARIS
7 OLD BOND STREET, LONDRES
398 FIFTH AVENUE, NEW-YORK



Voyage autour de mon assiette

Avez-vous remarqué comme le mois d'août est agréable en octobre? Je ne sais si vous connaissez l'art difficile de prendre le temps quand il vient ; pour ma part, j'en suis incapable. C'est à la venue de l'automne que le printemps m'est le plus doux, et comme ces fruits que l'on met à mûrir sur les claies d'un cellier, les plaisirs de l'été n'ont de saveur pour moi qu'aux premiers froids. Devant la cheminée où flambe en sifflotant la bûche inauguratrice de l'hiver, je perçois enfin le goût des glaces qui fondaient dans ma cuiller, il y a deux mois, sous les quinconces de Royan. Et comme c'est la rentrée, la période des vacances s'ouvre pour moi. Je vais donc partir en voyage.



Il y a justement devant mes yeux tout ce qu'il faut pour une expédition au long cours. Un navire ? non. Simplement quelques plats de faïence accrochés au mur, et une assiette de vieux Strasbourg qui tourne entre mes mains. Rien ne ressemble plus à une mappemonde qu'une assiette de faïence. Je me rappelle, un jour que j'étais dans la lune, et que j'observais de là-haut notre globe terrestre, il avait tout à fait cette forme et la fraîcheur de coloris de ce paysage céramique. Cette tache bleue, là, c'était l'Océan Indien; ces pétales d'azur, les petits chotts débonnaires de je ne sais quelle Afrique.

C'est au cours d'un périple de ce genre que je connus combien la ligne droite est l'ennemie des poètes, et que le plus court chemin d'un point à un autre n'est assurément pas la rêverie; car, pour me rendre de ce Nevers à ce Rouen, puis à ce Delft, — le triangle de ces trois villes n'occupe pas plus d'un mètre de la muraille, — il me fallut passer par Ekaterinoslav et le sommet du Kilimandjaro, avec un crochet par Florence, pour y contempler ce cadran solaire dont parle Maeterlinck, « qui ne compte que les heures heureuses. »



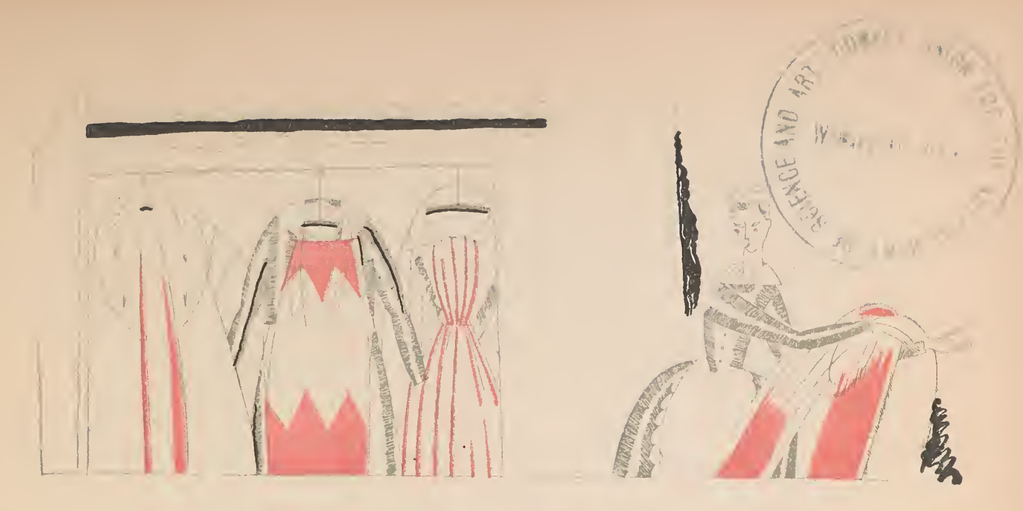
Trois fois sage ce cadran solaire. Mais bien plus sage encore celui que me montre mon hôte. Un matin, parmi les heures heureuses dont il tenait fidèlement la comptabilité, il s'en trouva une plus chargée de joie que les précédentes : une heure chaude, blonde et sucrée, où tournaient des femmes soyeuses, et où toute conscience chavirait dans un vertige de soleil, de chair et de fleurs. Le cadran philosophe sentit que pareille heure ne se pourrait retrouver, et il demanda aussitôt à être relevé de ses fonctions horlogères. Il obtint d'être suspendu

dans cette salle à manger tranquille, où il cuve pour l'éternité son bonheur d'un instant.

Mais pour moi qui hélas ! ne suis pas de faïence, je ne puis attendre de mon destin cette sérénité minérale. Non seulement, comme au Juif Errant, il m'est interdit de m'arrêter, mais encore dois-je souffrir d'un défaut de concordance entre ma vie et mon désir. L'une court comme une déesse légère ; l'autre s'essouffle sans l'atteindre jamais. C'est une grave maladie de l'âme que cette sensibilité à retardement. Ce n'est pas à vous, Suzel, que je pense, bien que vous soyez peinte sur la naïve vaisselle que voici ; je suis en ce moment bien loin de vous, au Château d'Oleron, près d'une de l'an passé qui avait un peu votre air de poupée coloriée, et qui est maintenant en Pologne. Mais vous aurez votre tour. Vienne, à Pâques ou à la Trinité, quelque nouvelle amie, entre ses lèvres et ma bouche vous interposerez votre baiser de porcelaine. Et, elle, en voyant que je lui souris, pas un instant ne supposera que je la trompe en pensée avec une figure d'assiette peinte.

Georges-Armand MASSON.





LA FOURRURE DÉGUISÉE

Un manteau de chinchilla dans les deux cent mille, il peut avoir pour ce prix-là des reflets argent, que voulez-vous qu'on fasse d'une pareille misère si l'on n'en a pas un second, de loutre, et un troisième, de zibeline, pour changer, pour voir ; et de quel front oseriez-vous, affublées d'un vêtement aussi peu renouvelé, aborder vos bonnes amies : ces juges ?

Elles auraient vite fait de vous appeler « la mère Chinchilla » du nom de votre fourrure unique. « On voit bien que vous ne connaissez pas les femmes ! » Il vaut mieux, plutôt que s'exposer à telles avanies, s'enfermer pendant tout l'hiver, voilà tout — si l'on ne peut se montrer habillées comme tout le monde.

Or, voici que les organisatrices de la mode et du goût : ces *modelistes* que vous ignorez et qui, dans l'ombre, travaillent pour vous qui portez leurs *créations* sublimes, voici qu'elles

ont trouvé le moyen de faire trois manteaux d'un seul. Oh! rassurez-vous. Il n'est pas question du moyen employé jadis par Saint Martin, homme d'intentions pures quoiqu'un peu bien fruste (comme tous ces premiers chrétiens) et, dans tous les cas, déplorable tailleur d'habits, pour aller couper un manteau du tranchant d'une épée...

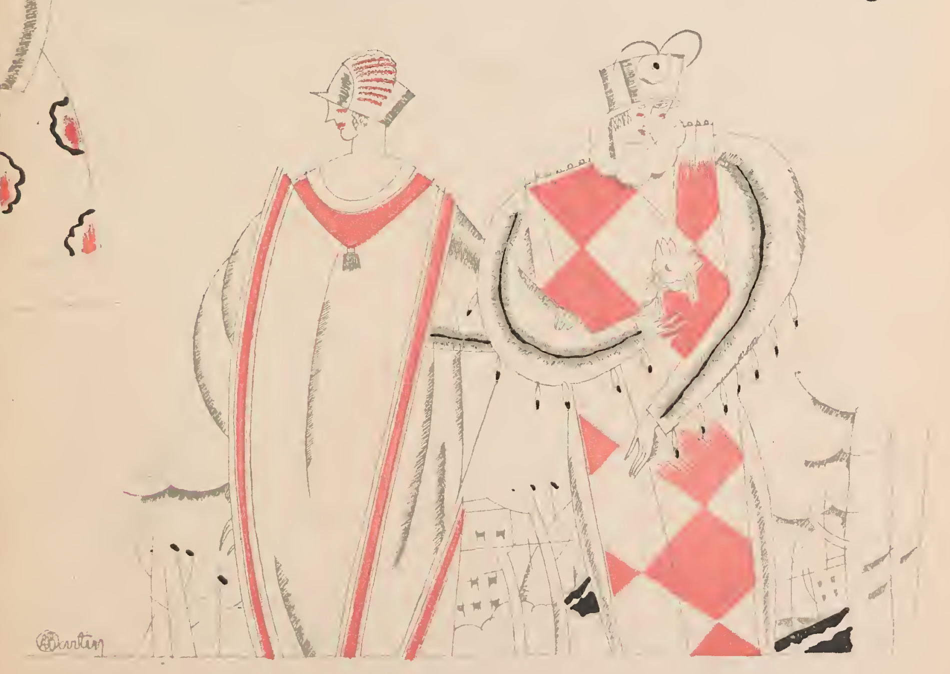
Laissons les saints afin qu'ils nous laissent.

Il sera temps de les intéresser à nos cas si psychologiques le jour où nous devrons comparaître *en âmes* (car nous sommes bonnes chrétiennes, n'est-il pas vrai?) devant eux, et dépourvues d'un corps charmant qui nous servit, dans ce monde-ci, à aplanir bien des difficultés de l'existence. Ce qu'on vous propose, c'est de varier l'aspect de vos manteaux de fourrure en les recouvrant de chapes et de chasubles, interchangeables et amovibles ; en satin, en soie, en mousseline, en tulle, en dentelle d'argent ou d'or; brochées, rebrodées comme on dit, pailletées ; opaques ou

transparentes selon leur destination, l'heure du jour où on les revêt, le lieu où l'on se rend et la personne que l'on va voir ; ou bien transparentes et opaques à la fois — pour le théâtre, alors, la soirée, l'Opéra, et richissimes, dans ce cas, byzantines, embellies, fastueuses ; nouées au col par une cordelière à pompons ou retenues comme les manteaux sacerdotaux, sur le devant, par une agrafe d'émeraude...

... Ouf! Attrapé-je assez bien le style descriptif qui convient ?

Allez donc chez votre couturier, cet homme génial et qui a pour vous, positivement, une adoration à cause de votre ligne unique et pour votre chic incomparable à porter, vivante réclame, les ravissants modèles sortis, telle Pallas, tout armés de son cerveau. Votre couturier vous arrangera



cela dans le temps compris entre deux essayages, du mercredi au mercredi suivant ; et, pour un manteau, par le prestige d'une imagination jamais lasse alimentée par la savante ingéniosité des *modelistes* filles de son esprit, pour un manteau confié, il vous en rendra trois.

Ainsi la semence symbolique tombée en une bonne terre et qui produisit cent pour un, et, aux jours de Tibériade, les pains miraculeusement multipliés... (Quels admirables exemples, dans l'Évangile !) Et ainsi, aussi, le couteau de Jeannot dont l'on changeait tantôt la lame et tantôt le manche, mais c'était toujours le même couteau. Multiforme sous ses parures différentes, votre manteau sera toujours le même manteau. Mais, en marchant vite, qui voulez-vous qui s'en aperçoive ?

Marcel ASTRUC.





Pourquoi vivent-ils de la sorte ? Quel intérêt, quel dogme, quel idéal les pousse ? Ce n'est pas le goût du lucre : s'ils vendent fort cher leurs tapis et leurs lainages, il ne semble pas que leur confort en soit augmenté et leur existence élargie. Hygiène ? Ils habitent un local sordide et ramassent sur leurs pieds nus, sur leurs jambes, toute la boue du quartier. Culte passionné de la beauté ? Ils devraient vivre dans l'air transparent de l'Orient, dans la lumière éternelle, au bord de la mer couleur de violette : ils ont choisi, pour prêcher la beauté antique, le coin de Paris le plus bourgeois, le plus Louis-Philippe, le plus province qui soit, à deux pas du jardin de Balzac, une rue étroite sans cesse ébranlée du tonnerre des autobus.

Alors, pourquoi ? nul ne le sait, et



eux pas plus que les autres.

Je me suis souvent demandé quelles pouvaient être leurs impressions, à se sentir toujours l'objet de la curiosité universelle. Contre les vitres de leur atelier, la foule s'écrase, du matin au soir. Ces pauvres gens ne peuvent faire un mouvement, sans provoquer des commentaires. Ils ne pourraient se moucher sans que les badauds s'intéressassent au geste, mais, au fond, se mouchent-ils jamais ?

S'adressent-ils jamais la parole entre eux : on ne peut supposer qu'ils parlent français, qu'ils parlent de choses banales, que la vie extérieure ait sur eux une répercussion quelconque. Nul ne les a vus lire un journal et la seule littérature qui paraisse les intéresser est celle qu'ils produisent,



laquelle est étrangement loin de la vie. Ils publient des brochures de propagande, d'un rythme incertain, et groupent un auditoire fervent autour de la chaire où le maître expose la Doctrine.



Elle s'exprime en formules d'un vague majestueux, en affiches où les mots se coupent suivant des lois insoupçonnées, en articles où les majuscules abondent.

Les disciples, vivante expression du Rêve de Beauté, filent la laine sur des rouets primitifs. Des femmes aux attraits médiocres, des jeunes gens aux cheveux indomptés circulent tout le jour dans le quartier, au milieu de l'étonnement indulgent de la foule.



Ils ont l'air, dans le petit froid du matin, de revenir du bal des Quat'z Arts. Ils sont inoffensifs et leurs

enfants demi-nus, la tête couverte d'une épaisse toison, rappellent les jolis petits sauvages du Jardin d'Acclimatation.

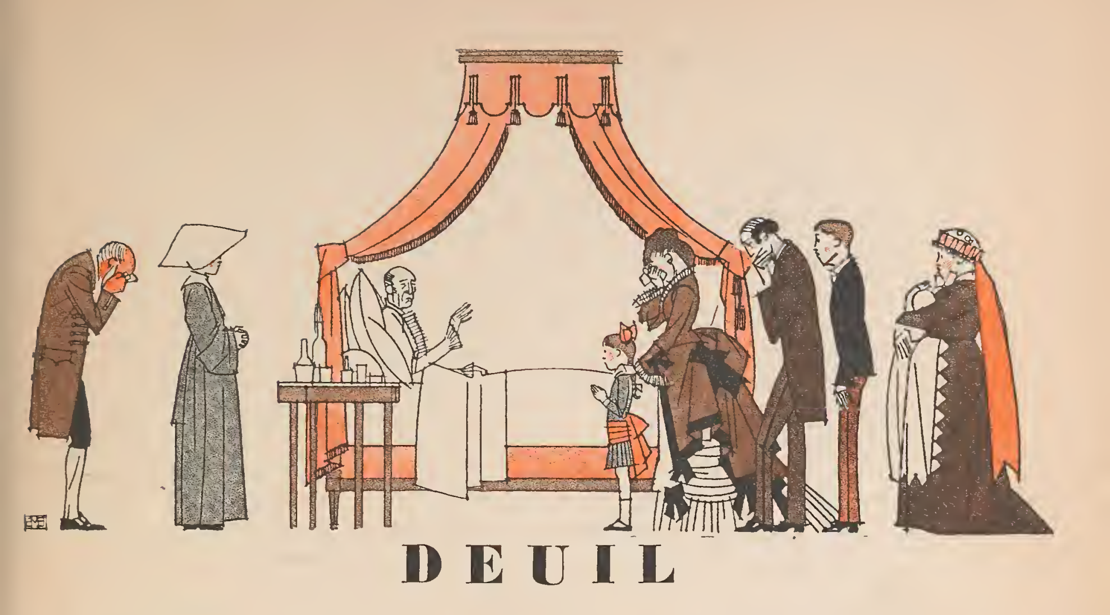
Je ne sais si leur propagande réussit, mais leur foi est touchante, et, dans les pires circonstances, leurs principes ne fléchissent qu'à peine. J'ai vu, cet hiver, par un matin glacial, une femme âgée, prêtresse de l'Idéal nouveau. Elle portait une jaquette de fourrure, un chapeau, une voilette et d'humbles gants de filoselle, mais elle étalait orgueilleusement ses genoux et ses jambes nues, que mordait la bise.

Ainsi les demi-dieux ont froid tout comme nous et les mortels ne leur montrent pas tout le respect qu'il faudrait.

Qui n'a pas vu Monsieur Raymond Duncan, lui-même, vêtu en berger d'Arcadie, sous une pluie battante, essuyer le refus injurieux d'un chauffeur de taxi, ignore la mélancolie des choses.

Robert BURNAND.





DEUIL

LORSQUE feu M. le duc de Soré tomba malade pour la dernière fois, j'ai ouï dire que malgré de vives souffrances, il conserva jusqu'au bout la même dignité calme et le même souci des usages. Couché, sans force, pouvant à peine s'exprimer, jamais, devant qui que ce fût, il ne consentit à paraître autrement que vêtu avec recherche et coiffé ainsi qu'à l'ordinaire. Le jour qu'il mourût, son valet de chambre vint remplir auprès de lui ses fonctions habituelles ; ensuite on ouvrit les portes de sa chambre, ses enfants furent admis à son chevet et, leur ayant fait ses adieux, l'âme en repos, il rendit le dernier soupir.

L'exemple ne manque pas de grandeur et mérite qu'on s'en souvienne. Il est rare, il est difficile de donner chaque jour les témoignages d'une politesse égale et sûre ; il est plus difficile encore et plus beau de garder l'attitude voulue aux heures critiques de l'existence. L'enseignement est là pour ceux qui restent, et aussi l'obligation où ils se trouvent de rendre aux morts les devoirs qui leur sont dus.

Ces devoirs, on les connaît, au moins dans leurs grandes lignes, chacun s'autorisant de nos jours à les modifier un peu à sa guise. Rien cependant de plus contraire aux usages, la règle étant sur ce chapitre fort précise et fort stricte. Nous avons en France deux espèces de deuil, le grand et le petit, le premier en mémoire des parents, grands-parents, époux, frères et

sœurs, le second en mémoire des oncles, tantes, cousins germains, oncles à la mode de Bretagne et cousins issus de germains. La durée du deuil varie suivant le degré de parenté. Pour père et mère, six mois ; pour grand-père et grand'mère, quatre mois et demi ; pour un mari, un an et six semaines ; pour une femme, six mois ; pour frère et sœur, deux mois. Telle est la coutume, la tradition véritable, et nous sommes loin de compte avec les fantaisies auxquelles on nous habitue depuis une trentaine d'années. Pour les deuils ordinaires ou petits deuils la durée non plus n'est pas la même : trois semaines pour les oncles et tantes, quinze jours pour les cousins germains, onze pour les oncles à la mode de Bretagne et huit pour les cousins issus de germains. J'ajoute que les grands deuils se partagent en trois temps : 1° la laine et le crêpe noir ; 2° la soie, le taffetas, les pierres sombres ; 3° le crêpe blanc, les diamants ou les perles. Enfin ces trois périodes varient elles-mêmes suivant les cas. Ainsi pour les pères et mères, le premier temps dure six semaines, le second six semaines encore, le troisième trois mois. Par ailleurs il est bien spécifié qu'une veuve doit se consacrer au blanc uni lorsqu'elle touche au terme de son deuil.





Nulle part il n'est fait mention des enfants. Chez nous l'usage interdisait qu'on portât le deuil de ses descendants. Jamais, pour un fils ou petit-fils, le Roi ne se mit en violet, et lors de la catastrophe du bazar de la Charité, je me rappelle que certains vieillards hésitèrent à se vêtir en noir, tant l'ancienne étiquette avait encore d'influence. De même il n'était point de mise que sur les faire-part figurassent au grand complet les membres de la famille — on ne citait que les proches — ni que les femmes assistassent aux cérémonies à l'église. Sur ces deux points la coutume persiste. En 1912, il n'y eut que des hommes aux funérailles de la duchesse de Cars. Une messe fut dite pour les femmes à la chapelle des catéchismes. Il est vrai que, depuis, l'étiquette a perdu de sa rigueur et qu'à l'enterrement Dufort-Civrac, ainsi qu'à beaucoup d'autres, l'élément féminin ne laissa pas d'être fort nombreux. Je gagerais néanmoins qu'une dame de la société comme la marquise de Lévis-Mirepoix n'a jamais, de son existence, été présente à une cérémonie où figurât le corps du défunt.

Messes des morts, messes de bout de l'an, messes pour le repos des âmes, la guerre sur ce chapitre ne nous a rien épargné. Nous avons eu



même une messe glorieuse, dite pour François de Mortemart, prince de Tonnay-Charente, lequel, avant de mourir, s'était battu courageusement. Ce jour-là, les suisses revêtirent leurs habits les plus éclatants, l'église fut ornée de draperies fastueuses et les chœurs entonnèrent des chants d'allégresse. Il ne s'agissait point de verser des pleurs, mais de glorifier un héros.

Peu à peu, cependant, il semble que les choses tendent vers plus de discrétion et de simplicité. L'impératrice Eugénie n'avait-elle point demandé qu'on n'apportât sur son cercueil ni fleurs ni couronnes ? L'on respecta ce vœu ; mais, à défaut de couronnes, S. M. Alphonse XIII ordonna qu'on lui rendît les honneurs dus aux souverains. Députés de la Grandesse, de la Noblesse et du Clergé, courriers royaux à cheval et tête découverte, précédant fifres et cymbaliers, moines de toutes les confréries tenant en mains des flambeaux de cire vierge allumés, accompagnèrent la dépouille mortelle, cependant que de minute en minute retentissaient les salves d'artillerie.

Le soir d'un enterrement du même genre qui eut lieu à Saint-Denis, le dernier, — je veux parler des funérailles de Louis XVIII — Charles X fit venir le grand maître des cérémonies et daigna le complimenter. Celui-ci prit un air modeste : "Sire, dit-il, nous tâcherons de mieux faire la prochaine fois." A quoi, souriant et bonhomme, le monarque répondit : "C'est bien, c'est très bien ; mais ne vous pressez pas."

Roger BOUTET DE MONVEL.







INSPIRATIONS ET REFLETS

La femme — son sein a la forme d'une coupe, d'un dôme ; évoque, avec eux, l'idée de joie et d'orgueilleuse splendeur... La ligne de l'amphore, qui résume tout un ordre de beauté et d'harmonie où entrent la courbe baignée des rivages, la croupe onduleuse des monts et les sinuosités douces des longs fleuves, la ligne de l'amphore et celle de sa hanche c'est la même ligne.







Les senteurs, haleine suave ou profonde de la nature, elle les porte... Joyeuse, elle porte dans sa chevelure l'arome des forêts, et, pour peu qu'on s'y enfonce, leur nuit, leur vaste goût de sève, de bête, de terre. Les places de son corps sentent les plantes chaudes des serres, l'exotisme, les là-bas vers quoi l'on vogue, près d'elle, yeux fermés et narines gonflées comme des voiles, sur un navire immobile qui se nomme : lit.







ARRACHANT les couleurs autour d'elle comme on cueille les fleurs d'un parterre, elle les met dans ses habillements divins pour rappeler tour à tour les paysages colorés des patries baignées de lumière, les teintes des jardins septentrionaux, et les tons émouvants de toutes les moissons de la terre. Les formes les plus belles, les plus doux spectacles, elle prend là un reflet, ici une inspiration, et porte en elle un rappel de toutes les manifestations de l'universelle beauté !







CAR « elle n'est pas la beauté du monde et tout ce qui l'approche ne s'orne pas des reflets de sa grâce » mais c'est elle, au contraire, qui est le reflet de la beauté du monde. C'est en elle que la Nature (comme jadis la Divinité en un Homme) a mis toutes ses joies, pour qu'elle les porte, vivant symbole, comme une amphore, une corbeille et une coupe...

— Qu'avez-vous bu ce soir?... et d'où vous vient, mon cher, ce lyrisme inattendu.

CÉLIO.



POUR BERCER VOTRE AMIE AYANT LE CŒUR EN PEINE



Il y a des instants qu'une jolie femme cesse de se plaire. Indifférente à la musique des couleurs et des lignes, elle soupire (ô tendre sein!) et le songe de la vie n'a plus de charme. C'est le plus souvent quand elle n'aime plus, ou c'est quand elle n'aime pas encore. Ainsi, l'autre matin, mon amie; et sage comme elle est, je veux dire intelligente, elle n'a pas accusé le temps sombre, mais sa propre misère, son humeur et son guignon.

— Vous mettrez, lui dis-je, une robe où le noir joue sous le vert, pareille à une eau triste. Lorsque vous aurez salué deux ou trois miroirs, il ne sera plus question de rien. Et même vous rirez.

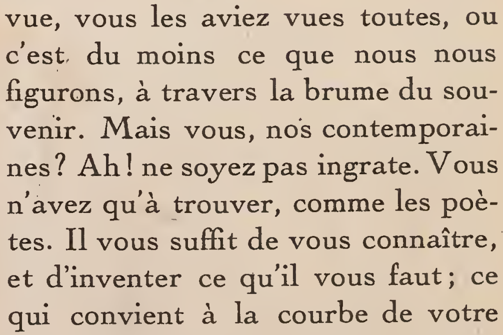


— Oh ! fit-elle, avec un air de bouderie, quelle robe me plairait et me verrez-vous toujours si petite fille ? Il n'y a plus rien que je n'aie, et dont je ne sois pourtant lasse. Vous

comprenez que c'est comme si je n'avais rien.

Et moi :

— Voilà des sentiments, un jour qu'il fera gris, que vous devrez porter sur l'orgueilleuse tombe de Chateaubriand (c'est non loin de Dinard), avec un bouquet. Mais aussi vous m'étonnez. Car je comprends que nos mères fussent de temps à autre fatiguées de leur costume, trop uniforme. Je me souviens que, petit garçon, il fallut une année que les dames portassent une jaquette beige, à boutons de nacre : là-dessus une petite capote en violettes. Une que vous eussiez vue, vous les aviez vues toutes, ou c'est du moins ce que nous nous figurons, à travers la brume du souvenir. Mais vous, nos contemporaines ? Ah ! ne soyez pas ingrate. Vous n'avez qu'à trouver, comme les poètes. Il vous suffit de vous connaître, et d'inventer ce qu'il vous faut ; ce qui convient à la courbe de votre visage, à la nuance de votre teint, aux grâces, comme elles sont, de votre corps, soit qu'il ait forme quasi de déesse soit qu'il veuille plier comme une tige. Les belles filles que Maupassant





aimait, à taille fine et beau corset, ont été détrônées par des princesses nées dans l'esprit de Gabriel Rossetti. Puis nous avons permis à la beauté de régner, quel que fût son type, mais à son degré de perfection.

Goûtez donc votre bonheur ! Sachez donc vous ingénier ! La jeune femme que le gazon de Chantilly verrait sous le chapeau haut de forme, paille ou castor, de la *country girl,* dans le tableau de Reynolds, croyez-vous pas que nous l'adorerions ? Elle aurait le visage assez plein, un air de gaîté, des roses naturelles à ses joues qui ne seraient pas si pâles, ce n'est plus ce qui nous effarouche. Et la dame qui, dans la salle d'un château, ferait admirer, avec de bouffantes mousselines, un corsage rond sur la gorge, et, sur la taille en pointe, la manche à mi-bras ?

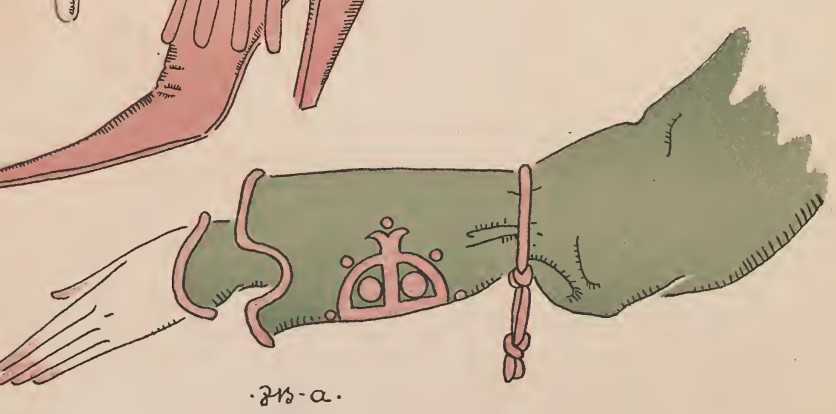


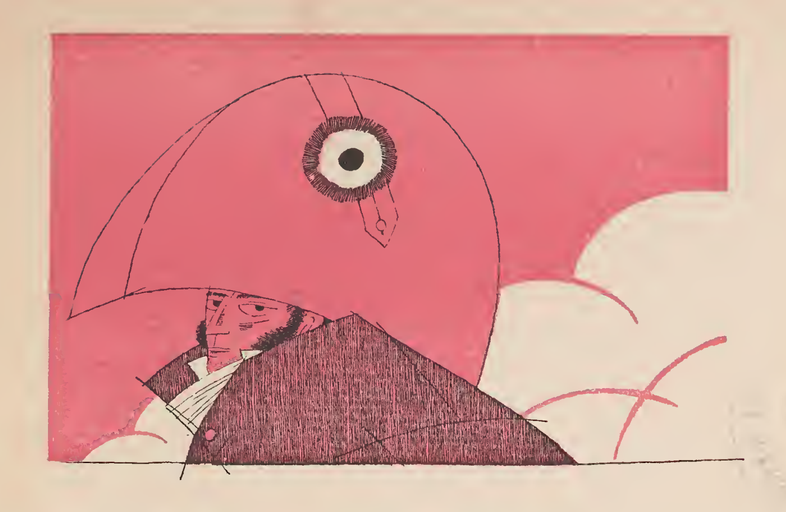
— Moi, je suis mince...

— Et le visage : une rose froissée. Comme une femme, je sais (puisque vous y tenez) qui aurait quitté sa fresque du quattrocento pour les préaux du lieutenant Hébert. Et que ne portez-vous donc le chaperon qu'on voit à l'un des archanges accompagnant Tobie, turban rebrodé où disparaîtrait ce flot de vos cheveux ? Que

ne posez-vous sur ce même or le bonnet à deux pièces de la Simonetta (dont vous n'avez pas le long nez) en l'égayant à plaisir d'une branchette fleurie, ou d'un rameau, pour ressembler à quelque Minerve de la première Renaissance, l'œil troublé? Que ne faites-vous descendre sur une jupe de châtelaine des manches carrées, une traîne de gaze? Ou bien que ne désirez-vous une robe lilas, avec des bijoux verts, et toute godronnée, celle que je vois à la princesse de mon enfance, qui fut obligée de coucher dans le lit d'un chevalier? Mais, loyal serviteur, il mit entre sa Dame et lui son épée. Je le ferais aussi, pour vous voir dormir.

Eugène MARSAN.





L'HISTOIRE DES FAVORIS

Quoique les "élégants" Parisiens (étant satisfaits de porter la barbe, la moustache, ou d'être tous rasés,) n'ont pas envie de se faire pousser des favoris, à Londres quelques jeunes hommes chic ont eu l'idée de ressusciter la mode d'autrefois. Naturellement, ces arbitres ne sont pas des officiers de terre ; car bien que les favoris soient admis dans la marine royale, ils sont tabou dans l'armée. En effet, le téméraire lieutenant qui offenserait l'opinion régimentaire serait obligé de passer devant un soi-disant conseil de guerre convoqué par ses camarades — et avec un résultat toujours désagréable pour le délinquant. En général, les *dandies* qui cherchent à dicter le *fashion* ne sont que des personnes qui ont des cerveaux médiocres, trop de loisirs, et, peut-être, trop d'argent... "Il faut que je m'intéresse à quelque chose," a dit récemment un de ces enfants gâtés ; "je déterrerai donc les favoris de mon bisaïeul et je serai remarqué par tout le monde..." C'est vrai qu'il est remarqué ; mais tout le monde se moque de lui...

Par conséquent, il n'y a qu'une petite coterie londonienne qui décore ses jeunes joues. Les autres considèrent les favoris comme un ornement bien superflu — et pas très joli... A Paris la jeunesse dorée préfère de raser ses joues...

" COUPEZ VOTRE LIERRE "



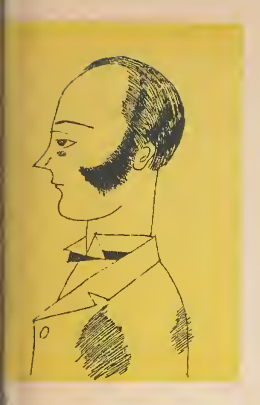
Et quelle est l'histoire de cet embellissement hérissé, dont les jeunes Parisiens élégants se méfient ? Quelle est l'origine de ce bouquet de poils ? Hélas ! ses premiers jours sont perdus dans les brouillards de l'antiquité. Selon les Anglais, il n'y a rien sous le soleil brillant qui ne se retrouve dans la Bible ou dans les comédies de Shakespeare; mais les archives du passé ne nous donnent aucun renseignement. Ce qui est certain, c'est que sous Napoléon Ier les favoris florissaient; à cette époque il était de mode de les avoir tout courts, pas plus longs que le petit doigt. Plus tard, ils commençaient à couvrir la figure comme le lierre cache un mur. Vers 1840, en Angleterre, une grosse paire de favoris à la côtelette de mouton était considérée comme preuve de la respectabilité : ils étaient l'orgueil d'un bon père de famille et des prêtres anglicans. Les officiers des régiments de la Garde étaient fiers de leurs appendices, auxquels le grand Dorsay avait donné son cachet spécial. Cependant les gamins et les personnes vulgaires manquaient de respect pour la côtelette de poil. Ils avaient même la mauvaise habitude de crier : " Coupez votre lierre, Monsieur," quand ils voyaient des favoris de nobles proportions. Les imperturbables fashionables, calmes et flegmatiques, ne disaient rien ; ils continuaient leur promenade en caressant les *whiskers* adorés.



Tenez ; il y eut une exception. Le jour où la belle comtesse Blessington déclara être éprise du beau Dorsay, le fameux protecteur des modes masculines se permit de répondre à un individu qui avait oublié de se débarbouiller, et qui lui adressait le conseil courant : "Mon bonhomme,







aussitôt que vous aurez lavé vos mains je vous accorderai l'honneur de faire disparaître mon lierre." Ajoutons que ce prince des arbitres, sur le point de mourir dans la misère, s'enorgueillissait de ses volumineux trésors. "Mon cher Dorsay", lui demandait un fidèle compagnon, "comment se trouve-t-il que vous soyez dans si pitoyable état? Votre belle fortune, que devient-elle?" — "Ma fortune, cher ami? Le jeu l'a mangée. Mais un homme chic n'a pas tout perdu quand il lui reste des favoris sans pareils." Quel brave esprit...



Avant que Dorsay illuminât l'horizon des élégances, ce fut "Beau" Brummel, aventurier très protégé de George IV d'Angleterre, qui approuva les favoris, les siens étant couleur de sable, et bien minces. George, qui était fort jaloux de "Beau", le bannit de la cour, et le pauvre exilé passa ses derniers jours à Caen, où il était consul britannique. Comme Dorsay, dans son malheur il se consolait avec ses poils rouges.

LES FAVORIS D'OFFENBACH

Vingt ans plus tard, celui qui pouvait montrer au monde admiratif les favoris les plus longs était un centre d'attraction. Il était au mieux avec les femmes... "Ce jeune vicomte, qu'il est beau!" — "Comment dites-vous? Il est pâle comme la farine; son nez est trop retroussé; et il se courbe horriblement! Vraiment vous ne voyez pas très clair, ma chère." — "Oh, mais ses favoris, si fins, si longs — presque un demi-mètre! Il n'en existe pas de pareils..." Même les *clubmen* faisaient de la réclame pour l'heureux porteur de ces appendices





qui ressemblaient à l'aileron du requin, et qui, par leur longueur, enlaidissaient leur fier propriétaire — pendant qu'ils volaient au vent... " Est-ce qu'on l'admettra comme membre du Cercle? " — " Mais, sans doute. Avec les plus jolis favoris de Paris, il n'a qu'à le demander au comité pour être nommé. C'est sûr... "

Qui a eu l'honneur d'introduire en France ce séduisant embellissement ? Quelques gentilshommes de bon ton se sont attribué cette distinction. Mais c'est Offenbach, le compositeur prolifique, qui fut un des premiers à faire parade de favoris immenses et pointus dans les rues de la ville où sa musique étincelante faisait fureur. Tout le monde se rappelle les airs gais d'Offenbach ; et tout le monde a oublié l'autre agrément du séduisant Viennois.

LES FAVORIS A LA VIRGULE INVERTIE

Aujourd'hui, on voit les favoris courts et modestes en Espagne, étant favorisés par les grands de Madrid et de Séville. Dans le pays des *toreros* rien ne change. Le dicton national est " *mañana* "; la mode est celle d'hier et d'avant-hier *ad infinitum*, car les petits favoris noirs restent toujours les mêmes. Les autres races continentales ont été moins partisans des " poils de figure " : un pouce, deux pouces, deux pouces et demi... Les Hindous aiment bien des grands ornements buissonneux et bouclés, qui leur viennent de leurs aïeux... L'Afghan, au contraire, se contente d'une modeste collection de poils qui rappellent une virgule invertie.

Le Parisien qui a envie de lancer une mode nouvelle n'a qu'à suivre l'Afghan. Je suis convaincu qu'il ferait sensation dans les *dancings*...

Capitaine George CECIL.



Vite ! une Echarpe.....



CÉPHISE s'en va-t-elle au bal, à l'Opéra, dîner en ville, elle s'avise qu'elle est nue. Vite, une écharpe, et la voilà décente. Au moins pour quitter de chez elle ; car, à la réflexion, — dans la voiture ou au vestiaire, n'est-ce pas ? — il sera grand temps de changer d'avis. Car les robes de nos madames, c'est comme la culotte à Gros-Jean : suffit qu'elle ait poche et ceinture, le fond peut bâiller, il n'importe. Pour les robes, un demi-panier, et deux ronflonflons ; et deux rubans pour le corsage. " Et vous n'aurez pas froid, si peu vêtue ? " Mais l'autre, comme cette charmante Pauline Borghèse qui posait sans voile chez



Canova : " Quoi donc ? n'est-ce pas chauffé ? "

D'ailleurs, elle a son écharpe.

L'écharpe n'est qu'un ornement; mais cet ornement sert à tout. Coiffure pour l'auto, châle contre les courants d'air, tour de cou, ceinture, bonnet — blouse au besoin ; et quel jeu ravissant, du bout des doigts, avec le gland qui la termine, tandis que, dans l'indécision, Glycère écoute, l'œil baissé, dans une embrasure, les tendres propos d'un ami pressant ! Car les dames ont bien de la chance, qui ont toujours pour occuper leurs mains oisives, un mouchoir ou un éventail, un sac, un carnet de bal, un bouquet, ou le bout d'une écharpe... Au lieu que nous, que faire de nos mains inutiles, sauf à les mettre dans nos poches ?

... Phillis, qui lit par dessus mon épaule, hausse les siennes, et trouve oiseux ce bavardage : " D'abord, vous n'y entendez rien, mon pauvre Nicolas. Et si vous croyez que vos lectrices seront bien avancées, après vous avoir lu..." — " Voulez-



vous ma place, Phillis? qu'y diriez-vous, je vous prie?"

— Je n'irais pas par quatre chemins, Nicolas. Je dirais simplement ceci :

"Cette année, on portera l'écharpe. Elle sera large, sinueuse, à grands plis, longue, et d'une parfaite souplesse, telle que, nouée autour de la taille, les extrémités en pourront flotter sur les bras, s'enrouler même autour du cou, un pan vous recouvrant la tête. Ou bien on se la jettera sur les épaules, à la façon d'un châle. On la choisira dans les tissus les plus divers, la soie, le tulle, la mousseline, le velours ou la laine, en fourrure ou en effilés.

"Elle sera lamée d'or ou d'argent, brochée, unie, peinte ou brodée de perles, d'oiseaux, de fleurs, de personnages, garnie de singe ou de plumes d'autruche, terminée de pompons et de glands. On la voudra en harmonie avec la robe et la coiffure, ou bien toute blanche — ou dans les

tons les plus nouveaux : soufre, citron, vert poison, rouille ou cornaline. Elle sera bonne pour la ville et la soirée, le bal, la promenade et la ruelle, pour l'intérieur ou le grand air. Enfin on s'en servira comme bon semblera, pourvu qu'on s'en serve. Ainsi le veut la mode. Un point."

— C'est tout, Phillis ?

Mais Phillis, occupée à sertir ses ongles, ne répondit qu'un peu plus tard à ma question.

— Bien sûr, c'est tout, dit-elle.

Puis :

— C'est étonnant comme les hommes montrent peu d'imagination, quand il s'agit de choses sérieuses.

Nicolas BONNECHOSE.

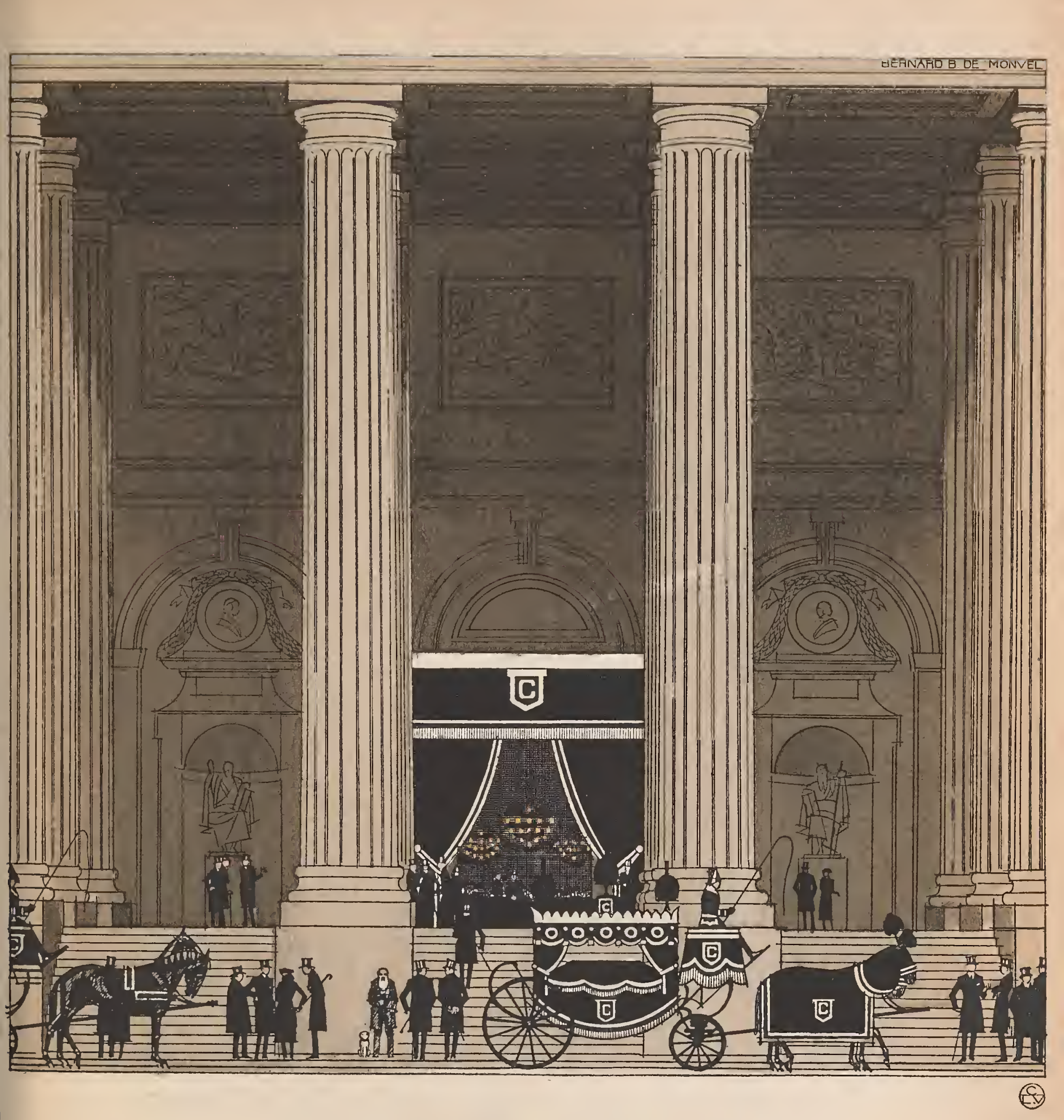




MONSIEUR EST-IL RENTRÉ?

Robe d'après-midi en "Kasha" et "Djersador", de Rodier





LE DERNIER CARROSSE



"JAMAIS PRÊTES!"
ou
LE PREMIER ACTE SACRIFIE

Robes de chez soi, de Becker et fils



HINDOUSTAN

Robe-manteau, de Paul Poiret



ENFIN ! QU'AVEZ-VOUS, CHÈRE AMIE ?...

OU

LES NERFS

Robe de dîners, de Worth



LE MIROIR OVALE

Robe du soir, de Beer



LA COIFFURE ESPAGNOLE

Robe du soir, de Dœuillet



"IL N'A PAS PLEURÉ"

ou

NOTRE DÉFENSEUR DE DEMAIN

Robe de style et robe de baptême, de Jeanne Lanvin

TOILES DE TOURNON
LAMPAS, BROCARTS
ET
BROCATELLES

DESSINÉS PAR
RAOUL DUFY
ÉXÉCUTÉS PAR
BIANCHINI
ET FÉRIER



" LE TENNIS "

Toile de Tournon



" LONGCHAMP "

Brocart



" PÉGASE "

Brocart



" LES FRUITS "

Brocatelle



" LA JUNGLE "

Lampas



" LES ARUMS "

Toile de Tournon

EXPLICATION DES PLANCHES

✣ ✣ ✣

Pl. 56. — *Robe d'après-midi en " Kasha " et en " Djersador d'Ispahal ", tissus de Rodier. Le col et les manchettes sont en " Pelissa ", imitation de fourrure en soie végétale*

✣

Pl. 57. — Le dernier Carrosse.

✣

Pl. 58. — *Une robe de " chez soi " en velours " chiffon " garnie de broderie de laine dite " Ghiorde ". Et une robe de repos en velours " chiffon ". — Modèles de Becker et fils.*

✣

Pl. 59. — *Voici, de Paul Poiret, une robe en velours frappé marron et or; fourrure de panthère. Le manteau est en peluche couleur marron, avec une ceinture de cuir marron et or.*

✣

Pl. 60. — *Cette robe de dîners, de Worth, est composée d'un fourreau de satin noir bordé de ruban bleu " Nattier " et voilé de tulle noir. La ceinture est de roses dégradées piquées sur un ruban noir.*

✣

Pl. 61. — *De Beer, une robe du soir en velours noir, garnie de diamant et de jais, sur un fond de lamé d'argent.*

✣

Pl. 62. — *Robe du soir, de Dœuillet, en velours noir. Les pans sont doublés d'argent. Une sorte de pompon en plumes d'autruche, à hauteur de la ceinture, tombe sur le côté.*

✣

Pl. 63. — *Une robe de style tout en tulle brodé de petits dessins d'argent. A la ceinture, une cocarde de petites roses d'où s'échappe un flot de ruban rose qui dépasse un peu le bas de la jupe. Cette robe, de Jeanne Lanvin, fut portée à* l'Olympia, *par Mme René Fauchois.*

✣

Planches de XXXVII à XL. — *Etoffes d'ameublement dessinées par Raoul Dufy et exécutées par Bianchini et Férier :* Planche XXXVII. " Longchamp " *(brocart).* — XXXVIII. " Pégase " *(brocart).* — XXXIX. " Les Fruits " *(brocatelle).* — XL. " La Jungle " *(lampas).*

✣ ✣

Imp. Studium. *Marcel Rottembourg, Gérant.*

SOMMAIRE DU NUMÉRO 9

Mil-neuf-cent-vingt — 3e Année

PLANCHES HORS-TEXTE





On sale at all the most exclusive houses in the United Kindom.
American address : 630, Fifth Avenue - NEW-YORK



LA RÉCOMPENSE DIFFÉRÉE

Ameublements de Style

Chez MERCIER Frères

Tapissiers-Décorateurs

100, Rue du Faubourg Saint-Antoine :: PARIS

"L'Infidèle"

un parfum de



Paris



LES FRIMAS DÉDAIGNÉS

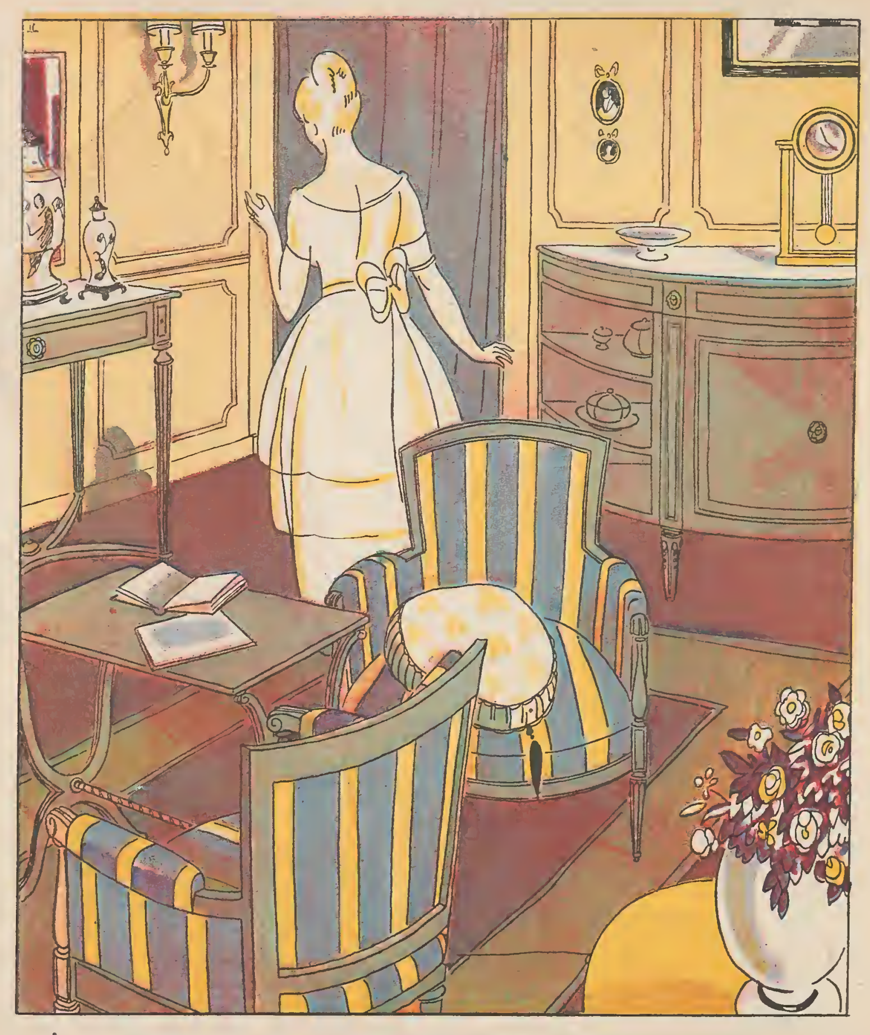
Manteau de Fourrure de WEIL

PARIS 4, Rue Sainte-Anne, 4 PARIS



LA BOHÈME
Parfum enivrant
La Bohème Arly
Arly
Paris - 15, rue Royale
E.H.


la Mode
masculine
chez
BARCLAY
Tailor
18 & 20, Avenue de l'Opéra
PARIS



Décoration - Ameublement

HORACE TREMBLEY

Rue des Mathurins, 40. — PARIS VIIIe



LE SAC NOUVEAU

1, Rue de la Paix **MAPPIN & WEBB** (France) *Ltd.* PARIS

BIJOUTERIE — ORFÈVRERIE

LONDRES ◻ BIARRITZ ◻ NICE ◻ MONTE-CARLO



Pronostics

Juste Percier, " homme d'un certain âge ", personne ne le connaît à Paris. Il y demeure cependant depuis bientôt un demi-siècle, et ses parents, ses grands-parents y demeuraient aussi. Les quelques gens qui le fréquentent ont, pour lui, à la fois de l'amitié et une sorte de vénération. En principe, il vend, dans le quartier du Temple, du papier peint; et il ressemble à un petit notaire pour familles obscures. Mais vous l'avez croisé vingt fois sans le remarquer: Juste Percier, avec une obstination modeste, suit fidèlement les ventes à l'Hôtel et chez Georges Petit; toutes les expositions, tous les concerts, et il connaît les livres d'hier, d'aujourd'hui et de demain.

Juste est le type de l'Amateur, celui qui " ne se pique de rien " et qui connaît tout. Ce petit personnage, dont vous

diriez, à le voir, qu'il est expéditionnaire à la Préfecture ou scribe dans quelque administration, est cependant l'homme qui, depuis plus de vingt ans, a suggéré, préparé, prédit, à Paris, toutes les modes de l'esprit et du goût.

Tout ce qu'un petit groupe de gens " avertis " offre chaque année à l'appréciation aveugle et soumise des " snobs ", Juste Percier l'aimait, le dégustait avant que personne (ou presque) en parlât.

Vous êtes trop jeune, Madame, pour soupçonner qu'il y a eu une époque où les mobiliers n'étaient pas Louis XVI ; trop jeune même pour vous souvenir du temps où l'on ne trouvait pas chez tous les tapissiers et chez tous les antiquaires des laques de Coromandel et des miniatures persanes, des peintures chinoises et des pots coréens. Eh bien, j'exagère peu si je dis que, sans l'humble Juste, le style Louis XVI en 1890, et l'Extrême-Orient, aux environs de 1910, eussent connu de moins retentissantes destinées.

Dans le petit groupe qui l'entoure, les uns sont ses amis, les autres ses exploiteurs. Ces exploiteurs (sont-ils une douzaine ?), lancent " dans la société parisienne " les goûts nouveaux. Ces arbitres prennent leur mot d'ordre dans un petit café caché dans l'ombre de Saint-Nicolas-des-Champs, où Juste, chaque jour, va boire, avant le dîner, un verre d'un certain Madère qui s'appelle, là, le " Madère de Monsieur Juste ". C'est un Madère excellent.

Autour de ce Madère, avant la guerre, Juste a parlé pour la première fois, un soir de printemps, de Nicolas Poussin et de Piranèse. Et vous savez, n'est-ce pas, que les " gens du monde " font maintenant profession d'aimer Piranèse et

Nicolas Poussin. Presque en même temps, il célébra les beautés délicates et riantes de ces meubles peints que l'on fit beaucoup à Venise, lorsque Goldoni et Casanova y vivaient. Or, vous n'gnorez point que ces meubles, qui valaient jadis cinq ou dix louis dans les petites boutiques sans nom de Venise, sont actuellement hors de prix (et généralement modernes) dans les palais du Grand-Canal où les fastueux antiquaires soudoient ou chagrinent les fantômes.

De qui parle, en ce moment, Rue Gridaine, le subtil Juste Percier?

Vous saurez avant tout le monde, Madame, que Percier, pour l'heure, s'occupe presque seulement de musique. D'abord, son vieil amour pour Mozart est en recrudescence. Et vous allez assister à un regain de Mozart, n'en doutez pas. On va aimer *Don Juan*, plus que la Tétralogie (si "démodée"); et toute la musique de chambre de Mozart va être préférée aux quatuors de Beethoven eux-mêmes. Si le quatuor Poulet veut faire, pour le " dieu de Salzbourg ", ce que le quatuor Capet a si bien fait pour le " titan de Bonn ", la fortune de cet excellent quatuor est assurée.

Mais, cette mode mozartienne, on pouvait à demi la deviner, l'an dernier déjà. Juste Percier, sachez-le, égale à Mozart le Cimarosa du *Matrimonio Segreto,* et parle, à propos de ce musicien, d'un " Ariel latin ". Enfin, l'autre jour, Juste a négligemment raconté qu'il venait de découvrir la *Messe du Sacre* de Cherubini. Madame, quand vous entendrez parler de Cherubini, demain, n'ayez pas l'air trop étonnée. Il ne s'agira pas d'un nouveau restaurateur italien, ou, plutôt, d'un nouveau "traiteur" (il n'y a plus de restaurateurs, il y a des "traiteurs"). Chérubini est un musicien oublié qui fut, voici cent ans, très célèbre et très honoré. Il y a un portrait de

lui, au Louvre, par Ingres : Ce vieux monsieur si triste, qui a derrière lui une Muse qui fait semblant de lui enlever sa " moumoutte "...

En peinture, je vous annonce que d'ici dix-huit mois Cabanel et Baudry auront du talent. Il paraît qu'il y a des portraits de femmes, par Cabanel, qui sont aussi beaux que des Bronzino; quant à Baudry, nous eûmes tout à fait tort, dit Juste Percier, jusqu'à présent, de ne pas quitter notre loge, à l'Opéra, pour aller lever le nez dans le foyer de ce théâtre, et dont le plafond n'est pas plus mal que certains plafonds que Véronèse, en Italie, fit peindre par ses élèves.

Les antennes littéraires de Juste Percier ne sont pas moins sensibles et délicates que ses antennes artistiques. Ce vieil amateur, qui a été le premier, jadis, à parler de Marceline Desbordes-Valmore et de Gobineau, s'intéresse tout particulièrement, aujourd'hui, aux vers de Vauquelin de La Fresnaye, poëte du temps de Henri III, qu'il faudra prochainement, Madame, que vous n'ignoriez plus. Prochainement aussi, vous apprendrez que Théodore de Banville a écrit une prose admirable, et vous aurez les *Lettres Chimériques* de ce dernier sur votre table. Enfin, je signale à votre curiosité le conteur P.-J. Stahl, dont Percier a dit qu'il avait autant d'esprit que Musset et que Heine, ses contemporains.

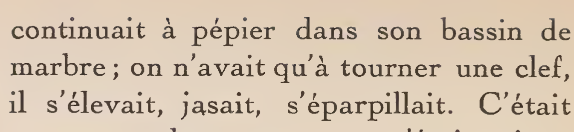
Notre souhait serait que Juste Percier collaborât à cette *Gazette*. Il écrit bien. Il y a eu, sur votre table, naguère, un livre un moment fameux, et d'un écrivain qui, depuis, n'a pas donné grand'chose. On m'a affirmé que ce livre, tout baigné d'une grâce mystérieuse et triste, était de notre Juste Percier.

Jean-Louis Vaudoyer.

PLUMAGES

DANS mon enfance, il y avait un beau jardin provincial, et dans ce jardin, une volière. Dans mon enfance, il y avait aussi un grand chagrin. C'est que cette volière était vide. Mais depuis si longtemps qu'elle l'était, quelque plume pourtant, demeurée accrochée au grillage, parlait encore pour moi du menu peuple volant qu'elle avait autrefois contenu. Ainsi, sans voix, sans vie, inhabitée, cette vaste cage plaisait à mon cœur : j'y menais rêver mille songeries. Je la supposais pleine d'ailes, de cris, de ramages, de couleurs changeantes, venues des confins du monde, réunies là pour le plaisir des yeux. Seul, un jet d'eau





continuait à pépier dans son bassin de marbre ; on n'avait qu'à tourner une clef, il s'élevait, jasait, s'éparpillait. C'était charmant — et c'était triste. On me disait que depuis longtemps cette volière ne servait plus. — « Pourquoi ? » demandais-je. Et l'on me répondait : « C'est parce qu'il n'y a plus d'oiseaux. »

On s'aperçoit tardivement qu'à tous les "pourquoi" de notre enfance, les "parce que" distraits des bons vieillards qui ont veillé sur elle n'ont jamais donné qu'une réponse insuffisante, qui n'expliquait rien. Je sais aujourd'hui pour quelle raison il n'y a plus assez d'oiseaux par le vaste monde pour en pouvoir peupler dans les jardins ces volières vidées. C'est qu'on a besoin de leurs ailes et de leurs huppes pour orner les robes des belles madames. Et c'est pour nous plaire avec leurs chapeaux, leurs éventails et leurs écharpes que l'aigrette, le flamant rose, l'autruche et le bengali vont bientôt, dit-on, disparaître, et s'en aller rejoindre dans la mémoire poussiéreuse

des zoologistes le souvenir lointain du ptérodactyle et de l'iguanodon.

C'est peut-être très bien ainsi. Je connais une personne charmante, à qui certes l'idée d'écraser une mouche ferait mal au cœur, tellement elle a l'âme bonne, qui ne s'est jamais demandé combien de massacres, de tueries représentait sa robe la plus délicate, chargée — si légèrement ! — de vos dépouilles colorées, ô oiseaux des îles !... Et si, malgré soi, on l'y fait songer, elle en prend son parti, ma foi, philosophiquement. — « Bah ! que voulez-vous, dit-elle, c'est la vie... »

Et comme elle sourit, en disant cela, et qu'elle est charmante, et la grâce même, il faudrait avoir le goût bien misogyne et inhumain, pour trouver en somme qu'elle ne serait point du tout femme, si à tant de raisons de plaire elle n'ajoutait la cruauté.

Au reste, si la volière de mon enfance était vide, je m'en consolai, avec l'âge. Il y en a d'autres. Et nos salons, et tant d'endroits où l'on boit le *tea*, ne sont-ce pas volières ? Mêmes ramages, et, aujourd'hui, mêmes plumages. On dit que les oiseaux émigrent : en voilà la preuve. Ils émigrent, et ils se transforment ;

les ornithologues disent mieux : ils muent. Ainsi la mode, comme les redoutables fées des contes, excelle à modifier l'aspect de nos belles princesses. Transfiguration continue à vue, et charmante! Quelle est donc cette ourse inouïe, cette visonne fabuleuse qui descend de sa Royce, empaquetée dans cet épais pelage ? Toc! la peau tombe, et c'est un colibri, un ibis rose, parfois même à nos yeux éblouis c'est l'oiseau bleu lui-même qui paraît. Et pas sauvage. Il ne faut, pour l'apprivoiser, qu'une poignée de mil (en billets, de préférence), le moindre sautoir. Car les poules ont beaucoup changé depuis le fabuliste ; et quand il leur arrive — *escam quaerens* — de tomber sur un collier de perles, ma foi, elles ont appris à s'en servir.

Cette mode est exquise. Il ne manquait qu'un peu de plumes à nos amies légères. Les en voilà pourvues. — Toutefois, il faudra faire attention à ne pas leur laisser les ailes devenir trop longues. Elles finiraient par s'envoler.

Nicolas BONNECHOSE.

GÉOGRAPHIE VESTIMENTAIRE

PEUT-ÊTRE, chère amie, en contemplant vos robes successives, finirai-je par apprendre la géographie, que ni l'éloquence de mon bon professeur M. Duplessis-Kergomard, ni les fabuleuses couleurs des atlas Vidal-Lablache ne réussirent, au Lycée, à me faire entrer dans la cervelle. Quand vous vous habillez pour aller à la Comédie ou au Salon, l'Europe se déplace avec vous. Naguère vous portiez le Japon dans vos manches ; ce matin la Turquie parfumait vos babouches ; ce soir, parmi les broderies de votre jupe s'inscrivent les



merveilles de Bratislava et de Zagreb, et la Moravie dort dans votre manchon comme un petit King Charles.

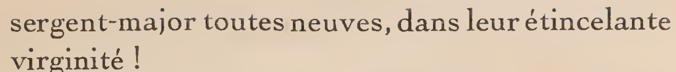


C'est très instructif. Rien qu'en jetant un coup d'œil sur votre chapeau rond à gland bleu, j'apprends, mieux que par les dictionnaires, que les Slovaques peuplent le territoire compris entre le Danube et la Tatra. Je retrouve dans vos fourrures bohémiennes l'odeur des sapins de l'Erzgebirge, et dans les brandebourgs de votre épaisse houppelande de laine blanche, pareille au *szür* dont les marchands de fromages du Mont des Géants se couvrent par le mauvais temps, il me semble que sont restées accrochées quelques strophes de l'épopée de la princesse Libousza :



... Wellawa, Wellawa, pourquoi les eaux sont-elles troubles,
Et pourquoi les vagues roulent-elles cette écume couleur de neige?
Est-ce que les vents méchants ont tondu les flots comme la laine d'un troupeau,
Ou bien ont-ils effeuillé sur ton sein tous les nuages du vaste ciel?

Je vous sais gré de cet enseignement profitable. Cela me rajeunit et me reporte sur les bancs de ces classes d'autrefois, — ah ! que l'encre rouge sentait bon, et que j'avais de plaisir à faire sauter dans mes paumes les plumes



sergent-major toutes neuves, dans leur étincelante virginité !

Mais vous n'avez pas l'air, chère amie, plus enchantée que ça d'être comparée à une école primaire. Votre antiutilitarisme s'en émeut : une mode didactique, de la pédagogie dans des chiffons ! Vos cheveux s'en dressent d'horreur.

Pourtant le cinéma fait bien du film documentaire ; pourquoi la mode ne s'amuserait-elle pas à instruire ? Ne vous souvenez-vous pas qu'au temps de Charles d'Orléans les seigneurs portaient, brodées sur la soie ou le velours de leurs vêtements, des pages de musique ou de belles maximes ? Cette mode mariait fort spirituellement l'agréable et l'utile, et je verrais revenir avec satisfaction le goût de ces solfèges ambulants, de ces vivantes rhétoriques. Comme mon esprit s'enrichirait vite, et comme je deviendrais volontiers philosophe si, baisant le satin de vos épaules, je rencontrais sous mes lèvres une sentence de Marc-Aurèle, toute chaude et odorante ; si, du manteau à la chemisette, je pouvais en vous



déshabillant refaire mes humanités !

Mais laissons là ces rêveries et revenons à notre géographie vestimentaire. Savez-vous que vous renouvelez, sans avoir l'air d'y prendre garde, l'exploit d'Atlas, qui portait le globe terrestre à son gilet comme une modeste breloque. Baudelaire, qui se plaisait à fourrager dans la toison crépue de sa négresse, prétendait découvrir « *un hémisphère dans une chevelure* ». Pour moi, c'est le long des plis de votre robe que je fais mes plus longs voyages. En ce moment, grâce à vous, je suis à Prague et me laisse glisser au fil de la Moldau. Demain je traverserai peut-être la Grèce et m'embarquerai pour Cythère. Vous êtes, chère amie, la plus aimable des mappemondes.

Georges-Armand
MASSON.



Versailles qui dort

QUELQUES chocs de cristal. Ce sont des voix et leurs espoirs d'Avant-Dormir, d'élégants souhaits, des billets de sommeil valables jusqu'à ce demain de 1920.

Sur la Nuit où sont des arbres et des eaux, la lune met sa plaque d'identité. Le vent ne respire plus. L'écorce et la pierre font des marbres.

Souffleur aux cerveaux l'invisible des songes demande : "Est-ce aujourd'hui? Est-ce autrefois?"

L'eau est sans âge et toujours il y a la lune avec sa plage.

Fidélité du Parc à l'Autrefois des Soirs.

Voici, Hors-texte en l'herbe la page d'eau du grand canal. Tout le reste de l'album est relié. Les fontaines et les bassins sont des feuillets qui se suivent avec des images nautiques et des marges d'allées.

Meurt en ses branches, de faîte en faîte, un Automne sans date et le Château se retranche de la lune.....

Dieu veuille Majesté vous laisser bien dormir.

— J'ai parcouru l'Automne de cette nuit et nul ô Louis XIV ne profane le Parc. De solitude en solitude, le Silence a transmis l'ordre de se taire.

La haute Garde forestière se dépouille avec honneur et Votre Jardin — c'est ainsi comme pour vous aimer — s'effeuille cœur à cœur.

Dans un bosquet habité par la grâce d'un visage d'Amour, désobéit seul à la saison, un tendre arbuste. Son geste de branches implore, son geste qui appelle des feuilles perdues.

— Un nuage enfle la joue de la lune et tout se tache. Disparaissent peu à peu les ondes sages et leurs hôtes et fond aussi l'orgueil de Neptune qui a voulu plus d'eau que les autres. Les arbres montent aux nues en ballons d'ombres.

Deuil.

Versailles! Versailles! Il n'y a plus rien en ce stérile instant.

La lune vient de faire au nuage ennemi une blessure d'argent et maintenant elle dépèce l'énorme morceau de tristesse. De secondes en secondes des clartés trouvent des pierres.

Enfin les fenêtres du Château et la lune se regardent en face. Elles s'aveuglent.

Sire, votre Domaine et tout le ciel sont blancs. J'ai trouvé dans le Parc un vrai chemin de terre qui monte par l'horizon jusqu'à la lune. Là-bas il doit y avoir des présences.

VERSAILLES-LE-PARC 1920. — J'aurai donc osé, Majesté, si ce n'est pas Autrefois, vous rendre compte d'Aujourd'hui. Je ne vous parlerai pas des Journées. L'on



n'y comprend guère pourquoi votre Château ne s'est pas écroulé, pourquoi les arbres ne sont pas morts, pourquoi les grandes eaux même, dans le soleil, jouent. Veuillez imaginer que ce spectacle est donné parmi des hommes qui portent veston court, pantalon jusqu'aux chevilles et talons bas.

Votre Majesté se consolera peut-être de ces choses en sachant que les nuits sont identiques à celles de son époque. Elle pourrait y figurer sans que nul ne soit surpris.

Elle pourrait même — et sa promenade ne serait pas troublée — assister dès l'Après-lune au réveil de Trianon.

Seigneur en Cendres, vous pouvez venir à Versailles chaque nuit jusqu'à l'Aube, mais le Soleil n'est plus à vous.

Marcel DUMINY.





EN PARTIE DOUBLE

Je me souviens des belles après-midi d'hiver où, quand j'étais petit garçon, on me menait, à Auteuil, sur la butte Mortemart. Le pesage d'Auteuil est délicieux; les pentes, depuis les tribunes jusqu'à la haie d'arrivée et jusqu'à la rivière du huit, ont cette courbe onduleuse et molle qu'ont les plus douces collines de la campagne française, l'herbe est verte sous les arbres dénudés, le brouillard est frais sous le soleil pâle; une brume sort des naseaux des chevaux. Parmi les gens qui demandaient la cote rose et la cote jaune, je jouais aussi, mais aux billes.



Et je donnais de bons tuyaux. A onze ans, j'indiquai pour le Grand Prix, *Semendria,* qui fit



330 francs pour 10 francs. Malheureusement, je ne l'avais pas joué. En ce temps-là, je n'avais jamais dix francs à la fois...

C'est tout de même là que j'ai pris le goût invincible des beaux chevaux, des folles galopades, des brillantes couleurs et des vives casaques... Une entre autres, celle de l'écurie Thiébaux, m'a toujours frappé. Le programme indiquait : Mi-noire, mi-rose, toque idem. Et c'était très amusant, parce que le jockey, qui filait, rose, sur la piste des fortifications, devenait brusquement noir, après le tournant, se présentant de l'autre côté; et on le perdait dans le peloton...

Tout Paris va-t-il porter l'ancienne casaque de l'écurie Thiébaux, ou celle de Wysocki, qui était verte et rose? On parle beaucoup des robes *mi-parties*. Et, ce qui est plus grave, on en voit...

Les robes de deux couleurs se diviseront-elles en long, en large, en travers? Peu importe; elles *seront* bicolores.



Il est seulement étonnant que cette mode n'ait pas été inventée plus tôt. Car enfin, nous avons eu des pièces médiévales, au théâtre, ces temps-ci. Nous avons eu de ces spectacles que le public qualifie de « moyenâgeux ». Je ne parle pas de *Gringoire*. Mais l'opéra, et même l'opérette, nous en donnent tous les jours des exemples.

Et le Moyen Age, pour la foule, est une époque obscure, inexpliquée, où tout le monde s'habillait comme devaient s'habiller plus tard les jockeys de l'écurie Thiébaux, où les gens les plus sérieux portaient invariablement un maillot mi-parti : une jambe rose, l'autre verte...

Ne croit-on pas que ce genre ait été à l'époque, un peu bouffon ?

Ne craint-on pas qu'il ait été, pour parler techniquement, un peu... fol ?

Mais peu importe que nous imitions les fous au lieu des sages ! Est-ce que le bariolage des habits n'est pas, en ces temps absurdes où nous vivons, le symbole du trouble des âmes ?

Autrefois, une jeune veuve passait insensiblement du noir au gris pour





ne venir que progressivement au blanc. Maintenant, elle s'affichera soudainement, un beau jour, en mi-noir mi-blanc. C'est la couleur du signal carré, croyons-nous, au pont de Juvisy, qui veut dire qu'il faut aller lentement, mais que la voie est libre...

Quelles merveilles les Parisiennes pourront inventer en ce sens ! J'ai confiance en elles...

Je vois d'ici la robe de la dame qui ira aux courses avec un ami et un raseur. Mi-brun, mi-bleu... Côté du raseur : le brun couleur conversation sur la vie chère, histoires de province, santé des tantes ; et, pour l'ami, le côté bleu, nuance fumée de thé, couleur des promenades nocturnes au printemps, du silence et des abat-jour, — et des pneumatiques qui décommandent...



Hervé LAUWICK.



LA MODERNE HÉLOISE OU LETTRES DE DEUX AMANTS HABITANS UN VILLAGE AU PIED DES ALPES (A L'OCCASION DES SPORTS D'HIVER)

Saint-Preux à Julie.

Avez-vous fait, Julie, le serment de me désespérer; m'avez-vous conduit jusqu'au pied de ces montagnes, en ce pays glacé, uniquement pour me donner du souci, m'agiter le cœur, et me jeter dans une jalousie que je sais bien sans action, mais à laquelle je ne sais pas résister? Je ne devrais pas vous avouer ces tourments : mon orgueil, hélas! n'a point longtemps raison de ma faiblesse. Je me promets de vous laisser agir sans y prendre garde, je me réfugie dans une dignité hautaine, je cherche mon repos dans l'ignorance de vos divertissements, je vais rêver sur les pistes à l'heure que vous n'y êtes plus et je m'enferme dans le fumoir à celle que vous consacrez à la danse. Ah! que n'ai-je avec persistance le courage de cette solitude : un peu d'application dans l'oubli me permettrait peut-être d'atteindre au calme. Mais je ne sais pas monter jusqu'au faîte de ces cimes d'où l'on a une vue apaisée des choses et des êtres; je m'arrête en route, le cœur battant, et je redescends vers vous dans le moment où un effort poursuivi m'aurait peut-être permis de m'en détacher.

Ces agitations, ces peines, ces impatiences ne sauraient me remuer continûment sans m'amener à quelque éclat, sans m'abîmer ou sans détruire le sentiment que je ressens, pour mon malheur, à votre endroit. M'expliquerez-vous enfin quel est votre jeu? Si votre mère, Madame d'Etanges, se trouvait là elle vous remontrerait que ce n'est pas la façon de traiter un honnête homme et qu'à force d'insulter à la sincérité on finit, un jour, par être dupe du mensonge. Ce jour viendra, Julie, et vous serez fort malheureuse. Vous regretterez ce que ma naïveté m'inspirait de dévouement et de tendre attachement.

Rien de ce que j'entreprends ne vous inspire de satisfaction. Il suffit que je témoigne un désir pour que vous le trouviez sans imagination et sans nouveauté : vous n'avez d'attraction que pour les jeunes audacieux qui vous proposent d'absurdes folies. Est-il une entreprise dangereuse, un parcours de luge qui vous mette en péril, des bonds en skis, qui vous portent aux bords des abîmes, il faut que vous y participiez. Si j'essaye de ralentir votre zèle, si mon amour se fait soudain fraternel pour vous interdire une imprudence, vous avez façon de me répondre qui m'inonde d'amertume et me remplit de chagrin.

L'autre matin, j'arrive en ces lieux escarpés, qu'on nomme *la corde de l'ours.* Je me flattais d'y rêver sans trop songer à vous, lorsque tout à coup, je vois dévaler des hauteurs un traîneau qui filait comme flèche dans l'air. Vous y étiez ; je ne mis pas un long temps à reconnaître votre jolie personne, enfouie dans ce singulier manteau d'agneau qui vous transforme en un petit animal gris parmi la blancheur





des neiges. Un instant, un massif vous dérobe à mes yeux — vous et vos compagnons. Puis vous réapparaissez : cette machine avance avec une force effroyable. Je vois bien que votre conducteur n'en est plus le maître. Il aborde le tournant sans guider, son char se dresse presque sur le flanc du mont et retombe lourdement en faisant un sillage dans les neiges et en les soulevant derrière lui comme des vagues marines. Je vous croyais morte, pour le moins atrocement meurtrie. J'accours, prêt à vous donner mes soins aux uns et aux autres. Vous formiez à terre à vous trois, un assemblage, un tableau que je tremblais de trouver tragique. Vous étiez toute blanche de neige, sauf le nez, tout rouge dans vos foulards de laine. Ciel qu'allais-je voir? N'aviez-vous pas déjà perdu tout sentiment? Ah! Julie, se peut-il? Vous étiez proprement dans les bras de ce peintre tchèque, les pieds sur les épaules de ce danseur russe, et vous leur disiez :

— A quatre-vingts à l'heure! Tout est permis pourvu que cela réussisse !

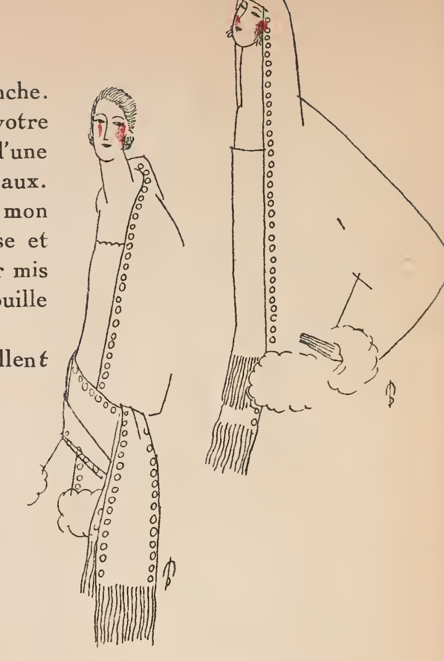
J'étais dévoré de confusion, de rage et de douleur. Le soir vous dansiez en robe de soie. Vous aviez abandonné vos laines, vos fourrures, vos *sweaters*, comme vous dites, hérissés de poils rugueux, mais vous aviez gardé le même cœur indifférent, la même âme glacée. Prenez-y garde, Julie ; le plus pur amour est comme la neige. A force de le triturer, vous le retrouverez fondu dans vos petites mains, — sale et noirci. Craignez qu'il soit trop tard pour le regretter.

Julie à Saint-Preux.

Vous êtes ridicule, mon ami. Quand on n'aime pas les sports on ne vient pas s'enfermer dans un palace à cinq louis par jour, on ne s'achète pas des chaussettes blanches, des

chemises blanches, des gants de laine blanche.

Je ne vous interdis pas de flirter avec votre amie Mᵉˡˡᵉ S... qui a tour à tour l'air d'une Jeanneton ou d'un épouvantail à moineaux. Laissez-moi mon danseur russe et surtout mon chandail d'agneau, qui est une chose délicieuse et confortable. Le seul inconvénient est d'avoir mis la fourrure dehors: elle prend la neige et mouille terriblement.



Il y a deux fois par semaine un excellent train pour la Côte d'Azur. On y joue à la roulette, et la Comédie et l'Opéra... Mademoiselle L... y donne Werther à Cannes... Si cela vous dit...

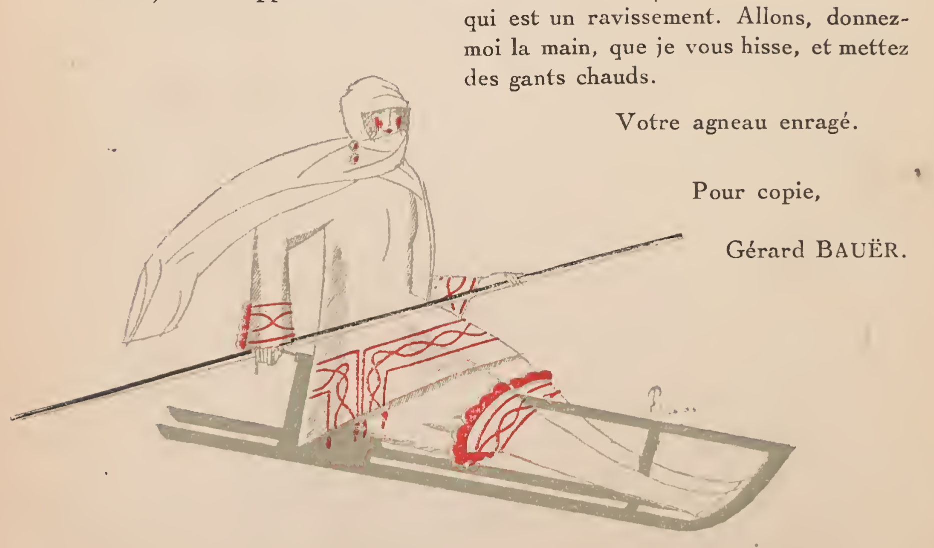
Ne faites pas le grognon. Vous écrivez des lettres comme devait en recevoir mon arrière-grand'mère. Avouez que vous retardez.

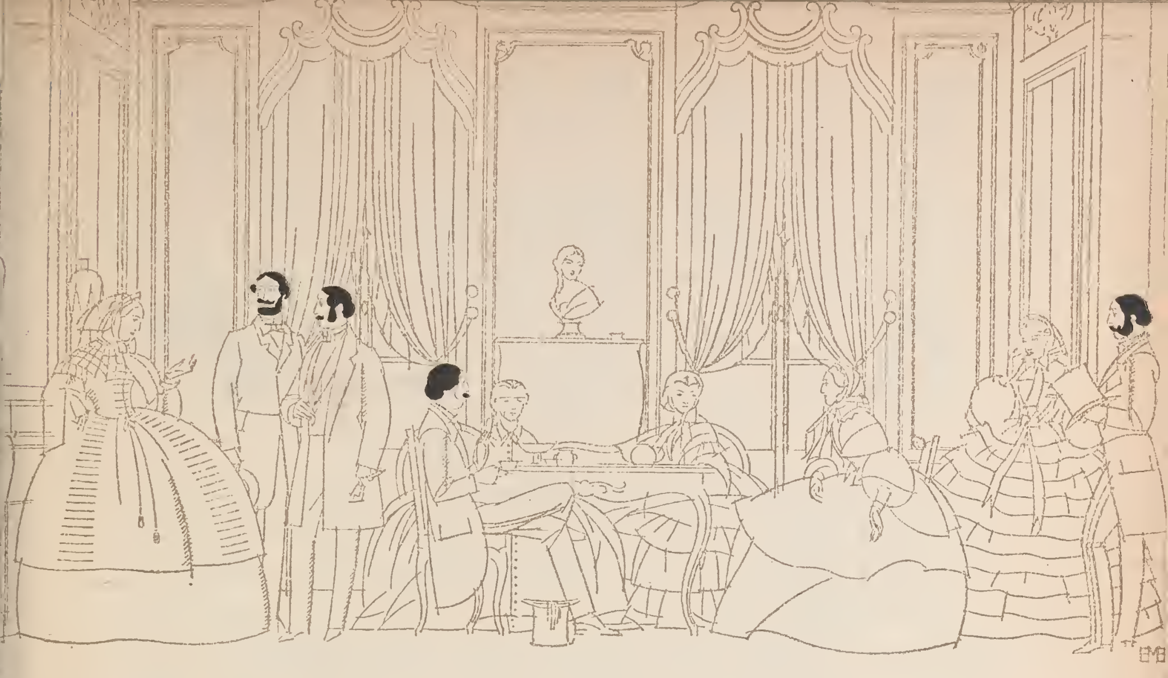
Levez-vous demain à cinq heures et montez, avec moi, jusqu'aux pistes de l'ours. Je vous apprendrai un nouveau saut qui est un ravissement. Allons, donnez-moi la main, que je vous hisse, et mettez des gants chauds.

Votre agneau enragé.

Pour copie,

Gérard BAUËR.

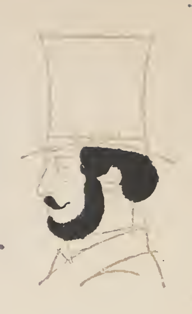




de quelques attributs masculins

« Le plus beau à l'heure présente, note Monsieur de Corberon dans ses mémoires, ce sont les moustaches et la barbe de nos élégants. Il y a du capucin, du lansquenet, du mignon Henri III. Le collier de mon jeune cousin, Astolphe d'Armagne, figure parmi les plus réussis. » Cela se passait vers 1835, époque à laquelle en effet Astolphe brilla d'un éclat incomparable dans les fastes de la vie parisienne. Il eut donc le visage garni d'une barbe florissante, les cheveux artistement roulés, un haut-de-forme qui lui entrait jusqu'aux oreilles. Digne, satisfait, imperturbable, on le vit à la fenêtre des clubs de jockeys, aux bals des Variétés ou dans les salons de Tortoni, absorbant des sorbets et des punchs. Il faisait bon alors explorer le passage des Panoramas où Fleschelle étalait ses bronzes et Lapostolle ses chapeaux ; il n'était pas désagréable de flâner Passage Choiseul où les galants





venaient attendre la sortie des Italiens. Astolphe eut son logis rue Le Peletier, avec des fauteuils gothiques, une pendule gothique, une écritoire gothique et partout, le long des murailles, des gravures de courses évoquant le souvenir d'Epsom et de Newmarket. Vers 1860, Astolphe changea son nom pour celui de Ludovic. Il avait toujours le cheveu abondant, très frisé au-dessus des oreilles, d'agréables moustaches ; mais de sa barbe il n'avait conservé que les favoris, dits favoris en nageoires. Aux favoris il joignit un tuyau de poêle gris, haut comme une tour, des pantalons mastic, un veston pince-nez, saute-en-barque ou montretout ; et, le col à l'air, un monocle dans l'œil, s'en fut aux courses, roulant avec un bruit d'enfer dans son cabriolet azur et argent. Beau temps que celui où il croisait au passage la daumont de Mme de Quinto avec ses jockeys vert-perruche, celle de M. Mercy d'Argenson avec ses jockeys bouton-d'or, et cette autre à rechampis bleus,





livrée à la française, toques bleues de velours et perruques poudrées !



En 1872, néanmoins, il changea sa manière. D'abord il s'appella Paul, plus justement Paupaul, et du coup supprima barbe et favoris, ne gardant que la moustache. Il eut des manches pagodes et des pantalons en pattes d'éléphant, une énorme cravate-plastron et, sur le sommet du crâne, un canotier minuscule qui se maintenait là comme par enchantement. Mabille existait encore et la Grenouillère. Paupaul, chacun le sait, y connut Amanda et chacun sait aussi qu'ils firent de longues promenades en bateau et témoignèrent pour la friture un goût très vif.

On se lasse de tout. Quelques années plus tard Paupaul s'appelait Gaston, adoptait cette fois la barbe en pointe, des bottines effilées, des vestons beaucoup trop courts et des

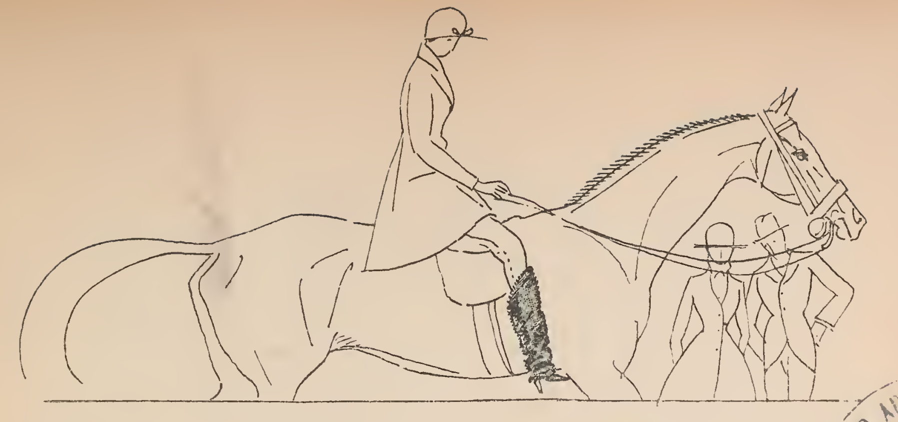




chapeaux en forme d'œuf d'autruche. J'ajoute qu'à partir de cette époque on a peine à le suivre dans ses transformations tant elles se succèdent avec rapidité. En 1896 il ne portait plus que la moustache. En 1900 il n'avait plus ni barbe ni moustache. En 1908 il reportait la moustache dite moustache brosse à dents, et en 1912 il avait une moustache de rien du tout, roulée au petit fer et comme peinte au pinceau. Vint la guerre et cette moustache prit un aspect belliqueux, s'agrémenta de petites pointes courtes et menaçantes. Puis ce fut l'armistice et derechef Gaston modifia sa tenue. En 1920, il porte un habit dont la taille lui vient sous les épaules et des pantalons plissés aux hanches, le tout complété par une moustache réduite cette fois à deux petits triangles de poils blonds ou bruns dont le sommet touche aux narines et la base effleure juste le haut des lèvres.

Mais je connais le jeune homme. Il est capricieux, fantasque et je ne serais pas étonné si l'année prochaine il revenait aux favoris en nageoires ou à la barbe de capucin.

Roger
BOUTET DE MONVEL



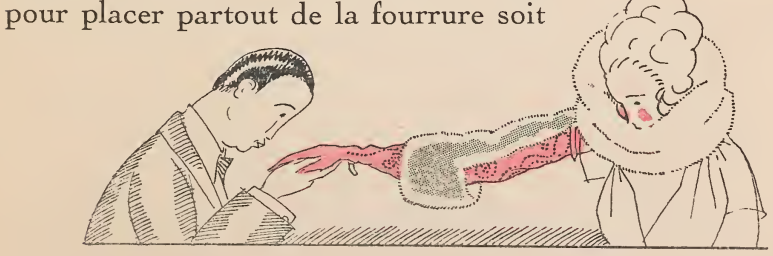
A propos de bottes... et de gants

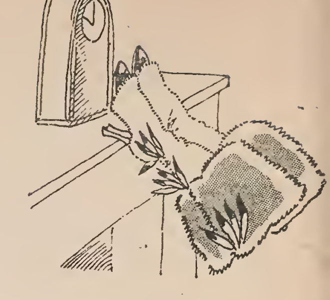
CE titre dévoilera mes intentions, lesquelles sont pures en leur simplicité.

J'aurais pu m'élever à la métaphysique, ou du moins y tâcher, ainsi qu'avec une agréable aisance, et sur les sujets les plus futiles, de ravissants essayistes — j'entends qu'on prenne l'épithète suivant son étroite étymologie — de ravissants essayistes vous le font voir ici-même;

Ou m'abandonner à la poésie en évoquant le frêle souvenir des féeries enfantines, le bon monsieur Perrault, l'agile Cendrillon et ses pantoufles de vair;

Ou encore feindre la naïveté et admirer qu'en nos climats miraculeusement modérés l'instant choisi pour placer partout de la fourrure soit

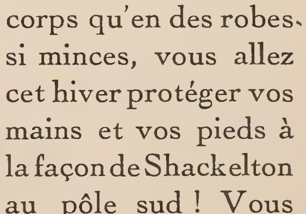




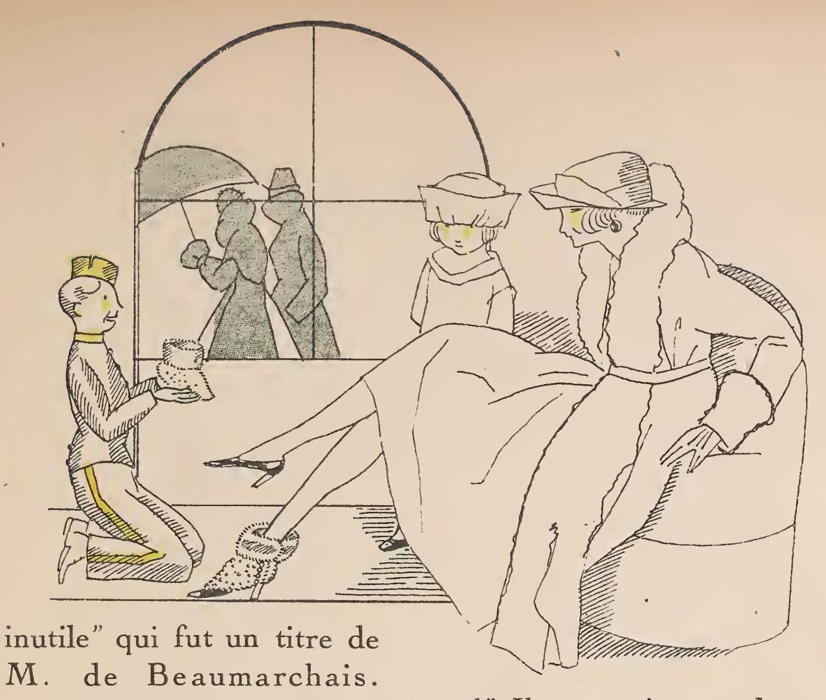
précisément celui que l'on n'en trouve plus nulle part...

Résolument je renonce à la métaphysique et à ses pompes, à la poésie et à ses œuvres, à la naïveté et à ses roueries. Aussi bien un point de vue me paraît-il appréciable : celui de l'honnête homme que nous sommes, vous et moi, et dont les cinq-à-sept sont à la fois un souci certain par notre goût de la réussite, et un agrément que nous nous efforçons tous — je pense — de maintenir quotidien.

Or, j'ai songé tout de suite à vous, mon adorable amie, qui réalisez l'art de porter un nom du meilleur monde et le prénom délicieux de Marie-Madeleine où s'inscrit votre goût du péché. J'ai songé à vous parce que je vous sais attentive aux jeux les plus divers de la mode ; et, je l'avoue, j'ai souri. J'ai saisi que la théorie d'Azaïs et le système des compensations n'étaient pas de vains mots, puisque, vous qui ne drapez votre corps qu'en des robes si minces, vous allez cet hiver protéger vos mains et vos pieds à la façon de Shackelton au pôle sud ! Vous m'êtes apparue blottie dans votre auto douillette et que vous ne quittez que si peu ; et ma joie, qui n'en a été que plus vive, a pris une teinte littéraire en se souvenant de "la Précaution







inutile" qui fut un titre de M. de Beaumarchais.

Je vous entends : "Méchant!" Il est vrai, quand vous viendrez chez moi, votre voiture vous laissera "au coin de la rue", à cent mètres... Quel trajet mon amie ! Vous décrirai-je la scène? Vous courez, non point dans la hâte de ces heures que votre fantaisie veut tour à tour délicates ou passionnées — la modestie et la confiance me commandent de m'en remettre à votre seul caprice — mais simplement parce qu'il est décent de ne pas s'attarder. Vous courez avec vos bottes de mousquetaire, et dans le naïf désir de passer inaperçue : mais l'on se retourne, imprudente, parce que vous avez des gants qui montent jusqu'aux épaules, et que votre coquetterie, je vous en remercie, vous accompagne dans votre péché...



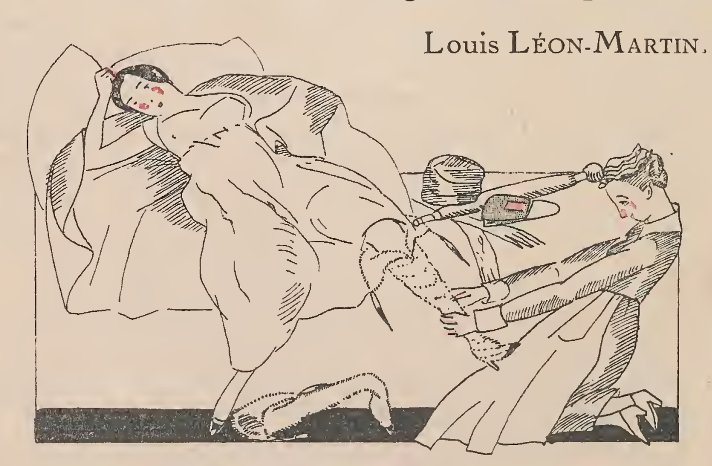


Je vous guettais; je vous ouvre. Vous tombez dans une bergère et moi, dans le même temps, si j'ose à ce point abréger, à vos pieds. Vous êtes ravissante, mon amie, la tête inclinée sur vos fourrures, les yeux agrandis par la course, et le sein, comme on disait au XVIIIe, que je peux croire amoureusement soulevé.

Et soudain, je comprends la vertu de vos bottes fourrées et je les loue et je les bénis! Car voici que je les retire, mon adorable amie, et que votre pied apparaît en un escarpin minuscule et que j'enlève prestement; et voici que je tiens à deux paumes une chose ravissante, douce comme la colombe et vive comme la souris, qui palpite et vit, toute tiède, entre mes mains et n'est plus ce petit glaçon, ce petit glaçon agité, implacable et terrible dont vous jouiez, cruelle et que je redoutais tant, l'an passé, lorsque, l'heure venue, vous vous glissiez enfin près de moi...



Louis LÉON-MARTIN.





...Mon enfant, ma sœur
Songe à la douceur
D'aller là-bas vivre ensemble...

Manteaux inspirés des costumes tchéco-slovaques



LES NEIGES

Costume pour les sports d'hiver, en " agnella " de Rodier



Robe de dîners garnie de ruban

LA FEMME A L'ÉVENTAIL

Robe du soir, de Worth



LA PROMENADE A MONTMARTRE
Ensemble, de Beer



LES EMBARRAS DE PARIS

Manteau d'après-midi, de Dœuillet





SI ON RENTRAIT GOUTER...

Tailleur et Robes d'enfant, de Jeanne Lanvin



L'HEURE DU RENDEZ-VOUS

Manteau d'après-midi, de Paul Poiret

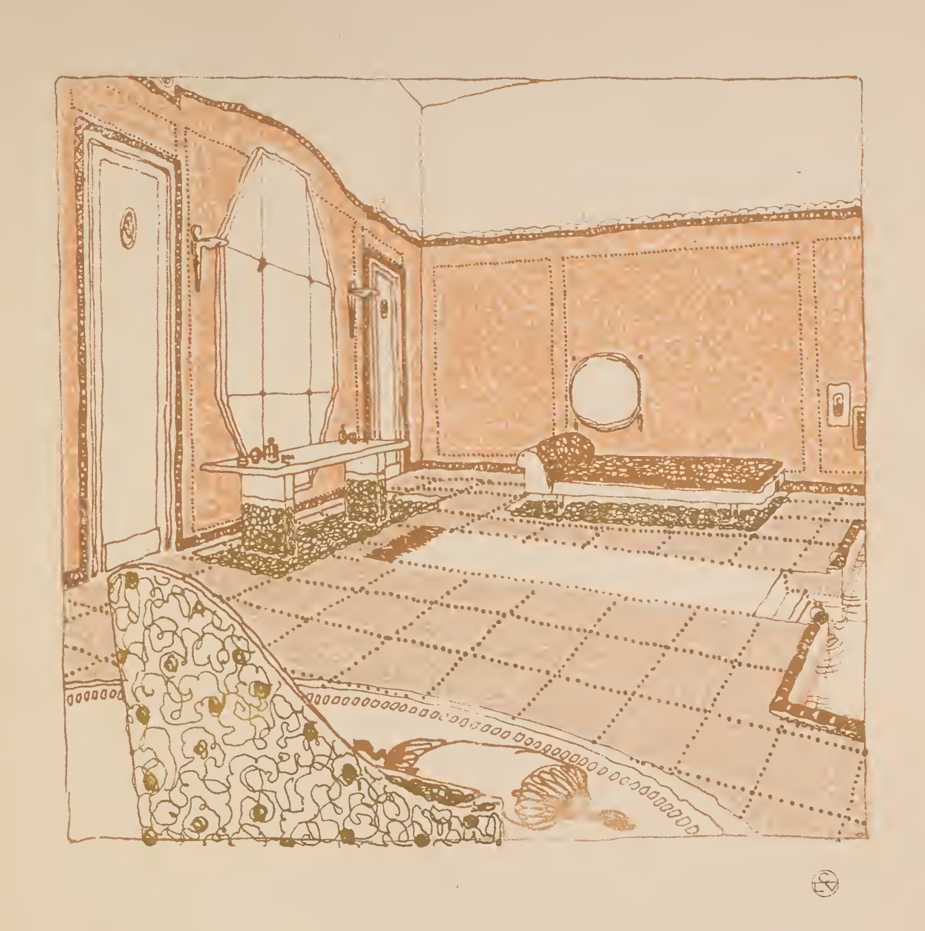
Une Salle de Bains

et deux pages de croquis

par

Ruhlmann

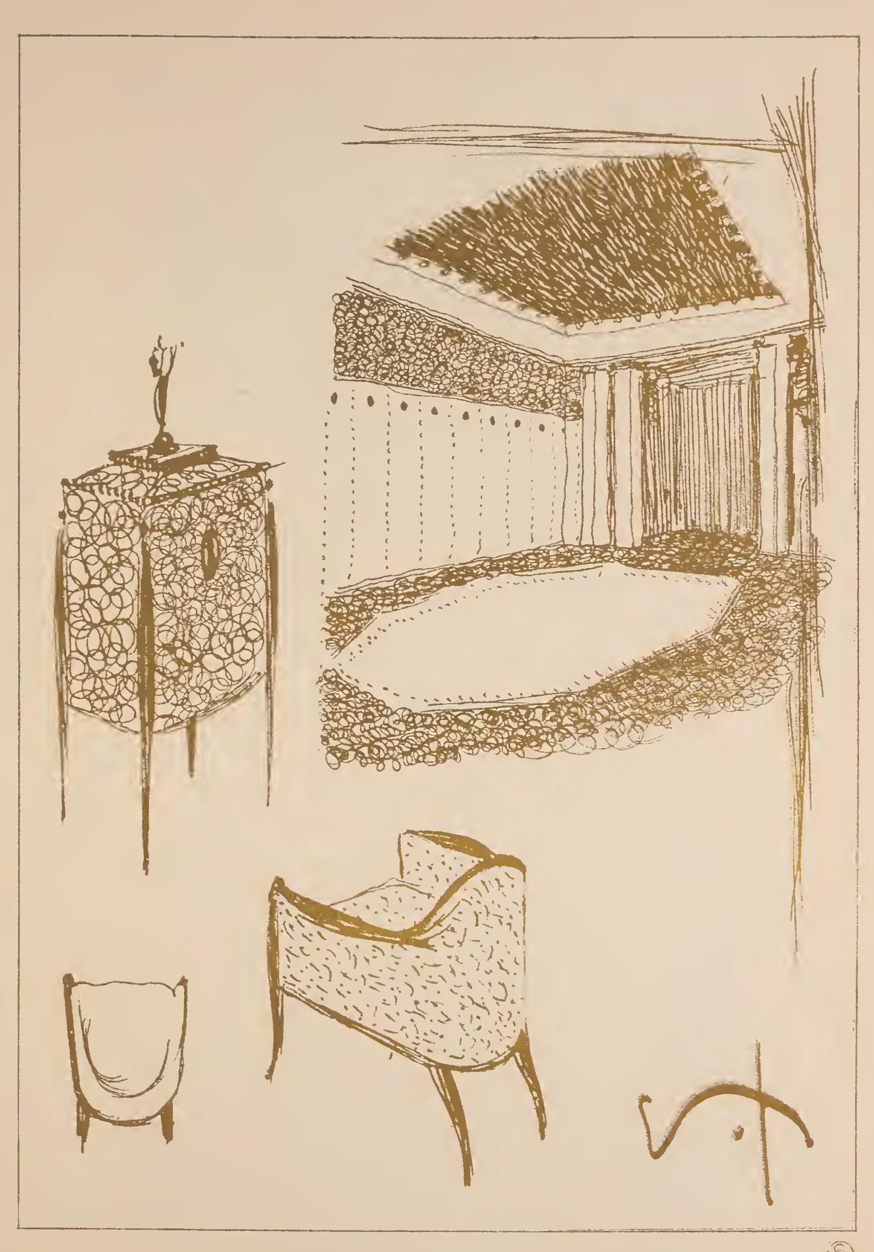




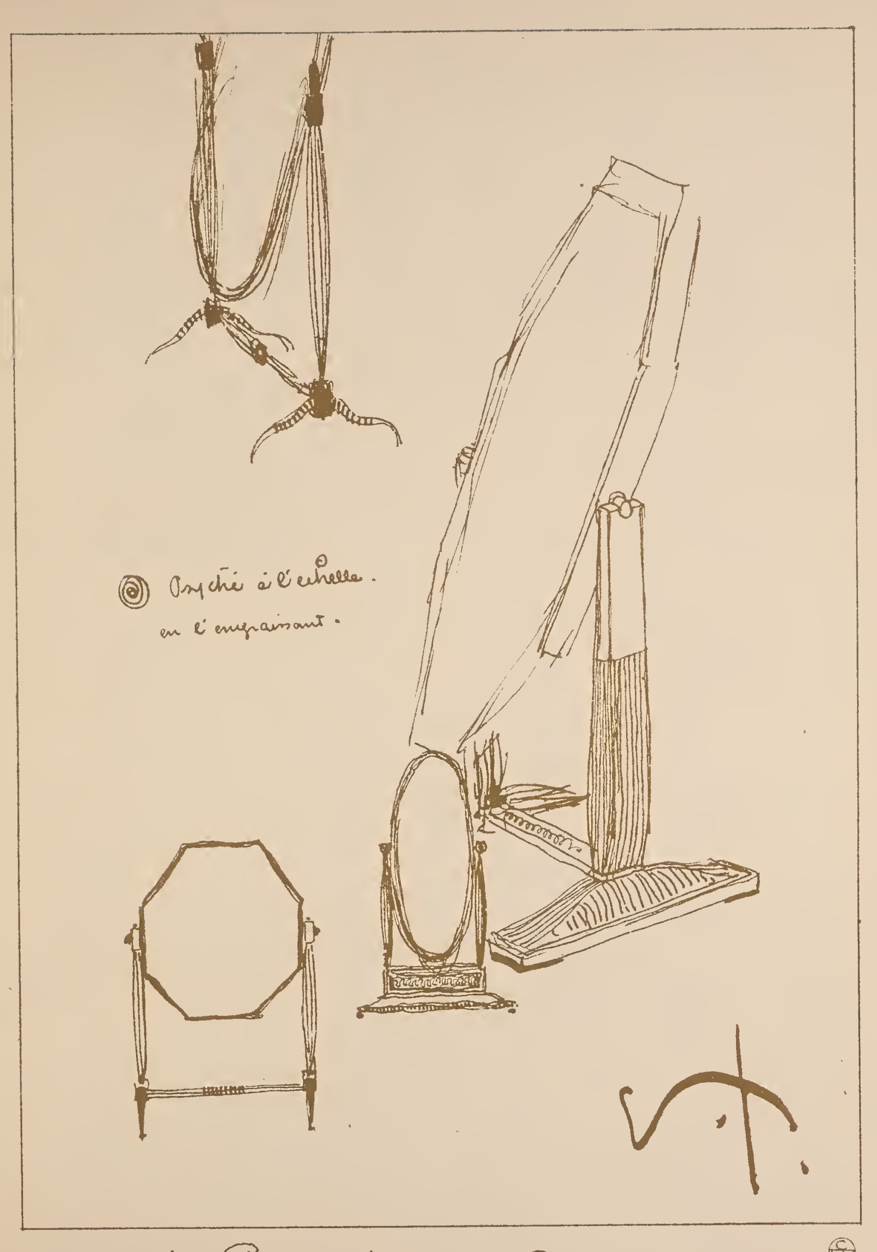
une Salle de Bains
lit de massage et Coiffeuse de marbre
par E. J. Ruhlmann



une Salle de Bains
piscine et lavabos de marbre
par E. J. Ruhlmann



pages de Croquis
E. J. Ruhlmann.



pages de Croquis
E. J. Ruhlmann.

EXPLICATION DES PLANCHES

Pl. 64. — *Ces deux ensembles sont inspirés des costumes tchéco-slovaques. Le manteau est en diallaine blanche brodée noir et or, sur un gilet de couleur mousse, serré dans une ceinture de peau à boucle de jais. La redingote, en velours de laine, est brodée de ganse noire; et le gilet est de satin noir brodé rouge.*

Pl. 65. — *Voici un costume de sports d'hiver en agnella, fermé par des boutons de galalite.*

Pl. 66. — *Robe de dîners, garnie de ruban. Le corsage est un ruban broché blanc, noir et or. La jupe, sur un dessous de satin noir, est composée de bandes de ruban noir et or, cousues sur le dessous de jupe, et alternant avec de larges rubans blancs rabattus dans le bas.*



Pl. 67. — *De Worth, voici une robe du soir, en damas vert et argent, garnie de dentelles d'argent et de diamants. Ceinture et fleur de côté en satin ciré noir.*



Pl. 68. — *Un ensemble, de Beer, composé d'une robe de charmeuse « violet évêque » liserée de rouge... et d'une cape de velours noir doublée de violet et garnie d'un col de loutre.*



Pl. 69. — *Ce tailleur « deux pièces » de Dœuillet, est en cheviotte bleu marine à broderies rouges, avec un col de drap rouge.*



Pl. 70. — *Les deux fillettes sont habillées pareillement de la même robe de crêpe marocain brodée noir et argent, portée sous une jaquette de velours noir, brodée aux parements et aux poches. Les chapeaux bretons sont de velours cerise bordé de gros grain noir. La dame porte un tailleur de kasha blanc brodé noir et garni de singe, avec un chapeau de taffetas blanc garni de singe. Ces robes et ces chapeaux sont de Jeanne Lanvin.*



Pl. 71. — *De Paul Poiret, un manteau en buravella rouge, brodé de jais et de perles blanches. Le col est doublé de loutre. La même fourrure borde le bas des manches et les deux pans du dos.*



Croquis de XLI à XLIV. *Une salle de bains et deux pages de croquis par Ruhlmann.* — Croquis XLI. *Une salle de bains en mosaïque. La coiffeuse et le lit de massage sont de marbre blanc et de mosaïque d'or.* — Croquis XLII. *Autre face de la même salle de bains, présentant la piscine et les lavabos. Les lavabos sont de marbre blanc et de mosaïque d'or.* — Croquis XLIII et XLIV. *Pages de croquis.*

Imp. Studium. *Marcel Rottembourg, Gérant.*

SOMMAIRE DU NUMÉRO 10

Mil-neuf-cent-vingt — 3e Année

PLANCHES HORS-TEXTE

SOCIÉTÉ DES ÉDITIONS LUCIEN VOGEL
24, Rue du Mont-Thabor à PARIS

VIENT DE PARAITRE :

F·L·O·R·A

Suite de Dessins de Paméla Bianco
Agrémentée de Quatrains par René Chalupt

L'idée de ce volume est née à la suite de l'exposition des peintures de Paméla Bianco à Londres, au printemps de 1919. Le remarquable talent de cette enfant de douze ans, ses dons d'imagination décorative et sa poétique fantaisie attirèrent une véritable foule aux Galeries de Leicester et suscitèrent autour d'elle l'enthousiasme unanime de la presse.

GRAND IN-8° CONTENANT 40 ILLUSTRATIONS DONT 8 HORS-TEXTE EN COULEURS
PRIX DU VOLUME RELIÉ : **60 francs**



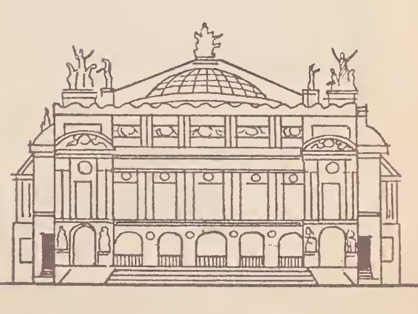
Costumes de THÉATRE, BALLETS et DIVERTISSEMENTS

par

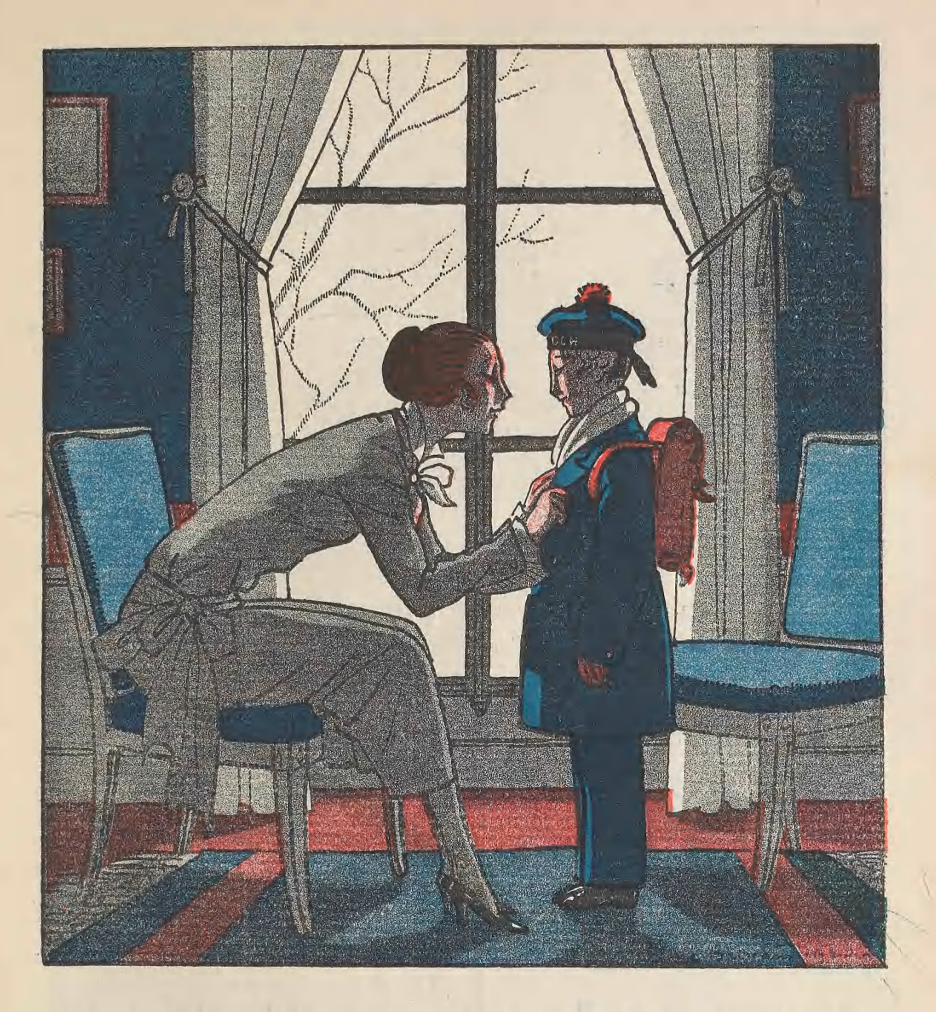
Georges **LEPAPE**

Ce premier Recueil est composé de 24 Planches tirées en phototypie et coloriées au patron, contenues dans un cartonnage d'un goût charmant. Chaque planche reproduit le dessin d'un des costumes imaginés par l'artiste pour *Le Ballet des Marionnettes* et le spectacle de *L'Enfantement du Mort*.

Prix du Recueil : 100 francs







ET SURTOUT, NE PRENDS PAS FROID...



Coiffure par

ÉMILE *Ltd*

24-25, Conduit Street
LONDON W.1.

398-400, Rue Saint-Honoré
PARIS



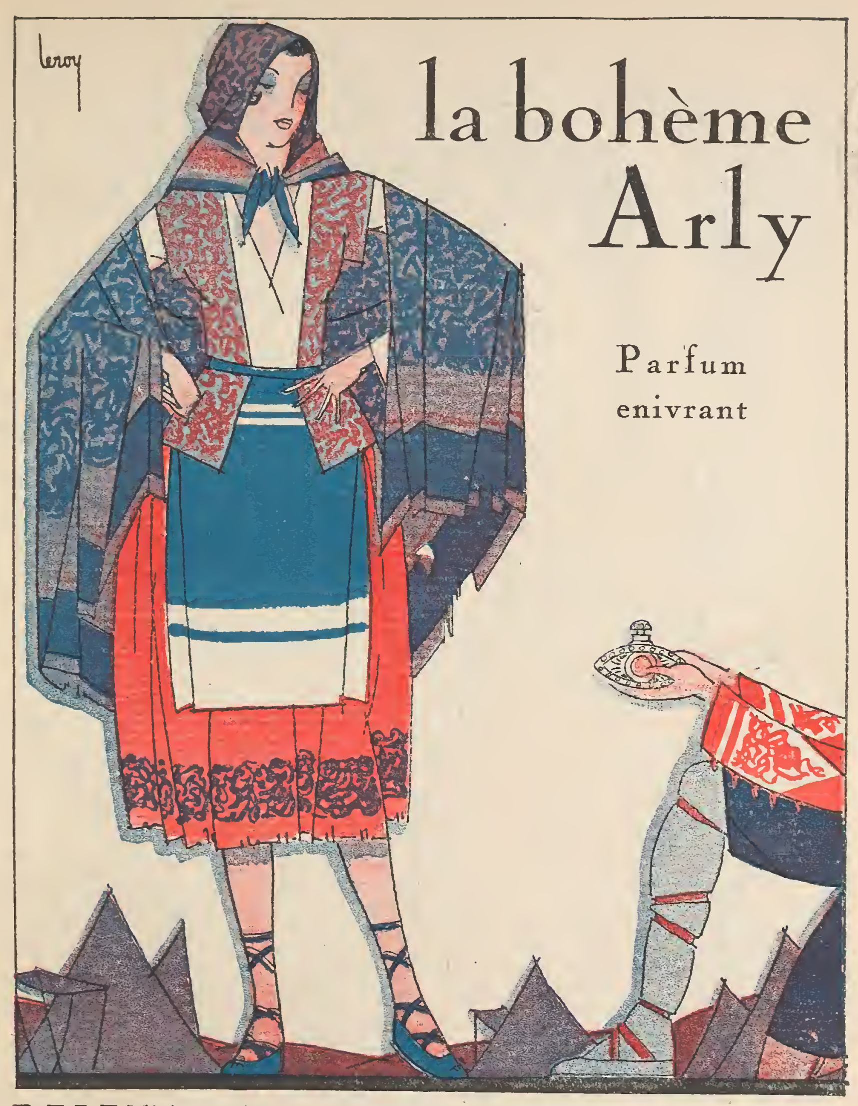
ÉDITION
de
GRAND LUXE
de la
Gazette du Bon Ton



Il est tiré de chaque numéro de la *Gazette du Bon Ton* 30 exemplaires sur papier du Japon, dont :

10 Exemplaires numérotés de 1 à 10, avec un dessin original et deux remarques originales, une à chaque semestre, au prix de .. .. **600** francs

20 Exemplaires numérotés de 11 à 30, avec deux remarques originales, une à chaque semestre, au prix de .. .. **400** francs


Leroy
la bohème
Arly
Parfum
enivrant


Pigeat

les amusements de la vie privée

NOUS sommes revenus de vacances les yeux pleins de soleil. Il s'agit maintenant de reprendre terre, d'oublier les chauds trésors de l'automne, de songer aux grisailles, aux demi-teintes, au clair obscur que nous apporte la saison qui vient. Restons chez nous, ou mieux, allons aux pieds de nos amies apprendre à goûter la poésie des choses.



le retour de classe

C'est pourquoi je vais souvent chez Ariane, que j'aime en secret — surtout depuis qu'elle a changé d'appartement. Jadis, elle habitait une maison Louis XIV, hautaine et grave, dont les fenêtres s'ouvraient sur d'imposantes perspectives. Rien n'était plus noble, rien ne faisait mieux comprendre la grandeur du passé et le

néant de ce que nous sommes. Quand je montais l'escalier, je me croyais à Versailles ; et Ariane est si belle que ce cadre de beauté mystérieuse semblait créé pour elle. Mais dans ces grandes pièces inondées d'une lumière implacable, sous ces hauts plafonds, devant ces cheminées à brûler un chêne, je ne savais que m'extasier avec un feint lyrisme, et je m'en allais bien vite.

Aujourd'hui, Ariane me reçoit dans un petit salon, à la fois lumineux et plein de mystère. Le jour meurt derrière la vitre close, sur les arbres penchés d'un jardin étroit, moussu, où pleure une fontaine. C'est le plus doux moment pour rêver, pour s'allonger au creux d'un divan, pour feuilleter le livre



la couture



que déjà on ne peut plus lire et qui glisse aux doigts entr'ouverts. Le jour meurt, le jour est mort. Un dernier éclat subsiste au cadre d'un portrait de femme, à l'eau ternie d'un miroir. Ariane se met au piano et joue pour moi le nocturne que je préfère. La mélodie emplit le salon, emplit mon cœur; elle ne se perd pas dans les échos sonores d'un plafond inaccessible. La poésie de cette heure est intime et familière, elle est à notre mesure et ne nous écrase point. Est-il rien de plus charmant qu'une voix aimée, dans la nuit

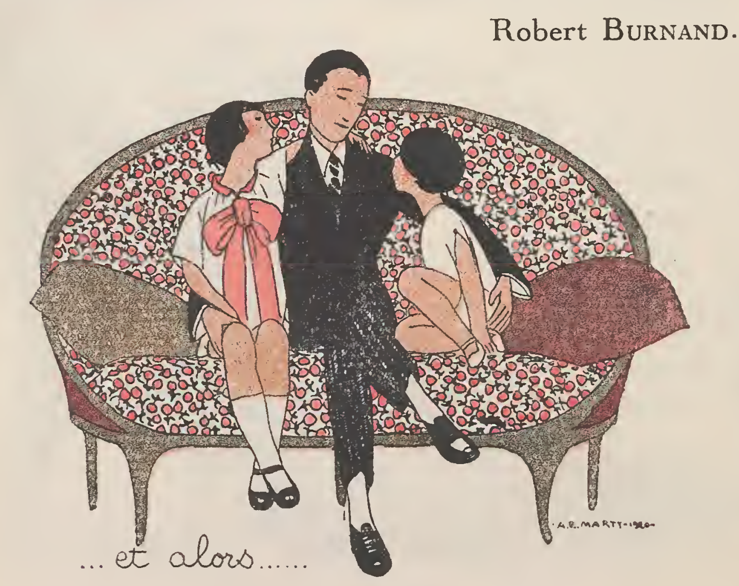
tombante, cette nuit pleine encore de lumière éparse : heure indécise, heure fausse délicieusement et qu'on voudrait voir se prolonger encore, et toujours. Mais puis-je regretter la lumière brusquement apparue, puisqu'elle me montre le sourire d'Ariane ?

Les rideaux sont tirés, un feu de sarments craque dans la cheminée : un petit feu d'avant-saison qui permet à mon amie de s'asseoir sur le tapis, d'éclairer à la flamme dansante son fin visage ; une seule lampe brûle sous un grand abat-jour.

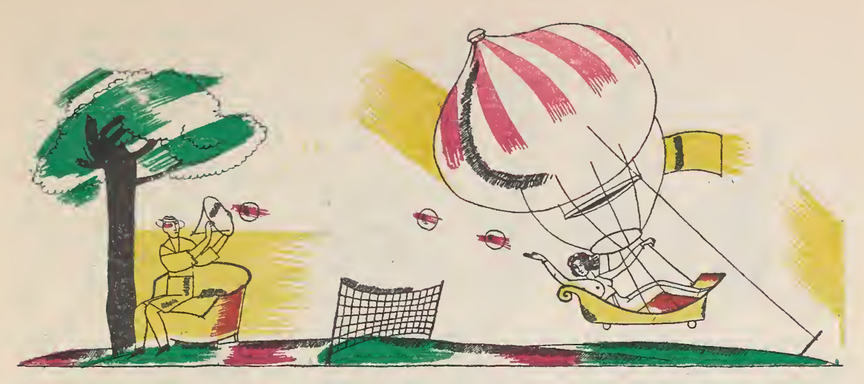
Voici le thé. Ariane joue avec de claires porcelaines.

Pourquoi les poètes vont-ils chercher leur inspiration si loin, dans les ténèbres de la psychologie ? Rien n'existe que ce petit salon, où flotte un parfum léger. Tout l'amour est dans ce bras pur, accoudé à la table, dans la courbe de cette épaule ; comme toutes les grâces de l'automne finissant sont dans cette rose qui s'effeuille, dans cette rose couleur de pourpre.

Robert BURNAND.



... et alors......



L'ILE TORQUATE

Sports

COIFFÉES de porcelaine et chaussées au goût du jour, il nous est facile de penser que les Torquatiennes et leurs suivants ne restent pas dans l'inaction.

Mais dans cette île aimable où l'initiative, en ce qui concerne le travail et même la plupart des gestes communs aux autres hommes, est considérée comme une faute de goût, voire un manque d'éducation, les jeux dont les filles disposent sont d'une autre essence que les nôtres. La société de Torquate admet quatre éléments nobles : l'air, le feu, la terre et l'eau. Ces quatre éléments servent de base, et les sports en faveur leur sont dédiés.

Les unes et les uns font partie des clubs de l'air, d'autres s'enthousiasment pour le feu, la terre et l'eau, mais jamais, sur le gazon piétiné, les navigateurs qui découvrirent Torquate ne purent apercevoir des joueurs de rugby aux bas rouges, aux jerseys fumant dans le crépuscule des nuits d'automne.



Tous les sports se pratiquent à la manière de « *la feuille morte* ». Toute la vie athlétique du Torquatien et de la Torquatienne dépend de cette figure mise en vogue, d'abord par la feuille elle-même, et plus tard par les aviateurs combinant leur perte.

Le jeu de la feuille morte, appliqué aux sports dans cette île fortunée, permet toutes les nonchalances ; ce n'est pas la négation du mouvement, mais tout au moins celle de l'effort que peut ou doit fournir un individu des vieux pays.

A Torquate, les quatre éléments nobles apportent aux jeunes filles et aux jeunes gens l'énergie nécessaire aux exigences de la mode.

C'est le vent qui pousse les balles de tennis ;

C'est l'eau qui porte les jolies noyées au concours de fin d'amour ;

C'est le feu qui rythme les danses ;

Et c'est la terre qui apporte aux joueurs et à leurs compagnes les mille et une surprises charmantes de ses petits coins.

Ainsi Torquate offre à l'étranger des spectacles curieux et gratuits dont il tirera des souvenirs profitables. Les vieux pays les connaîtront.

Ah! Torquate! Le navigateur se rappelle l'essaim magnifique des belles Ophélies descendant le courant de la grande rivière, comme un banc de poissons rouges ; car les robes de ces belles filles étaient teintes en rouge. Sur la rive, les parieurs des deux sexes, que là-bas comme ici on nomme des sportsmen, jouaient leur destin sur la gagnante : celle qui la première franchirait les écluses où la connaissance de l'homme se perd pour ne pas devenir tout à fait la connaissance de Dieu.

Cette course étonnante et peu dans nos mœurs, où les filles amoureuses réalisaient une conclusion à leur amour selon l'usage torquatien, n'offrait pas l'aspect macabre qu'on



pourrait craindre. Nul désordre indécent dans les costumes, mais une belle tache de pourpre dans l'eau claire et verte. Telles étaient les concurrentes de cette course, et chaque Torquatien, enthousiasmé le long du rivage, possédait une amie dans le « *peloton* » flottant des chéries désespérées.

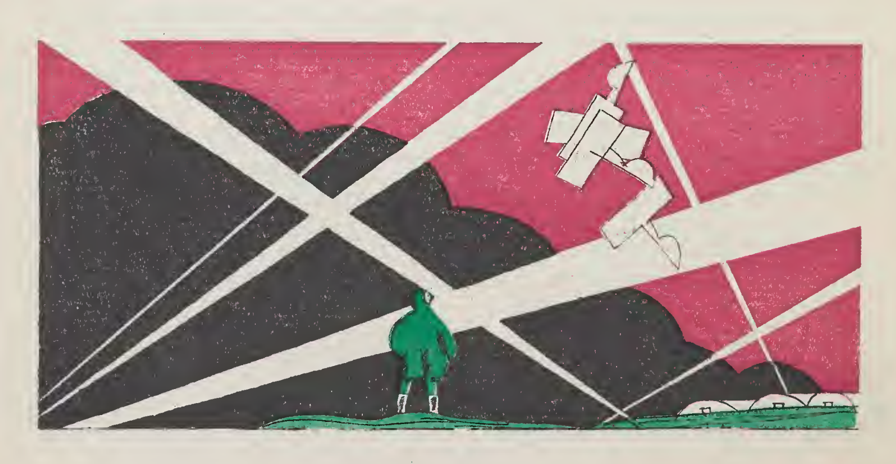
Çà et là au bord du fleuve une vie foraine s'organisait. On tirait à la carabine, on mangeait des massepains, et l'orgue de barbarie que rien ne peut remplacer en ces sortes de circonstances broyait les notes mélancoliques de la fameuse chanson du pays :

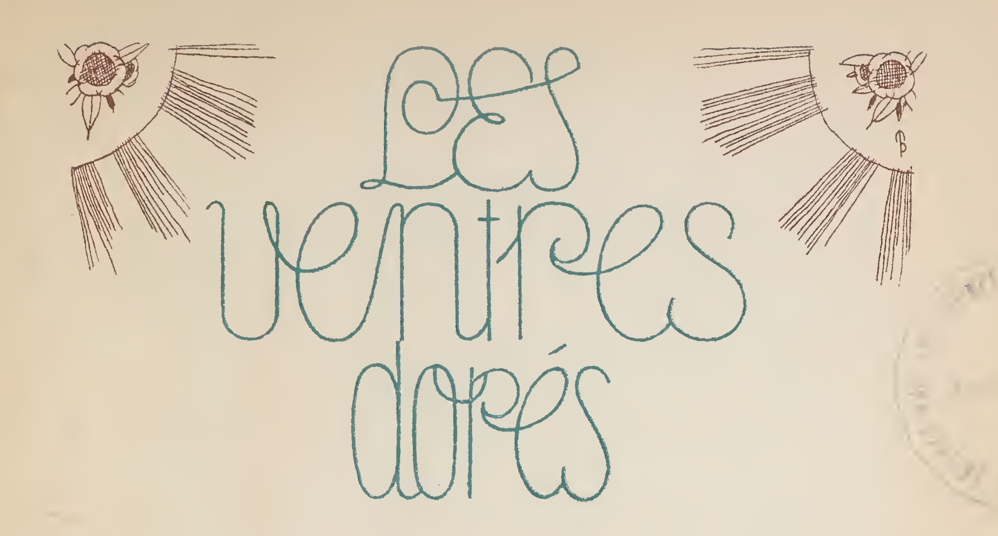
J'ai sur la rivière
— Non pas un bungalow —
Mais une amie à mes couleurs

La femme morte qui la première se heurte maladroitement à l'écluse mugissante donne à celui qu'elle aimait autant de gloire qu'il en peut désirer.

Ainsi, au point de vue sport, tout finit pour le mieux.

PIERRE MAC ORLAN.





Si l'on en croit Homère, il est certain que la déesse Vénus était « toute d'or », et l'on trouvera cette expression dans la traduction du bon M. Pessonneaux.

Un autre des plus délicieux poètes de la Grèce, venu plus tard parmi nous sous le nom de M. Maurice Donnay, a chanté Vénus ruisselante d'argent, bien que ses cheveux fussent probablement oxygénés, lorsqu'elle apparut aux naïades, et

Tordant l'or de ses cheveux éclatants,
Naquit, un matin du jeune printemps,
O flots argentés, de votre onde amère...

Je me rappelle une nuit de Deauville, où le grand vent du large balayait les branches mystérieuses des arbres, au-dessus des rues endormies où les hortensias faisaient des taches claires... Une dame sortit du Casino, et marcha vers sa voiture, une formidable six-cylindres qui luisait dans l'ombre.

Et elle était vêtue d'or, comme dans les contes de fées. Sur une robe vaguement rose qu'on ne voyait pas, son manteau tout entier scintillant était un éblouissement.

Jolie avec cela, brune et les cheveux coupés courts, elle semblait décidée comme une Cendrillon longtemps oubliée, qui a résolu de se venger. Le carrosse attelé de rats — je veux dire la limousine — l'emporta. Un pauvre monsieur l'accompagnait. Un pauvre monsieur riche. C'était lui qui avait payé le manteau. Il n'avait l'air de rien du tout.....

Beaux souvenirs, inspirations de l'été! Vous êtes loin, et la bise de l'hiver est venue, qui défend les tissus arachnéens et la féerie de minuit dans les rues.

Mais la puissance de l'or est forte. Et voici venir les ventres dorés, carapacés et cuirassés comme l'avantageux estomac des matadors espagnols.



M. Emile Fabre avait baptisé de ce nom les gros financiers dont la rotondité s'ornait de lourdes chaînes d'or, signe un peu démodé de richesse. Ont-ils désormais chargé de ce luxe représentatif leurs « dames » et leurs « demoiselles »?

Parlez à de jolies personnes de cette invention, de ce bouclier d'or serti au milieu d'une étoffe. Elles s'écrieront :

— C'est nouveau-riche !

Mais attendez. Attendez qu'une amie intime, qu'elles n'aiment pas par conséquent, exhibe un bouclier magnifique, et leur tour viendra...

Jadis, bonne renommée valait mieux que ceinture dorée. Maintenant, comment garder une bonne renommée, dans le monde, si l'on n'a pas son ventre doré, à l'instant où cela se fait?

Qui se rappelle la naïve chanson du *Pont du Nord,* que

chantait au music-hall une petite débutante blonde qui devait devenir Mme Yvonne Printemps ?

Sur le Pont du Nord
Un grand bal... e fut donné.
Adèle demande
A sa mère à y aller...

La mère refuse. Son frère l'y mène : « Mets ta robe blanche et ta ceinture dorée... » Ils dansent sur le pont. Ils tombent à l'eau.

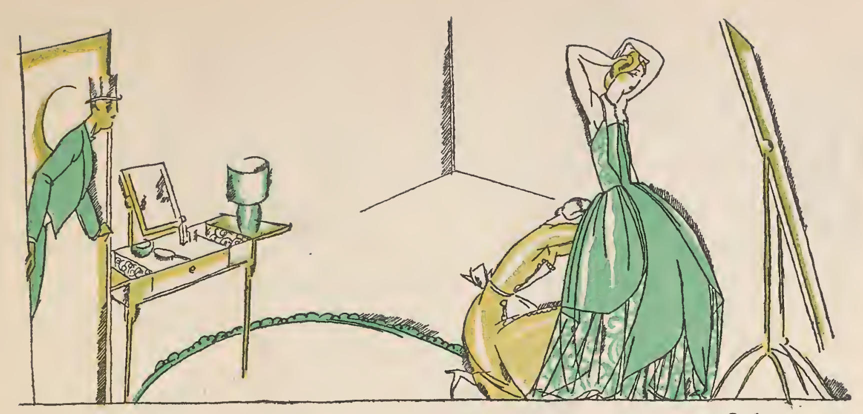
Voilà, voilà le sort
Des enfants ostinés ! (sic).

Allez, allez au bal, belles personnes timbrées d'or. Vous y coudoierez des dames insolemment fortes, qui, pour vous imiter, sautilleront en robes puériles, et sembleront avec leur cachet d'or sur le ventre, des pots de moutarde de vieille marque.

Voilà, voilà le sort *Des enfants ostinées !*

Hervé LAUWICK.





les regrets superflus

RIEN ne sert de récriminer. Nos pleurs et nos grincements de dents ne seront pas entendus. Mais Cassandre fut-elle écoutée ? Hélas, hélas ! le sort en est jeté !... Heu ! heu ! alea jacta est !... Alas poor Yorick !...

— Qu'y a-t-il donc — s'écrie Claudine, à qui je soumets cet exorde impressionnant, — et que veulent dire ces gémissements polyglottes ?

— Il y a, chère amie, que tout s'en va, que le monde se désagrège, qu'une grande mélancolie va s'appesantir sur nous comme une nuit polaire. Il y a que nous ne connaîtrons plus le rêve, que la poésie s'enfuira loin de ces rivages inhospitaliers...

— Prenez garde, vous devenez pompier.

— ... Il y a que l'Amour va quitter nos climats, comme un premier ministre remercié par une nation ingrate. Il y a...

— Mais encore...



— Pan ! le grand Pan est mort !... Il y a, Claudine, il y a que les robes s'allongent, que la jupe courte a vécu.

— Vous me rassurez. J'avais cru un instant que la guerre était déclarée ou que la révolution venait d'éclater.

— L'événement n'est guère moins grave. C'est un peu de notre joie de vivre qui s'en va. Nous ne verrons plus les jambes des promeneuses tendre, à en faire craquer le fragile réseau, le bas de soie gris d'argent ou chair de banane. Nos yeux de boulevardiers seront privés de leur spectacle le plus précieux, le plus chaste et le plus économique. Mais que faire contre un décret des grands couturiers? Les couturiers sont les maîtres de l'univers, puisqu'ils sont les maîtres de la femme.



Certes, je ne méconnais point l'élégance de ces robes-clochettes qu'une maison à la mode lance cet hiver ; je ne nie pas la distinction de ces robes-sonnettes, l'utilité de ces robes-éteignoirs, le galbe de ces robes-carafons, la splendeur de ces robes-paniers, le confort de ces



robes-hangars, excellentes pour le camping, la vastitude de ces robes-bessonneaux, la magnificence de ces robes-coupoles, la sublimité de ces robes-cathédrales...

— N'exagérez-vous pas ?

— Vous ressemblerez, ô femmes, à d'aimables presse-papiers, à « ces amphores admirablement évasées » dont parle Anatole France, ou encore à ces spirituelles fiasques au buste étroit, à la bedaine rebondie, où le vin de Chianti dort son sommeil monacal.

— De grâce, évitez donc d'emprunter vos comparaisons à la verrerie ou à la céramique. Tant va l'amphore..., qu'elle devient cruche. Ne pourriez-vous plutôt évoquer les bourgeoises de Porbus ou les impératrices de Winterhalter ?

— Soit ! Mais cela ne nous rendra pas les jambes de naguère, les jambes de la passante anonyme, entrevues un instant à peine, assez cependant pour nous renseigner sur la psychologie de



leur titulaire, mieux que ne l'eût pu faire une heure de conversation. Jambes, indiscrétions réticentes ! Jambes, confidences interrompues ! Chemin de soie où notre imagination s'engageait, avec le petit frisson de l'aventure, et qui évoquait toujours pour moi

l'aimable promenoir de ces doubles allées,

dont parle le poète Colletet, dans le seul bon vers qu'il lui advint d'écrire. Jambes d'acier des danseuses de maxixes, jambes de coton des bourgeoises prudentes, jarrets durs ou mollets moelleux, chevilles... Claudine, vous boudez ?

— Mon ami, vous vous intéressez singulièrement aux jambes des femmes. La robe nouvelle a peut-être du bon.

Georges-Armand MASSON.





LA CHASSE AU RENARD

MON Dieu! ce cheval, comme je dus l'ennuyer la première fois que je suivis une chasse au renard. Je montais fort mal — ce n'est pas qu'aujourd'hui je monte fort bien — et je m'accrochais de toutes mes forces à tout ce que je trouvais. Assurément il se demanda ce qu'il avait sur le dos. Mais il était si courageux, il aimait tant galoper avec ses camarades qu'à lui seul il se chargea de toute la besogne. Les Anglais m'avaient dit : " Chaussez vos étriers à fond et empoignez vos ficelles." Préceptes étranges pour un disciple du manège Pellier. Néanmoins c'est ainsi que je franchis la première haie, découvrant tout un coin du paysage entre ma selle et ma culotte. Il en fut de même de la deuxième, de la troisième, de la quatrième. Après la douzième j'espérais souffler; mais le moyen, quand la chasse file grand train et que pour la suivre il faut sauter, encore, toujours sauter? Brusquement on s'arrêta. Il y avait un ruisseau, un talus et sur le talus un gros arbre dont les branches descendaient assez bas. Point d'autre passage et nulle possibilité de le franchir autrement



qu'un à un, en se couchant sur l'encolure de son cheval. Pressés les uns contre les autres, les cavaliers flattaient leurs bêtes et leur parlaient. Moi j'invoquais Saint-Hubert. Arriva mon tour. Que se passa-t-il, je ne sais. Mais cette fois encore, malgré l'embarras et les tortures que je devais lui infliger, mon cheval s'accrocha, s'agrippa, grimpa, et tous deux nous sortîmes de l'aventure sains et saufs.

De quels tours de force n'était-il pas capable ? Quelque cent mètres plus loin, nous nous heurtâmes à une haie que le propriétaire du champ avait omis de tailler, et qui formait un buisson haut et dru. Cela s'appelle un bull-finch. De l'autre côté, on entendait les piqueux sonner de la trompette et crier : " Tally ho ! " Coûte que coûte il fallait passer, faire un trou. La perspective d'avoir un œil en moins ne me souriait guère. Mais mon cheval n'hésita pas et sans me consulter, à l'aveuglette, fonça droit devant lui. Je laissai mon tuyau de poêle dans les branches, et comme sous aucun prétexte il ne voulut que je perdisse





mon temps à le rechercher, force me fut de continuer la chasse les cheveux au vent. Cet animal avait le feu aux quatre fers. De plus, il avait horreur de la solitude et tenait essentiellement à galoper au milieu de ses amis, les autres chevaux. Ah! qu'il aimait donc son métier, et comme il abordait les clôtures, sans laisser aux gamins le temps de les ouvrir, avec un air de leur signifier qu'il en avait vu bien d'autres et qu'il n'était pas cheval à s'étonner pour si peu.

A la chasse au renard, il y a un renard. Il y a également des chiens. Mais en définitive tout cela n'a guère d'importance. On bat les taillis, on fait débucher l'animal, et quand la meute empaume la voie, on se lance à sa suite. Qu'on prenne,

qu'on ne prenne point, qu'on fasse change, peu importe. L'essentiel est d'avoir la campagne devant soi et de marcher vite. Sauter, galoper, tout est là. Mais quels obstacles et quelle étonnante course au clocher !

J'ai monté bien des chevaux depuis celui qui me fit faire ma première chasse au renard. Je ne pense pas en avoir jamais monté de meilleur. Par contre j'en ai connu qui avaient une imagination surprenante. Voyaient-ils une flaque d'eau, ils croyaient voir une rivière et faisaient un bond à décrocher la lune. Voyaient-ils une rivière, ils croyaient voir une flaque d'eau et s'arrangeaient pour tomber juste au milieu. D'autres s'appliquaient à me jeter par terre ; mais les pauvres, une fois que je n'étais plus sur leur dos, ils avaient l'air si désorientés, si désœuvrés, si repentants, que je n'ai jamais pensé qu'il y eût là malice de leur part.

Roger Boutet de Monvel.





MÉTAMORPHOSES

PAR la voile de Thésée, blanche du bon côté, noire de l'autre, et qui amena, par suite d'une erreur de manœuvre, bien fâcheuse, la chute dans la mer du bonhomme Égée; par les deux visages de Janus, dont l'un annonçait la guerre, et son camarade — que l'on ne vit, à Rome, que sept fois en mille ans — la paix ; par tout ce qui change à vue d'œil et varie : la couleur du caméléon, la foi solennelle des chefs



d'État, et les amours des hommes ; par le dieu hermaphrodite, par les sirènes moitié femme et moitié poisson, et par l'hôte du Satyre, qui soufflait alternativement le froid et le chaud... vous avez là, madame, une robe qui vous sied.

Car elle est trompeuse, différente du devant et du dos, de l'avers et du revers, comme la carte double et la pièce de monnaie, lancée, et sur quoi joue à pile ou face le Destin.

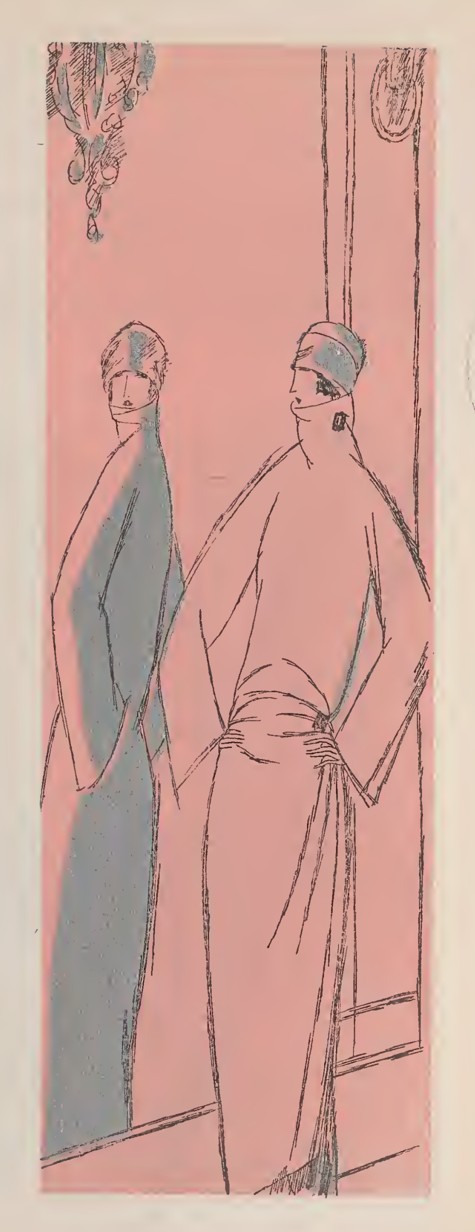
De grâce, Beauté, ralentis tes prestiges. C'est vrai, on ne peut pas te suivre dans tes exercices à transformations. Il y faut une attention fatigante, et je n'ai pas la santé de Pomone, qui suivit avec patience les diverses incarnations, en maçon, en bouvier et en vieille femme, de Vertumne — attendant, brave petite déesse terre-à-terre, que le dieu eût repris après ses brillants exercices, si inutiles, sa forme naturelle,

la seule convenable à l'office qu'elle attendait de lui.

Ne pouvez-vous donc vous tenir un instant en repos, que l'on ait le temps de vous causer cinq minutes de toute la vie ? Vous êtes là, près de moi. Je vous tiens, un peu inquiet cependant. Que va-t-il arriver ? Il y a dix minutes que vous êtes tranquille.

Pour savourer mon bonheur, je ferme les yeux. Fatale imprudence ; en les rouvrant, je ne vous trouve plus. Vous êtes là, pourtant, visible et méconnaissable, à deux pas de ma main tandis que je pleure, sur ma flûte à moi, votre fuite. Passez muscade : vous vous êtes retournée, et vous m'avez montré l'autre côté de votre robe.

Comment voulez-vous qu'on vous retrouve au milieu de toutes ces complications. L'amour lui-même s'y perd ; et elle se trompe, pour une fois, la voix du cœur ! Cessez, je vous prie, ces dan-



gereux exercices. Il faudrait l'expérience particulière d'Ovide pour vous démêler dans vos métamorphoses. Je sais bien ce qui arrivera un jour. A force de vous quitter de vue je vous perdrai tout à fait, et je suis bien tranquille qu'il ne se passera pas cinq minutes avant qu'un autre vous ait trouvée... Ou bien je me tromperai (et vous, ce qui est bien plus grave) en allant offrir mes hommages à la dame qui possède le devant du dos de votre robe, et que, bonnement, je prendrai pour vous.

Marcel ASTRUC.





la Belle canne

Je consens que vous sortiez les bras ballants si vous êtes dans le printemps de la vie et qu'il vous plaise de faire valoir la belle taille de votre veston, une jeune épaule bien accrochée. Alors vous n'aurez aux mains que vos gants, lesquels seront larges et rebroussés. Ou bien, comme le veut M. Marcel Boulenger en certains cas, vous ne serez pas même ganté et vous porterez des mains parfaites mais viriles.

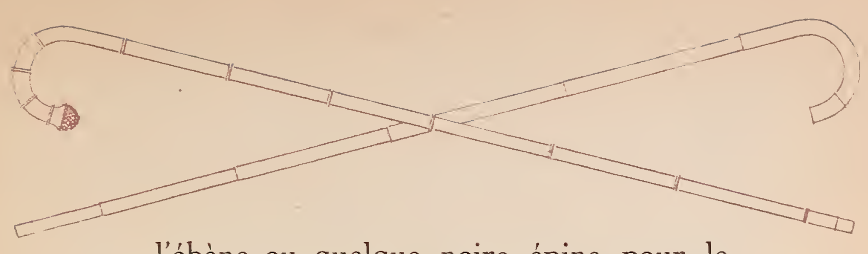
Si vous avez passé la vingt-cinquième année, cet âge où M. Bourget désirait qu'un homme élégant finît de suivre la mode (mais c'était en 1885), si vous avez un peu de carrure ou seulement un air d'assurance et d'autorité, maniez, je vous en prie, une belle canne. C'est ce qui s'est toujours fait depuis le siège de Troie.

Vous ne choisirez pas cet objet sans discernement, selon les circonstances et même selon la couleur du temps.

Et je veux que déjà vous ayez écarté presque tout ce qui n'est pas jonc, bambou ou rotin.

Les botanistes vous diront que ce sont plantes de même race, de la famille du *calamus rotang.* La différence est dans l'émail de ces précieux roseaux et dans la longueur de l'entre-nœuds, si grande pour ce qui est du jonc, et pour le bambou si courte...

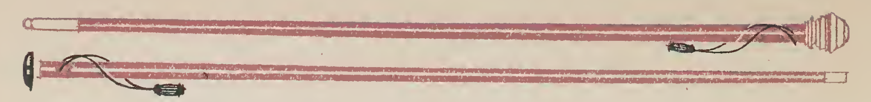
Vous pourrez avoir d'abord deux gros joncs de couleur différente, l'un foncé et l'autre clair. La pomme sera d'écaille blonde ou de cornaline, ou de chrysoprase, d'héliotrope ou de jaspe sanguin, toujours parfaitement sphérique et reliée au bois par un léger tore de métal. Plus minces, les autres joncs seront coiffés d'or ou d'argent, soit d'un tronc de cône tenant par la plus petite de ses bases, soit d'une capsule plate ou bombée. Les rotins, il en faut un qui soit sombre et tacheté, volumineux, pareil à quelque serpent naturalisé dont les écailles aient été poncées ; un autre, au moins, qui soit clair, avec une pomme de cristal. Quant aux bambous, leur plus bel ornement sera leur racine même qui peut être seulement cloutée, d'or si le bois est brun et s'il est jaune d'argent. Je crois bien que le goût d'à présent ne permet guère d'autre essence que



l'ébène ou quelque noire épine pour le deuil ou le soir, et pour les champs, l'été ou bien l'automne, un frêne, un merisier, dont l'écorce demeure visible. Mais, naturellement vous avez toujours licence d'inventer quelque chose à vos risques et périls : nous en reparlerons.

Il va sans dire que tous les joncs que vous aurez seront mâles, c'est à dire marqués dans leur longueur par un léger renflement. Connaissez-vous (je vous demande pardon) la lemniscate ? Ce n'est pas une danse, c'est une courbe qui peut affecter (je vous demande encore pardon) la forme d'un *huit*, dont la boucle au lieu d'être molle et arrondie serait acutangle. Eh ! bien, la section horizontale d'un jonc mâle est approximativement hémi-lemniscatique (ne me maudissez pas !) Plus l'arête est tranchante, mieux c'est.

Entre tant, vous en aurez de simplement recourbés pour les suspendre à votre bras. La trace de la flamme y peut être belle. Vous en aurez surtout qui soient couronnés, corne, écaille, ivoire ou métal, de cette étrange olive oblique qu'il n'est pas commode de définir : une grosse prune tirée des armes du Colleone. Cela fait une canne bien en main, qui était à la mode sous l'Ordre moral, et que nous avons pu



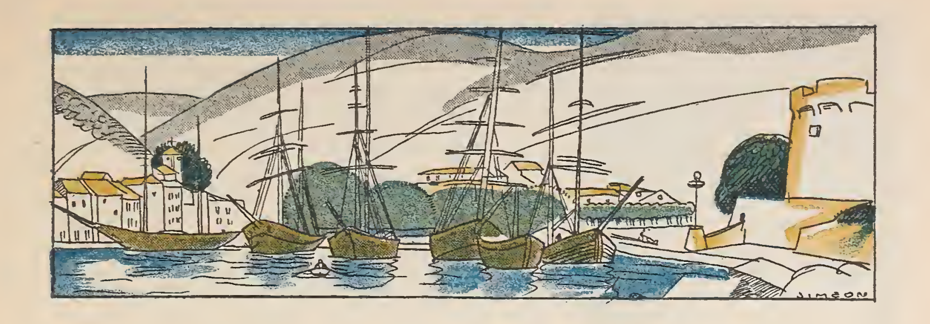
reparaître avec honneur... Environ le temps que nous imaginions aussi de rétablir ce lacet de cuir ou de soie, tellement galvaudé aujourd'hui que vous n'en userez que peu, avec une prudence extrême. Si vous percez un rotin, veillez par exemple que les œillets soient d'argent, parce que la corne et l'écaille et l'or lui-même conviennent aux seuls joncs.

Je discourrai une autre fois aussi des *sticks* ou, pour parler français, des badines.

Sous aucun prétexte, vous ne balancerez votre canne tenue par le petit bout comme faisaient il y a plus de vingt ans les nigauds. Mon Dieu, n'était-ce pas tout le monde ?

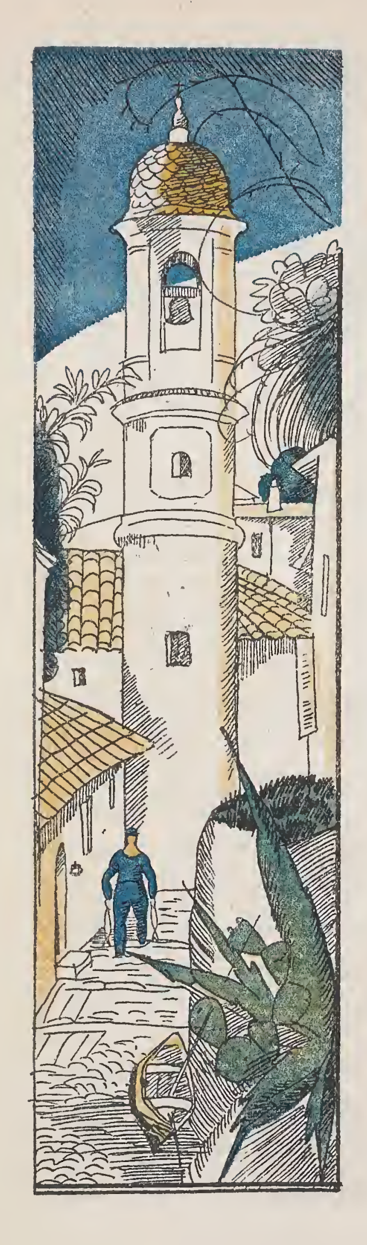
Eugène MARSAN.





Petits Ports de la Méditerranée

C'est avec toi, Tobie Smollet, ancêtre de tous les touristes anglais, toi qui premier eus à souffrir par le fait des hôteliers nissards, et qui fis leur fortune par tes écrits, c'est avec toi que je veux refaire ce voyage dont tu nous as laissé une relation par lettres, infiniment plus divertissante que *Roderick Random*, ton fastidieux chef-d'œuvre. Avec toi, cher voyageur atrabilaire et morose, nous traverserons Marseille où le Vieux Port continue de fumer vers le ciel suffoqué, comme une bouillabaise aux relents âpres et salés. Aux alentours, dans la campagne pierreuse, les bastides blanches et basses, toujours pareilles, sèchent les gerçures du dernier mistral. Nous ne ferons que passer à Toulon qui souffle au visage du visiteur nocturne l'haleine de ses quartiers rouges. Nous traverserons Fréjus et laissant sur notre gauche l'aqueduc immuable pour déboucher par l'est de la vieille cité romaine, nous abandonnerons l'hiver sur le versànt provençal et nous entrerons dans l'enchantement. Regarde maintenant du côté de la mer : les éléments sacrés n'ont pas changé. Comme de ton temps, Tobie Smollet, les collines couvertes de pins, de lauriers, de cyprès et de genévriers, les



collines au pur dessin sont les autels où brûlent les parfums qui forment ici l'atmosphère. Entre les bords de ces cônes délicats, repose une mer sombre et massive. A travers les bois du Canaille où les doigts brûlants du jour font résonner le cistre des cigales, descendons vers Cassis. Là, des blocs de rocher, chauffés au rouge aveuglant, trempent dans un golfe d'indigo et la falaise semble aspirer le ciel par la cime des pins, et se nourrir de sa lumière. Il fait bon dormir au creux des cagnards, en attendant le premier petit nuage ovale, qui présage la brusque nuit, de même qu'à travers les ruelles jaunes, l'odeur d'huile et d'anchois grillés annonce midi par tout l'Esterel. Là-bas fleurissent les Marguerites, vraies perles roses de la mer. Bandol rêve au loin sous sa couronne d'oliviers. Voici Cannes où tu chercherais en vain le petit village de 1763. Sous les palmiers africains et les cactus, flore en zinc découpé d'un décor d'opéra-comique, une villa trop rose abrite le poète riche et sa Dame aux camélias. Au flanc des coteaux blanchissent les

caravansérails modernes du plaisir nomade et de la mort exilée et, seule tristesse de ces bords heureux, le souffle de secrètes agonies se mêle à la respiration des roses.

Gardés par la tour blanche du phare, voici Antibes, Saint-Tropez assiégés par les peintres qui dressent partout leurs chevalets menaçants et crachent l'outremer à plein tube.





Dans la baie les tartanes balancent leur charge de tonneaux et, s'il vient à pleuvoir, nous verrons les matelots aux jambes nues s'abriter sous leur parapluie, en attendant que les "voiles au sec" refleurissent la mer. Nous irons écouter les guitaristes italiens au « Côte-d'Azur-bar » à l'heure où le yacht de M. Signac glisse légèrement dans un azur divisionniste.

Mais je te vois pensif, cher vieil oncle Tobie, tu songes au chant rythmé, sur la mer, des galériens du roi de Sardaigne, au canon lointain du pirate barbaresque. Il n'y a plus ici d'autres galériens que ceux de la maladie, de l'art et du plaisir, d'autres pirates que ceux des casinos. Mais regarde bleuir au loin les forêts de chênes-lièges que l'incendie menace et la main des hommes plus redoutable encore. Qu'importent les destructions et les profanations : la terre, le ciel et l'eau ne peuvent pas changer. Comme l'a dit le chantre harmonieux des Martigues : « Pour une beauté de perdue, deux naîtront et quand il n'y en aura plus, l'ample nature saura bien arranger qu'il y en ait encore. » Les touristes professionnels sont dans le vrai. Il faut se hâter de tout voir et jouir de tout sans inquiétude et sans regret.

Roger Allard.



LA MORTE D'AMOUR

Modes et manières de Torquate





LA DERNIÈRE LETTRE PERSANE

Extrait de l'Album édité par les Fourrures Max



CIRCÉ

Robe du soir



HÉSITATION

Déshabillé, de Beer



LE PARFUM DE LA ROSE

Costume tailleur, de Dœuillet



A L'OPÉRA

Manteau et robe, pour le soir, de Jeanne Lanvin



EFFET DE GLACE

Manteau du soir, de Paul Poiret



LE PAS DE SCOTTISH ESPAGNOLE

Robe du soir, de Worth

Un Boudoir
et quelques meubles

par

Bagge

&

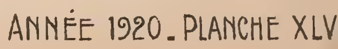
Huguet



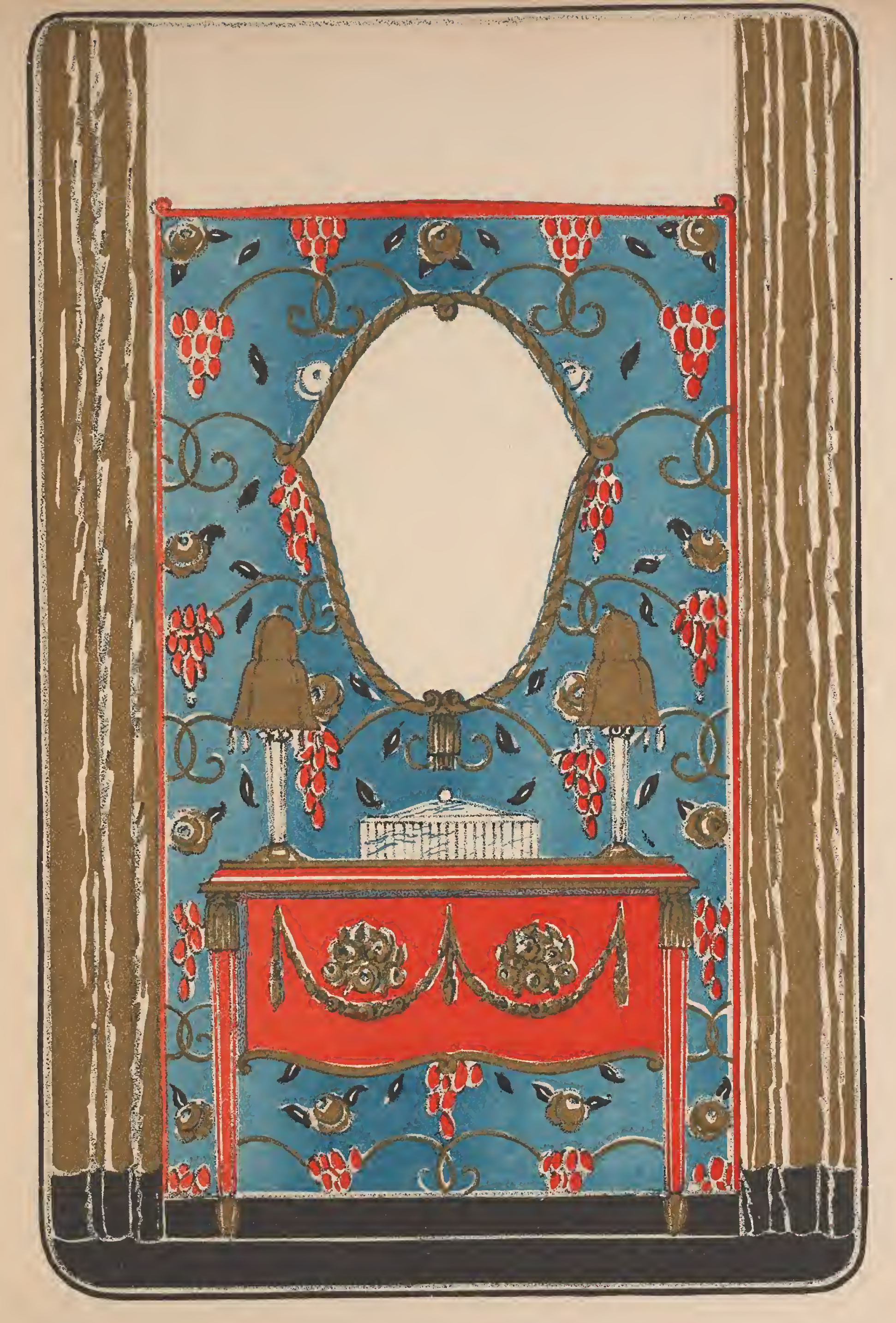
FOND DE BOUDOIR



N°: 10 DE LA GAZETTE DU BON TON



ANNÉE 1920. PLANCHE XLV



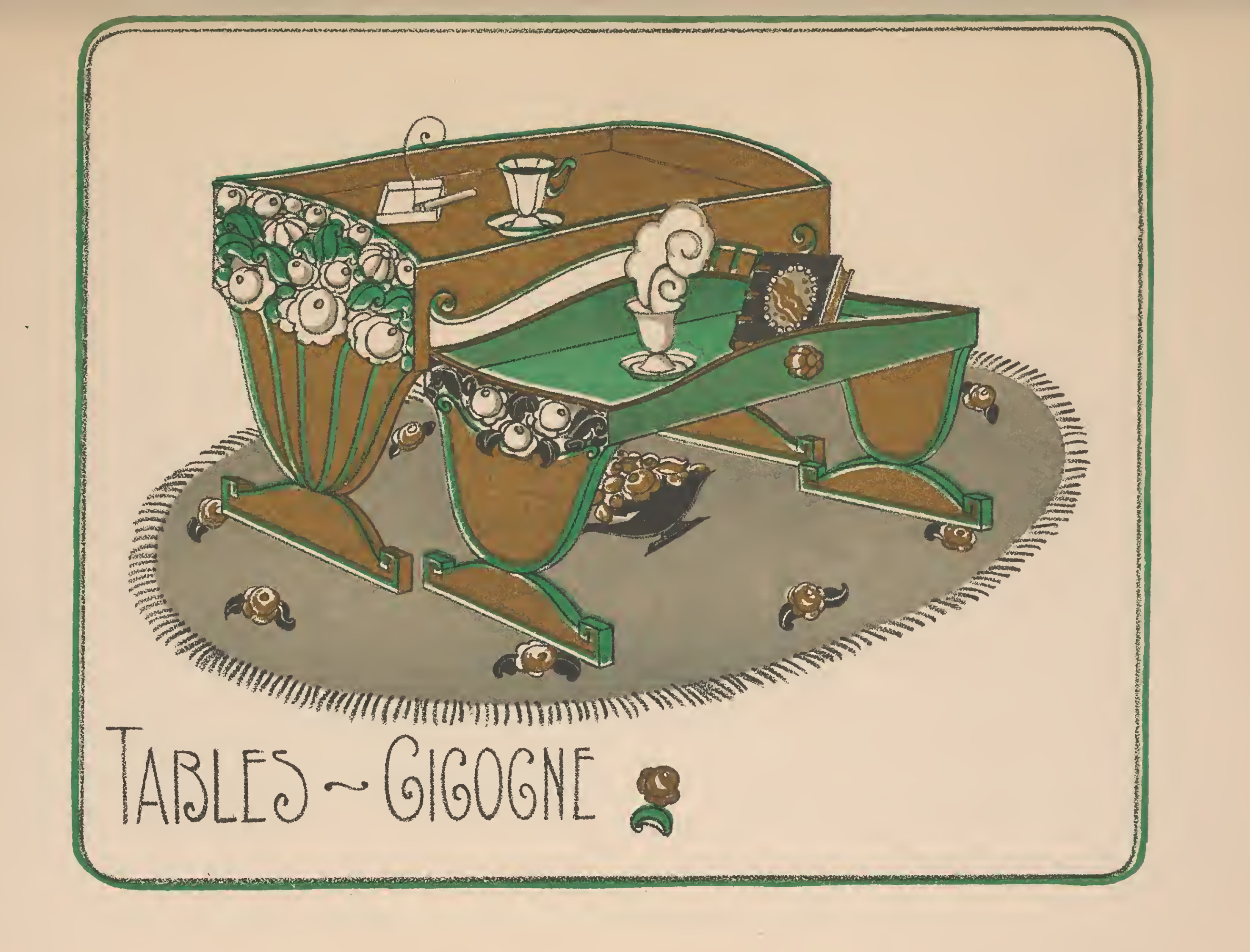
DANS UN SALON

N° 10 DE LA GAZETTE DU BON TON

ANNÉE 1920 . PLANCHE XLVI

DANS UN BOUDOIR




TABLES ~ GIGOGNE

EXPLICATION DES PLANCHES

Pl. 72. — La morte d'amour. *Modes et manières (non, celle-ci, la moins singulière) de cette Torquate où l'on voudrait vivre... et mourir comme cette jeune morte. Je parle pour les dames — qui savent d'expérience que nul amour ne compte, qui n'aille jusqu'au sacrifice total et ne porte aux extrémités pires, si délicieuses pour un cœur généreux, comme à Torquate ils sont tous.*

⚜

Pl. 73. — *Planche extraite de l'album* La dernière lettre persane, *édité par* Fourrures Max, *place de la Bourse, Paris. Texte de Miguel Zamacoïs, dessins de Benito, impression de Draeger. En vente aux Editions G. Crès et Cie, 21, rue Hautefeuille, Paris.*

⚜

Pl. 74. — *Robe du soir, dont le devant est de satin uni, et le dos de dentelle couleur " cuivre ".*

⚜

Pl. 75. — *Ce grand tea-gown est de mousseline brochée de velours. Très grandes dentelles d'argent aux manches. Les bordures sont de skungs; un ruban bleu turquoise à la ceinture. Ce déshabillé est de Beer.*

⚜

Pl. 76. — *De Dœuillet, un manteau pour le soir, en velours vert brodé d'or. Col de fourrure.*

⚜

Pl. 77. — *Voici, pour le soir, un manteau et une robe de Jeanne Lanvin. Le manteau est en satin et est garni de mouflon. La jupe de la robe de taffetas noir est voilée de tulle et recouverte d'un court tablier de pétales. Sur les côtés, des panneaux de pétales tombent très bas.*

⚜

Pl. 78. — *Manteau du soir, en brocart d'or, de Paul Poiret.*

⚜

Pl. 79. — *Cette robe, de Worth, est une robe pour les dîners. Elle est de velours « cuivre » brodé de cabochons de jais. Le haut est de dentelle Chantilly, ainsi que le bas de la jupe.*

⚜

Croquis de XLV à XLVIII. *Un boudoir et quelques meubles par Bagge et Huguet.* — Croquis XLV. *Fond de boudoir. Les meubles en laque forment le coin intime de la pièce.* — Croquis XLVI. *Dans un salon : Une commode en laque rouge avec bronze doré ; une glace en bois sculpté doré.* — Croquis XLVII. *Dans un boudoir : Une table en laque avec motifs or en relief.* — Croquis XLVIII. *Tables-gigogne.*

⚜ ⚜

Imp. Studium. *Marcel Rottembourg, Gérant.*